

Fondation

 de la
France Libre



Ceux qui n'ont

jamais posé

leurs armes

4
Numéro

INFORMATION.....

PARTICIPANTS

1^{re} CONVENTION GÉNÉRALE

de la **Fondation** de la **France Libre**

Compte tenu de la modification de nos statuts, nous devons réunir annuellement une convention à laquelle tous ceux qui détiennent la carte de participant à la Fondation peuvent prendre part. Elle aura lieu :

**LE MERCREDI 23 OCTOBRE 2002,
DE 9 H 30 À 12 H 00**

**ELLE SERA SUIVIE D'UNE RÉCEPTION
À L'HÔTEL DE VILLE DE PARIS,
VILLE COMPAGNON DE LA LIBÉRATION.**

L'ordre du jour n'est pas encore arrêté ; il sera joint à la convention que vous recevrez dès la rentrée d'automne ;

Toutefois, afin d'optimiser l'organisation de ce premier grand rassemblement des participants à la Fondation de la France Libre, nous vous remercions de nous confirmer dès à présent votre participation en nous retournant le coupon réponse ci-dessous.

Nom : Prénom

Adresse

Code postal Ville

Téléphone : Carte de participant N°

Accompagné de

Assistera(ont) n'assistera pas

à la 1^{re} Convention générale de la Fondation, le mercredi 23 octobre 2002, à l'Hôtel de Ville, rue Lobau 75004 Paris

Nota : il est fortement conseillé aux participants de province et de l'étranger qui désirent assister à cette convention, de procéder dès maintenant à leurs réservations hôtelières sur Paris.

Coupon à retourner (recopié ou photocopié) à : Fondation de France Libre - 59, rue Vergniaud - 75013 Paris

Sommaire

Vie de la Fondation

Le Mot du Président, par Pierre Messmer	2
Une grande amie de la France Libre, hommages à la Reine Mère Elizabeth	3

Dans les délégations

Chez nos amis

SAS	9
Adieu à un combattant exceptionnel, Louis Mairet	10
FNFL, hommages à la Marine marchande, par le VAE Émile Chaline	12
FAFL, Comité andelysien, Musée Normandie-Niemen, par J.-M. Boinet	13
Résistance intérieure, "le célèbre réseau Gallia", par Bernard Lévi et Jean-Philippe Meyssonier	15
Volontaires féminines	15

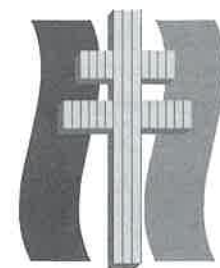
Chronique

Le soixantième anniversaire de Bir Hakeim :	
• La mémoire, par François Broche	16
• Retour à Bir Hakeim, par Jacques Pigneaux de Laroche	21
• L'héroïque odyssee de l'adjudant-chef Millet, soldat de Bir Hakeim	23
Albert Grand, le canonier de Koufra, par J; Buron	24
Catroux et de Gaulle, par Jean-Luc Canstant	25
Grandeur des Évadés de France, par le RP Maurice Cordier	27
Les étrangers dans la France Libre, par Nicolas Wyruboff	28
Le capitaine Charles Trépel	30

Chronique Littéraire

In memoriam

Carnet



Revue d'information
trimestrielle de la
Fondation de la
France Libre
Parution : juin 2002
Numéro 4

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »

N° commission paritaire: 0207 A 056 24
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ:

59, rue Vergniaud - 75013 Paris
Tél.: 01 53 62 81 82 - Fax: 01 53 62 81 80

VERSEMENTS: CCP Fondation de la France Libre

Paris CCP La Source 42495 11 Z

Prix au N°: 4,50 €

Abonnement annuel: 14 Euros

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE:

Imprimerie - Le Mans - 0243437580

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2002

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: Georges CAITUCOLI

COORDINATION: François BROCHE

CONCEPTION GRAPHIQUE: Bruno RICCI

Le Mot du Président



Célébrations

En ce mois de juin 2002, nous ne saurions reprendre le vers bouleversant d'Aragon dans "les lilas et les roses", "Mai qui fut sans nuage et juin poignardé".

Juin est pour nous, anciens de la France libre, l'occasion de célébrations exaltantes.

D'abord, le 18 juin. Face à l'effondrement indigne de la France, de Gaulle fut le seul sur le champ à appeler sans hésitation au combat, d'abord au nom de l'honneur, mais aussi au nom du bon sens: la Grande-Bretagne poursuivrait la guerre et des "forces immenses" viendraient la soutenir; oui on gagnerait la guerre. Et de lancer dès ce 18 juin 1940, au lendemain même de la demande d'armistice: "La flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas".

Puis la commémoration de Bir Hakeim, le combat héroïque de mai-juin 1942 contre un ennemi à un moment dix fois supérieur en nombre, et la percée fabuleuse, les lignes allemandes bousculées dans la nuit éclairée par les incendies et les balles traçantes. À l'instant les Forces françaises libres entraient dans la légende, et dans l'Histoire. Le monde entier connut alors nos exploits. Le général de Gaulle ne s'y trompa point qui s'écriait le 11 juin 1942: "La nation a tressailli de fierté en apprenant ce qu'ont fait ses soldats à Bir Hakeim. Braves et fiers enfants de France qui viennent d'écrire, avec leur sang, une de ses plus belles pages de gloire!"

Enfin, le 6 juin 1944, avec le débarquement en Normandie, ce fut le couronnement de l'appel lancé quatre ans plus tôt: "La bataille suprême est engagée!... C'est la bataille de France, c'est la bataille de la France!" Et huit jours plus tard à Bayeux, de Gaulle connut la première consécration populaire sur le sol de la patrie.

Notre mission est de transmettre, aux générations à venir, le souvenir de l'épopée du Général et de ses compagnons, car elle le vaut bien.

Pierre Messmer

Conseil d'administration

Lors de la séance du mardi 14 mai 2002, sous la Présidence de Monsieur le Premier ministre Pierre Messmer, le Conseil d'Administration, après le compte rendu d'activités du Secrétaire général, et l'exposé de la situation financière du Trésorier général et l'intervention du Commissaire aux comptes, conformément à son ordre du jour, a examiné la demande d'Amicales désirant cesser leur activité et rejoindre la Fondation.

Le Secrétaire général a présenté deux dossiers qui avaient été examinés par le bureau et discutés avant d'être soumis à l'approbation du Conseil.

L'un émanant de l'Amicale des "Réseaux Action" de la France Libre, qui par décision de son Assemblée générale du 30 janvier 2002 avait procédé à la dissolution de son association afin de devenir membre de notre Fondation en lui attribuant ses actifs nets. Également elle cède à titre gracieux la propriété pleine et entière des droits qu'elle détient sur la marque de son périodique "Gens de la Lune".

Après discussion le Président Messmer, compte-tenu de la qualité de cette association et ses membres obtient l'accord à l'unanimité du Conseil.

L'autre demande concerne l'Association des cadets de la France Libre qui était intégrée à l'Association des Français Libres. Nous nous devons donc de donner une suite favorable à cette démarche qui ne peut qu'officialiser une situation ancienne.

Le Président appuie donc cette demande en rappelant que les Cadets de la France Libre étaient le Saint-Cyr de la France Libre jusqu'en 1942 pour être transférés en Afrique du Nord en 1943. Il ne peut y avoir de question sur leur qualité de Français Libre. Elle est donc acceptée à l'unanimité.

Le Président est ensuite passé aux questions diverses.

La mort de "Lady Courage"

Une grande amie de la France libre

"Madame, le Roi et vous avez été les deux seules personnes qui ont toujours su faire preuve de compréhension et d'humanité à mon égard lors de mon exil londonien."

Avant de regagner la France, en juin 1944, le général de Gaulle avait été reçu en audience à Buckingham Palace par George VI et son épouse. Il avait alors tenu à témoigner de sa profonde reconnaissance à la grande dame qui, durant quatre longues et dures années, sans jamais faillir, avait appuyé la France libre et son chef, avec discrétion, efficacité, ténacité.

Issue d'une famille de l'aristocratie écossaise, Elizabeth Bowes-Lyon, disparue le 30 mars 2002 à l'âge de 101 ans, avait rencontré au cours d'un bal le duc d'York, second fils de George V et frère du futur Edward VIII. Elle l'épousa en 1923 et fut pour ce jeune prince à la santé fragile et d'une timidité maladive un soutien constant et précieux, surtout dans la grande épreuve qui l'attendait à la fin de 1936: monter sur le trône que son frère venait d'abandonner pour les beaux yeux de Mrs Simpson. "La Couronne fut pour nous intolérable", confiera plus tard l'épouse de George VI.

Une autre épreuve, plus terrible encore, attendait le couple royal: le "blitz" de 1940, la terrible campagne d'Angleterre qui devait permettre à Hitler de mettre à genoux le seul pays qui continuait à lui résister. "La bataille qu'il ne fallait pas perdre", dira Churchill. Une bataille dont l'issue sera longtemps incertaine et qui fut livrée par toute la population britannique, à commencer par les pilotes de la RAF (auxquels se joindront plusieurs aviateurs des FAFL). Le roi et la reine y tiendront toute leur place avec une dignité, avec un courage qui leur vaudront l'estime et l'admiration de leur peuple.

En particulier, la reine Elizabeth visita sans relâche les quartiers bombardés - les plus touchés étaient les quartiers populaires de l'East End -, galvanisant les énergies, réconfortant les victimes. Lorsque le 8 septembre 1940, Buckingham Palace fut à son tour endommagé par la Luftwaffe, elle eut ce mot qui fera le tour du royaume:

- Je suis contente que nous ayons été bombardés. Je vais pouvoir regarder les gens de l'East End en face.

Aux pires moments du "blitz", elle refusa la proposition de Churchill d'envoyer les deux jeunes princesses royales, Elizabeth et Margaret, au Canada. Elle voulait que toute la famille royale partage le sort du peuple britannique, qui la remercia en lui attribuant le surnom de "Lady Courage".

Dès le début de l'installation du général de Gaulle à Londres, elle témoigna au chef de la France libre une sympathie qui ne démentira jamais même lorsque les relations entre Churchill et le Général tourneront à l'aigre. Au fil des années, cette sympathie se mua en admiration et amitié pour tous les hommes qui s'étaient rangés sous la bannière à la croix de Lorraine, mais elle fit preuve d'une grande discrétion dans l'appui qu'elle ne cessa d'apporter aux exilés.

Depuis sa jeunesse, elle aimait la France, mais une France fière, libre, éclairée, que les *Free French* incarnaient, et elle ne manquait pas une occasion de le faire savoir. C'est ainsi qu'elle réservera après la guerre le meilleur accueil aux

délégations d'anciens de la France libre venus en pèlerinage à Londres. Elle les recevait avec une chaleur et une ferveur dont tous ceux qui y participaient garderont un profond souvenir.

En 1960, le Général fera du roi George VI disparu en 1952 le dernier des Compagnons de la Libération. On se prend à regretter qu'il n'ait pas également honoré de la même distinction la Reine Mère. N'avait-il pas, au moins une fois reconnu comme ses Compagnons un couple, Joseph et Mary Hackin? Et puis cela aurait fait une femme de plus dans un Ordre qui en compte si peu (six sur plus de mille) - et quelle femme! "La légende d'un siècle", titrait le Monde après sa mort.

Elle aura traversé bien des épreuves et partagé bien des drames familiaux. Mais toujours en donnant l'exemple d'une dignité et d'un courage qui ne furent jamais pris en défaut. tous les anciens de la France libre pleurent cette grande dame.

François Broche



La mort de "Lady Courage"

Lettre de l'Amiral Chaline à la reine Elizabeth II

1^{er} avril 2002

Majesté,

Tous les marins de la France libre ont appris avec une profonde tristesse la mort de Sa Majesté la Reine Mère.

Tous se souviennent avec émotion de ses visites régulières à la Maison de repos de Beaconsfield, où les blessés et malades convalescents des Forces navales françaises libres reprenaient des forces avant de retourner au combat. Les jeunes que nous étions, qui avions tout quitté pour répondre à l'appel du général de Gaulle, les sans familles que nous étions devenus appréciaient ces rencontres où elle savait donner à chacun des entretiens, qu'elle nous consacrait, un caractère personnel, affectueux, presque maternel. Son sourire nous remplissait le cœur et l'âme de

réconfort et de courage. Avec fierté, elle portait sur son corsage une petite croix de Lorraine.

La paix revenue, notre Association n'a jamais manqué d'effectuer périodiquement un pèlerinage du souvenir en Grande-Bretagne. À chaque passage à Londres, Sa majesté la reine Mère nous recevait à Clarence House et nous manifestait l'estime qu'elle conservait pour les marins de la France libre.

J'ai personnellement eu le privilège d'accompagner la délégation de la France libre qui, le 13 juin 2000, lui a présenté nos vœux de joyeux centième anniversaire.

Puisse le sentiment que les anciens marins des FNFL partagent véritablement votre chagrin vous apporter quelque consolation. Je prie votre Majesté d'agréer l'expression de mon profond respect.

LE COMMUNIQUÉ DE L'AMIRAL PHILIPPE DE GAULLE

La reine Mère Elizabeth de Grande-Bretagne qui vient de mourir était la grande reine d'un grand peuple dans une grande époque de son Histoire et dans celle du Monde.

Les survivants des 58873 volontaires de la France libre qui ont pu apprécier son courage et sa bienveillance lui en rendent un très respectueux hommage.

Amiral (CR) Philippe de Gaulle
Matricule 1624 FNFL 40

Dans les délégations

Alpes Maritimes, Var, Vaucluse

La réunion s'est tenue à Cannes le 3 mai dans les salons de l'hôtel "SAVOY"

Le Délégué de Cannes et environs, M. Gérard Brault, souhaite la bienvenue à tous et remercie nos camarades d'être venus aussi nombreux. Ils étaient 127 venus de Toulon à Menton.

Il remercie en particulier le Secrétaire Général de la Fondation G. Caïtucoli qui avait pris de Paris l'initiative de cette réunion régionale Alpes-Maritimes, Var et Vaucluse pour nous informer des importants projets qui nous permettront de mieux transmettre aux générations futures le souvenir de notre épopée, et de mieux garder la mémoire des sacrifices qui furent consentis par ceux qui, refusant la défaite, ont répondu à l'appel du Général de Gaulle pour continuer le combat pour la liberté et la dignité de l'homme.

G. Caïtucoli nous a rappelé qu'au congrès de Strasbourg déjà plusieurs sections s'étaient arrêtées faute de participants. Étant main-

tenant tous dans une tranche d'âge vulnérable, nous ne pourrions plus assurer notre devoir de mémoire à plus ou moins bref délai.

Il faut donc trouver des jeunes pour nous remplacer, car la Fondation de la France Libre n'a pas été faite pour nous, anciens FFL, mais pour assurer le futur, c'est donc avec notre aide, nos conseils, notre concours, tant que nous en aurons la force, que nous devons recruter des plus jeunes qui partagent notre idéal et les valeurs que nous défendons, pour prendre notre succession.

De grandes associations amies se félicitant de notre initiative, de notre lucidité et devant faire face aux mêmes problèmes de vieillissement rejoignent notre Fondation, ou vont le faire, c'est le cas des Évadés de France par l'Espagne et des SAS, des réseaux de la France Libre, c'est le cas des FAFL et FNFL.

Il s'agit donc d'opérer une mutation difficile, alors que nous en avons encore les moyens, en créant au besoin des structures associatives comme par exemple "Les Amis de la Fondation de la France Libre".

Dans cette perspective nous devons pouvoir bénéficier d'un certain recrutement dans le

monde enseignant qui participe déjà au concours de la Résistance ou parmi ceux qui assistent régulièrement aux cérémonies du souvenir.

Également le fait que l'ONAC nous ait accordé sa participation au projet que la Fondation a lancé doit permettre d'approcher de jeunes responsables de cet organisme, de nouer des relations avec eux et obtenir leur concours en les faisant participer à notre Fondation.

À propos de ce projet, le secrétaire général précise qu'il s'agit d'un vaste ouvrage qui, en partant des marques du souvenir telles que des plaques, des stèles ou des monuments, en France comme à l'étranger, rappellera des faits d'armes individuels ou collectifs, pouvant évoquer toute l'épopée de la France Libre. Dans ce but, en premier lieu il y a un gros travail de recherche intéressant tout le pays, qui devra être fait pour être ensuite coordonné par un groupe de professeurs que nous sommes en train de rassembler.

Une enquête à destination des FFL ayant été lancée par M. Muracciole de l'Université de Montpellier avec un questionnaire demandant

des réponses sur nos sentiments, notre engagement, les conditions de notre ralliement, nos combats, notre retour à la vie civile, etc... Nous avons décidé de le faire entrer dans le cadre de notre projet. Cet ensemble donnera, du combat mené par ceux qui ont répondu à l'appel du Général de Gaulle, une vision nouvelle originale et plus complète.

G. Caïtucoli, a par ailleurs attiré notre attention sur la grave situation créée par le gouvernement Jospin qui, tout en admettant que les Fondations emblématiques ayant pour vocation de pérenniser leur passé devraient en avoir les moyens financiers, a décidé, à ce titre, de doter deux des trois Fondations répondant à ces critères, la Fondation de la Résistance et la Fondation des Déportés et Internés de la Résistance sans en faire bénéficier celle de la France Libre.

Enfin le Secrétaire Général a regretté que le Concours de la Résistance ne porte jamais sur de grands moments de la France Libre. Cela aurait du être cette année le cas pour Bir Hakeim puisque c'était le 60^e anniversaire de cette héroïque bataille.

Après l'exposé de notre Secrétaire Général de Paris, plusieurs interventions de nos amis ont fait savoir que nous avons sélectionné des personnalités plus jeunes qui pourraient participer prochainement à la Fondation.

Pour le Concours de la Résistance, nous entretenons des relations suivies avec les milieux enseignants et de nombreux FFL participent chaque année aux conférences.

Cette année, dans les Alpes Maritimes, des conférences ont été données dans 52 lycées et collèges devant 5690 élèves dont 692 d'entre eux ont fait le concours parmi lesquels 154 lauréats ont eu un prix départemental.

A titre d'exemple à Cannes, le Comité du Concours qui réunit 10 associations de Résistance est présidé par un FFL et la secrétaire générale, une enseignante à la retraite, avait 10 ans lors du débarquement en Normandie.

Nos conférences qui durent 2 heures commencent toutes par un film vidéo de 20 minutes qui retrace la montée du nazisme, l'invasion, les résistances extérieures et intérieures, les débarquements et la Libération.

Nous continuons nos recherches de personnes plus jeunes et valables pour participer à la Fondation.

La réunion fut suivie d'un apéritif servi sur la terrasse de l'hôtel puis d'un déjeuner où nous étions 114 dans une bonne humeur imprégnée de vieux souvenirs.

Hérault

Assemblée générale du 23 mars 2002

L'assemblée générale de la délégation de la Fondation de la France libre de l'Hérault s'est tenue le 23 mars 2002 à Lattes, sous la présidence du secrétaire général de la Fondation, Georges Caïtucoli.



Une assistance fort nombreuse a vécu avec beaucoup d'intensité cette importante réunion qui allait donner une impulsion nouvelle à l'association.

Après la minute de silence destinée à retrouver en pensée nos camarades disparus Charlon et Gras, ainsi qu'à nos amis malades, la séance est ouverte. Nous saluons parmi les présents, MM. Gervais Marc, délégué des Pyrénées-Orientales, Ricci, vice-président de la société d'Entr'aide de la Légion d'honneur et Odon président de la 2^e DB.

Bilan de l'année écoulée:

- participation à toutes les manifestations patriotiques avec drapeau: 8 mai, 18 juin, 14 juillet, 9 novembre et 11 novembre;
- l'appel du 18 juin a été lu à Montpellier par le petit-fils de M. Flamme et à Sète par le petit-fils de M. Charlon;
- d'autres activités furent encore citées, Concours de la Résistance et de la Déportation, causeries dans les Établissements scolaires. Participation à Clermont l'Hérault, à la cérémonie en l'honneur de René Gosse, assassiné en 1943 avec son fils par la milice à Grenoble.

Lecture est faite de la lettre du secrétaire général qui indique notamment que : Une impulsion nouvelle, comme nous l'indiquions, allaient être donnée à notre association en accueillant dans nos rangs de nouveaux membres qui participeront à "la mémoire de la France libre".

Des professeurs d'histoire, des membres issus de professions diverses tous animés d'un même souci de préserver le Souvenir de la France libre. Parmi eux citons le général Dubois Jean-Pierre, qui, à l'issue de l'AG sera nommé secrétaire adjoint.

- Mais nous ne saurions oublier trois nouveaux membres tous anciens de la RAF sur bombardier lourds: Hautot André, Salacroup Marcel et Chabanel André, qui, après plus d'un demi-siècle, auront le plaisir de se retrouver ensuite autour d'une même table.

- Une autre innovation qui a connu un grand succès, celle des expositions. La première

consacrée à "1940, combats et résistances de l'Armée française" fût présentée dans les villes de Montpellier, Sète, Frontignan, Lattes, Bouzigues, 3030 entrées allaient couronner nos efforts à Montpellier.

La seconde exposition sera consacrée aux "Forces aériennes françaises libres" sera présentée à Montpellier le 18 juin après les cérémonies officielles au pavillon Hôtel de ville.

L'armée de l'Air, sollicitée, nous apportera son concours logistique et exposera du matériel.

Nous souhaitons vous retrouver nombreux à cette manifestation hautement symbolique.

Cotisation 2000 fixée à 15 €.

- Facultative pour les veuves de nos camarades.
- 23 € avec abonnement à la revue de la Fondation.
- Nouvel annuaire mis à jour au 31 mars! en 3 parties.
- Français libres et Forces françaises combattantes, titre officiel de nos combattants amis.
- Répertoire de nos veuves
- Mémoire de la France libre - amis.
- Renouvellement du comité directeur
- L'Équipe sortante est reconduite
- Trois nouveaux membres au bureau
- 1 trésorière adjointe, Mlle Géraldine Vassal professeur d'histoire
- 1 administrateur aux relations extérieures M. Hautot André.

Après les questions diverses, la parole est donnée à notre trésorière Mme Bertrons.

Quitus est donné pour sa gestion par les vérificateurs aux comptes MM. Almansa et Felip.

Le secrétaire général de la Fondation clôturera l'assemblée générale.

Repus de paroles mais l'estomac criant famine, 60 convives se retrouvèrent autour d'un repas familial; beaucoup de chaleur et d'amitié ont encore resserré les liens qui nous unissent.

Festor
secrétaire de l'association des FL
de l'Hérault et délégué

Lot-et-Garonne

Exposition et conférence à Monsempron-Libos de Francis Ruffier-Monet

Les collégiens remontent le temps

Certains y prêtent une grande attention, d'autres au contraire le considère comme un lointain événement. Par contre, tous savent que le second conflit mondial de 39-45 a marqué l'histoire de France, leur histoire car tout le monde connaît ou a connu un membre de sa famille directement touché par ce conflit. Mais un conflit qui a peut être tendance à s'estomper dans l'esprit des gens. Dans l'esprit des plus jeunes notamment. Et c'est pour que cette mémoire reste vivace que le service départemental de l'office national des anciens combattants a mis sur pied il y a quelques mois une exposition itinérante retraçant les événements de la Seconde guerre mondiale. Une exposition qui faisait une halte ces dernières semaines au collège Kléber Thoueilles de Monsempron-Libos. Pendant plusieurs jours, l'ensemble des élèves étaient invités à jeter un petit coup d'œil sur les divers panneaux. Parallèlement cette exposition, un travail était entrepris par les professeurs, essentiellement ceux de troisième. Un travail qui a trouvé un prolongement avec une conférence qui concluait en quelque sorte ces jours d'exposition. Conférence dirigée par Francis Ruffier-Monet.

Origine et conséquences

"Il est primordial que ce qui s'est passé il y a maintenant presque 50 ans ne soit pas oublié. Petit à petit, ceux qui ont vécu ces événements et ont souffert dans leur chair ne sont plus là pour raconter ce qui s'est passé. Il faut que nous transmettions le flambeau, et notamment aux plus jeunes d'entre nous pour qu'à leur tour, ils transmettent ce qui s'est passé" précise Francis Ruffier-Monet, délégué départemental de la Fondation de la France libre. Des explications qu'il a fournies en présence des professeurs d'histoire du collège et du principal adjoint du collège. "En partenariat avec l'ONAC, nous multiplions les expériences dans les établissements scolaires du département et je pense que c'est loin d'être terminé car beaucoup d'établissements font appel à nous pour prolonger les cours d'histoire" poursuit M. Ruffier-Monet. Des explications sur le second conflit mondial qui ont été écoutées presque religieusement par les 93 élèves de troisième présents dans la salle. Un dialogue qui s'est ensuite poursuivi au plus grand bonheur de l'orateur. "J'ai été agréablement surpris de la réaction des élèves qui étaient très intéressés par ce sujet et qui n'ont pas hésité à me poser de très nombreuses questions. Les jeunes étaient particulièrement interpellés par les origines du conflit et ses conséquences" enchaîne Francis Ruffier-Monet. Lequel prendra de nouveau son bâton de pèlerin dans les semaines qui viennent devant d'autres élèves lot-et-garonnais.

Seine-Maritime - Rouen

Cérémonie du souvenir à Grand Quevilly

Le 8 mars 1943, un appareil de chasse anglais "Spitfire" de l'escadrille "Ile de France" des Forces aériennes françaises libres - rattachée au 340^e Squadron de la Royal Air Forces Britannique, chargé de la protection d'un groupement de bombardiers américains "B 24" en mission sur Rouen, s'écrasait près du chantier de réparation de wagons des Établissements Lozas après un très important engagement avec la chasse allemande, composée d'une trentaine d'appareils FW 190.

Sitôt l'impact, les Allemands récupérèrent les papiers et affaires personnelles du pilote et, sous menace des armes, empêchèrent les ouvriers des chantiers - témoins oculaires du drame - de s'approcher de l'épave qui fut confiée à la garde de la brigade de gendarmerie de Petit-Quevilly qui préleva un morceau de l'uniforme et qui, faute d'indices, fera inhumer le corps du pilote au cimetière militaire britannique de Saint-Sever, avec mention: "Pilote inconnu - tombe 40".

Ce ne sera que 53 ans plus tard qu'à la suite de nombreuses et fastidieuses recherches engagées par M. Claude Fourny et par l'intermédiaire du Groupe d'étude historique locales de Grand Quevilly, tant auprès des Services américains, que de la RAF et des FAFL que l'identité du pilote sera connue. Il s'agissait du sergent-chef Paul Raphaël Hubidos, pilote de FAFL, escadrille "Ile de France", né le 22 août 1917 à Saint-Mandrier commune de la Seyne-sur-Mer dans le Var. engagé pour la durée de la guerre aux FAFL à Gibraltar le 3 juillet 1940, il avait 26 ans au moment des faits.

Par ailleurs, il était le seul pilote à ne pas avoir rejoint sa base anglaise le 8 mars 1943.

Après de pénibles formalités de reconnaissance du corps en 1945, la dépouille mortelle remise dans sa tombe ne sera transférée qu'en mars 1950 au cimetière de la Seyne-sur-Mer, où il repose après que lui furent rendus les honneurs militaires. La médaille de la "Résistance" lui avait été attribuée le 27 mars 1947.

À Grand Quevilly, le "Devoir de Mémoire" s'imposaient et se concrétisait le 7 mars 1998 par l'édification, rue de l'Industrie, à l'endroit même où il est tombé, d'une stèle à sa mémoire.

Le 8 mars 2002, c'est en présence de M. Asquin, adjoint, représentant M. Massion, sénateur-maire de Grand Quevilly, de Mme Dion, adjoint du général de corps d'armée aérien (CR) Yves Marie Gueguen, commandeur de la Légion d'honneur, président de l'Amicale des FAFL, du colonel (CR) Henri Lafont, commandant de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération qui fut instructeur de Paul Raphaël Hubidos au stage de formation de pilote de chasse, de M. Cousyn délégué de la Fondation, de M.

Podevin président de la FNACA, de M. Delarue représentant M. Pasdeloup président du comité d'entente des Anciens Combattants de Grand Quevilly, accompagnés de leurs drapeaux, de M. Fourny et quelques fidèles amis quevillais, entourés d'un léger brouillard que s'est déroulée à la stèle une brève cérémonie du souvenir. Après la levée des couleurs par M. Pierre Poullard FFL, ancien du bataillon du Tchad de la 2^e DB, le rappel des faits fut fait par le président H. Cousyn, puis dépôt des gerbes de la municipalité, des FAFL et l'imposante croix de Lorraine des FFL de Rouen, emblème de la France libre, joutant les fleurs envoyées par la famille Le Guen de la Seyne-sur-Mer; quelques instants de profond recueillement suivirent, le général Gueguen devait rappeler les campagnes des FAFL au cours du conflit 1939-1943: Syrie, Égypte, Tunisie, Italie, France et bataille d'Angleterre, au cours desquelles certaines unités perdirent jusqu'à 100 % de leurs effectifs. Il devait également rappeler que ces cérémonies du souvenir étaient un "devoir de Mémoire" indispensable, qui devait fidèlement se poursuivre au fil des ans, rappelant ainsi aux générations futures, et particulièrement aux jeunes le sergent-chef pilote Paul Raphaël Hubidos.

H. Cousyn

Les Yvelines

Compte rendu de l'assemblée générale ordinaire du 14 mars 2002

L'assemblée générale ordinaire des amis de la Fondation de la France libre des Yvelines s'est tenue le 14 mars 2002, de 10 heures à 12h30 à Versailles, conformément à l'Ordre du Jour adressé à tous nos adhérents dès février 2002.

Étaient présents: 21 adhérents, à jour de leur cotisation annuelle;

Étaient régulièrement représentés par Pouvoirs: 24 adhérents également à jour de leur cotisation;

Soit au total: 45 adhérents.

Le président Jean-Marie Commeau souhaite la bienvenue à l'assemblée, excuse différents compagnons absents (pour ennui de santé: Docteur Barbe, Docteur Mayolle, ou pour problèmes divers: M. et Mme Tanet), puis accueille M. Georges Caïtucoli, secrétaire général de la Fondation, et indique qu'il va procéder à la lecture du Rapport moral - mars 2001-février 2002 en premier lieu, pour ensuite donner la parole à M. Caïtucoli avant de poursuivre selon les autres points de l'Ordre du Jour.

Lecture est alors donnée du Rapport moral (le texte de ce rapport moral a été remis aux membres présents de l'Association. Il sera adressé aux personnes ayant donné pouvoirs pour l'assemblée, ainsi qu'aux personnes n'ayant pu assister à notre assemblée ce 14 mars 2002; toutefois, si quelqu'un

n'aurait pas été récipiendaire ultérieurement de ce rapport, qu'il n'hésite pas de le demander au secrétaire général, M. Adolphe Roca, 4, rue Hoche, 78 500 Sartrouville; tél.: 01 39 14 05 95. Merci).

Dans sa présentation, le président ajoute des remerciements à notre porte-drapeau, M. Robert Gauthier, en outre il donne lecture du courrier daté du 11 mars 2002 de M. l'inspecteur d'Académie de Versailles, en remerciement du compte rendu rappelant les actions et activités France libre auprès des Collèges et Lycées dans le département des Yvelines. Par ailleurs Jean-Marie Commeau indique qu'au 18 juin 2002, lors de la cérémonie prévue à Versailles, il sera fait référence au souvenir des combats de Bir Hakeim, notamment la remise de gerbe sera faite par deux de nos compagnons qui étaient présents lors de l'épopée de Bir Hakeim qui s'est déroulée du 25 mai 1942 au 11 juin 1942.

On procède ensuite au vote sur le rapport moral, lequel est approuvé à l'unanimité.

La parole est alors donnée à M. Georges Caïtucoli. Le secrétaire général de la Fondation de la France libre présente les points ou aspects suivants: félicitation à l'association des Yvelines pour avoir sensiblement augmenté le nombre d'adhérents depuis 2001. Seule l'augmentation de nos effectifs, en particulier du côté des Jeunes, à travers les collèges et lycées, est de nature à pérenniser notre action et nos activités pour l'avenir, car il y a danger à "oublier" l'épopée de la France libre. Georges Caïtucoli cite différents exemples où se trouve occultée la chronologie des actes majeurs des Français libres: ceci crée des menaces tant au niveau des faits, qu'au niveau des moyens (oubli de subventionner notre Fondation! etc.). Nous avons un devoir de mémoire, nous nous devons de délivrer un document complet sur tous les combats de la France libre et de la Résistance.

Un certain nombre de nos compagnons apportent des commentaires pour appuyer la présentation très circonstanciée du secrétaire général. Après le départ de Georges Caïtucoli, appelé à d'autres obligations, nous reprenons la suite de l'Ordre du Jour. Le président Jean-Marie Commeau indique à l'assemblée que M. Pierre Dechamp, vice-président, a demandé à quitter notre Bureau pour des raisons de santé, ce qui est l'occasion de le remercier vivement, aux applaudissements de l'assemblée. Ce départ pose le problème de son remplacement ultérieur au sein du Bureau, notamment par un de nos adhérents habitant à Versailles (pour des raisons pratiques, en relation avec la préfecture et les organismes qui y sont domiciliés). Des questions de même nature vont également se poser pour remplacer amis et compagnons au sein du conseil d'administration. Le président donne ensuite la parole à notre trésorier M. Jean-Pierre Dourlens, qui présente le rapport financier pour l'exercice

2001, puis mentionne le programme prévisionnel et le budget prévisionnel pour 2002. On procède alors au vote du rapport financier, programme et budget prévisionnel 2002, lequel est approuvé à l'unanimité.

Suite à l'intervention d'un adhérent, la question est posée de voir si le nom de Bir Hakeim ne pourrait pas être donné à une rue ou une place, dans les différentes communes du département des Yvelines? Cette question, ainsi posée, sera examinée lors d'une prochaine réunion du Bureau et du Conseil d'administration.

Le président Jean-Marie Commeau lève la séance, il remercie l'assemblée et invite les amis et compagnons à passer au repas fraternel qui les attend à l'issue.

Adolphe Roca
Le secrétaire général
Avril 2002

Sénégal

Nos rangs se rétrécissent, on s'en aperçoit tous les ans lors des cérémonies, mais malgré cela nos anciens résistants Français libres sont toujours présents.

Tout comme ce 8 mai qui fut une belle cérémonie et qui s'est déroulée à la DA 160 de Ouakam.

L'ambassadeur de France Jean de Glinasty, le commandant des Forces françaises libres du Cap Vert de Coulange ainsi que des personnalités civiles et militaires sénégalaises y assistaient également.

Notre porte-drapeau, malgré son arthrose a fait preuve de beaucoup de courage.

Quant à la distribution des colis des denrées alimentaires, il ne reste plus que quelques camarades domiciliés loin de Dakar et qui ne vont pas tarder à se manifester.

Mes amitiés à ces courageux anciens combattants cadre de l'AFL, et sans oublier l'équipe à Richard. Avec ma toute profonde amitié.

Roger Orléac
Président

République du Congo

L'anniversaire du 9 novembre, une journée de méditation et de souvenir par le capitaine (ER) Victor Malonga à Brazzaville

Le 9 novembre 1970, le général de Gaulle quittait ce monde. Depuis cette date, on célèbre son anniversaire. On peut penser que cette date est devenue prélude de la fête du 11 novembre.

Au Congo - Brazzaville depuis l'arrivée du capitaine (ER) Marie Joseph Kiegela comme directeur de l'Officier national des anciens combattants et victimes de guerre, chaque 9 novembre, une messe se dit en la basilique Sainte-Anne du Congo à Poto Poto ou en l'église Saint-François d'Assise du Plateau, en honneur de cet illustre personnage disparu: le général Charles de Gaulle.

À cette cérémonie eucharistique y participent les anciens combattants portant de diverses décorations, les anciens militaires de la France d'Outre-Mer, les veuves et orphelins des militaires, les autorités françaises et congolaises, militaires et civiles, puis quelques congolaises et congolais. Les drapeaux tricolores de la France combattante avec la croix de Lorraine, de la France libre, de la Fédération des anciens combattants, victimes de guerre et militaires de la France d'Outre-mer et les drapeaux de la République du Congo pavoisent l'intérieur de l'église. Ces parures donnent un éclat particulier à cet édifice.

Cette journée est pour moi particulière et pieuse. C'est une journée de méditation et de souvenir. Ma pensée première va droit au général de Gaulle, ce prestigieux chef militaire, ce grand homme politique, ce dynamique et prévoyant chef d'état et cet écrivain militaire dont je n'oublie pas ses œuvres les plus connues comme "le fil de l'épée" parue en 1932; "Vers l'armée de métier" parue en 1934, etc.

Puis en second lieu, comme sur l'écran d'une télévision, apparaît l'image de l'appel historique du 18 juin 1940, lancé depuis Londres par le général de Gaulle. Appel qui avait sonné le glas dans nos cœurs. Européens et Africains répondirent massivement à cet appel. Ils se rallièrent aussitôt au général de Gaulle.

En partant combattre pour la Mère Patrie, les Africains très courageux et décidés chantaient: "C'est nous les Africains qui revenons de loin. Nous venons des colonies pour sauver le pays", etc. Ils étaient très fiers, ne craignant pas la mort, bravant vent et marée. Ah! Ces braves Africains. Cette union devint bientôt une force de frappe terrible qui commença à broyer petit à petit la redoutable machine de guerre Allemande: le troisième Reich. Et lorsque le Général de Gaulle lança cette phrase: "Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas". Il dit encore: "La France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre".

Cette voix prépondérante porta très loin. Elle fit motiver tous les combattants français et les alliés partout où ils se trouvaient. Comme s'ils avaient reçu un coriace coup de fouet, ces combattants s'élançèrent corps et âme sur tous les fronts. Le combat faisait rage partout. En tout cas, ce tonus donna une agressivité farouche et une détermination inouïe. C'est ainsi que les généraux Koenig, De Larminat, Brosset et le colonel Monclar s'explosèrent avec rage. Il faut ajouter à ses vaillants combattants de la liberté: De Latre de Tassigny, Juin, Fred Scamaroni, Pierre Brossolette, Jean Moulin, etc. Je n'oublie pas l'épopée de Philippe de Hautecloque, ce chef prestigieux et commandant de la 2^e D.B qui n'est autre que le général Leclerc. Pour son mérite avec la 2^e D.B, il y a une chanson: "Après le Tchad, l'Angleterre et la France, le grand chemin qui mène vers Paris", etc. Toutes ces personnes avaient soif de la



Le capitaine Victor Malonga

ville obtint son indépendance le 15 août 1960, jour de la fête de l'Assomption.

De Gaulle, homme exceptionnel, avait réussi avec ses collaborateurs et ses alliés à sauver la France qui était "en péril de mort" comme il l'avait écrit sur la citation de certains de nos compagnons d'armes. Charles de Gaulle était devenu alors "l'homme du destin" comme l'avait prédit M. Winston Churchill; "l'Espérance" qui conduisit l'épopée de la France Libre. Je me souviens encore une fois de plus comment De Gaulle "soldat et écrivain" s'était préparé pour devenir "l'Espoir" de la France.

Et enfin, ma dernière pensée s'arrête sur ce point: mon entretien avec le général de Gaulle en 1960 lorsque j'étais en formation des sous-officiers au GITTOM à Fréjus en France. J'avais quitté mon corps le 66^e RIMA, stationné à Méchéria dans le sud Orançais (Afrique du Nord). Après deux mois de stages, le général de Gaulle vint inspecter notre Centre d'Instruction de Fréjus. Au cours de la prise d'armes, satisfait, il ordonna qu'on se rende à Marseille pour un défilé monstre. Nous reçûmes l'ordre de nous préparer en conséquence pour le départ à Marseille. Étant élève-gradé du jour, je me rendis dehors pour aller appeler les trainards qui se trouvaient encore aux douches. C'est au retour que je croisais le général de Gaulle accompagné de quelques officiers y compris notre commandant du Centre, visiter l'École et son monument entouré de belles fleurs. Je saluais impeccablement et le général répondit à mon salut, me demanda après si j'étais Martiniquais. Non mon Général, répondis-je, je suis Congolais de Brazzaville. Ah! Congolais de Brazzaville, connaissez-vous alors ma "case" de Brazzaville?

Je souriais et profitais de cette aubaine pour décrire le lieu de sa "case". Quelle chance d'avoir une conversation avec le Président français!

Votre "case" mon Général, en faisant face au Sud, se situe à l'angle formé par l'avenue Savorgnan de Brazza et la corniche de Brazzaville qui domine le fleuve Congo de cinquante à quatre-vingt mètres. À gauche, c'est la côte belge qui paraît lointaine pendant les grises et brumeuses journées de la saison sèche et qui semble toute proche lorsque les premières pluies ont nettoyé l'atmosphère. Devant l'entrée principale, un peu en arrière et à gauche, un gigantesque monument est érigé et se termine par un phare. Ce monument porte les écrits suivants en italiques: "À Savorgnan de Brazza et ses compagnons". À droite, il y a un terrain de football de l'Association Sportive Missionnaire (ASM) qui est devenue après l'équipe de Diables Noirs, très célèbre. Au Sud c'est le centre de puériculture. Au Nord, c'est la glacière, une rivière qui se jette dans le fleuve Congo où à quelques cinquante mètres environ en aval est la flottille où les bateaux et pinasses attendent de naviguer. Votre "case" est dans

le quartier Dahomey du village Bacongo. Mon Général, au Congo en général et à Brazzaville en particulier, on vous appelle "l'homme de Brazzaville".

À ces mots, il fut ému; satisfait, me sourit et me serra vivement la main. Il me remercia de ce récit et me recommanda de bien travailler pour obtenir le Certificat d'Aptitude Technique n° 2 (CAT2). Le lendemain au défilé de Marseille, homme de base de ma section avec mon arme la AA52, lors de la revue des troupes, le général de Gaulle me fixa rapidement, puis fronça ses sourcils. J'avais compris qu'il m'avait reconnu. J'étais très heureux. C'était la deuxième fois que je le voyais et puis c'était la fin.

Au Congo, en hommage au général Charles de Gaulle, il existe à Brazzaville au croisement avenue Savorgnan de Brazza - avenue de l'OUA, une place dénommée "Square de Gaulle" où il y a une stèle qui se termine par la tête du général de Gaulle. Cette stèle sur la face principale une croix de Lorraine avec des écrits suivants: "Hommage de Brazzaville au Général de Gaulle, Président de la Communauté". La face postérieure est symbolisée par deux mains qui se serrent, tandis que la face gauche le général de Gaulle lève les deux bras, parle de la santé du peuple et de l'armée et celle de droite, le général de Gaulle donne l'indépendance du Congo à l'Abbé Fulbert Youlou et le peuple congolais tend les mains pour recevoir cette indépendance.

Derrière la stèle deux murs semi-circulaires, séparés l'un de l'autre, limitent cette place. Ces murs peints, portent des dessins aux couleurs chatoyantes. Celui de gauche, les dessins retracent l'épopée de la seconde guerre mondiale où le général de Gaulle et l'armée française remportent la victoire pendant que celui de droite, le général de Gaulle est côte à côte avec le Gouverneur Général de l'AEF Félix Eboué à sa résidence de Brazzaville où le peuple congolais debout jubile de joie. C'est à cette place que se déroulent les manifestations de prise d'armes et dépôt de gerbes de fleurs à chaque anniversaire de l'Appel du 18 juin 1940.

Une fois de plus pour symboliser l'amitié franco-congolaise, à l'arrondissement 1 Makélékélé, il y a un croisement avenue général de Gaulle - avenue Fulbert Youlou.

L'Abbé Fulbert Youlou fut le premier maire de la ville de Brazzaville puis le premier Président de la République du Congo après les Français. Au centre ville, il existe également une avenue général de Gaulle; tout comme à Pointe-Noire, la ville économique du Congo.

Tous les pays francophones de l'Afrique ont pour "Père des indépendances", le général de Gaulle. Le nom de Gaulle est resté pour les Congolais, un nom respectueux et distingué de génération en génération.

Le général Charles de Gaulle restera toujours présent non seulement par le souvenir qu'il a laissé, mais aussi par l'exemple qu'il a laissé et les actions bonnes qu'il a faites.

SAS

Assemblée annuelle des SAS de Rhône-Alpes le 11 avril 2002 à Civrieux d'Azergues

Le président salue les anciens SAS présents, les camarades qui ont renoué avec l'Amicale, des amis britanniques et un ami de Grenoble qui a fait apposer sur le monument des troupes alpines de Grenoble, une plaque en hommage à Louis Mairat Compagnon de la Libération qui fut un des leurs. Après le rapport moral de J. Figuière et financier de P. Ravassard, le Bureau est reconduit ainsi que son président H. Colcombet.

J. Mélinand fait part des difficultés survenues pour compléter la liste des SAS britanniques sur le mémorial SAS de Sennecey ainsi que les problèmes de règlement des travaux auxquels doivent participer, la municipalité, le Souvenir français et le consulat britannique.

Bien entendu tout sera réglé et nous serons fin prêts pour septembre. La borne audio a été détériorée par des vandales et il faudra prévoir son remplacement après avoir surmonté quelques problèmes techniques.

La journée exceptionnelle du 4 septembre où l'on attend de nombreux camarades français, britanniques, belges ainsi que des personnalités civiles et militaires, est en préparation.

La section Rhône-Alpes devra se réunir pour distribuer les responsabilités. Notre ami G. Rix donne ensuite quelques renseignements concernant l'adhésion de nos camarades à la "SAS Regimental Association". Des questions diverses sont posées avant qu'un excellent repas réunisse dans l'amitié et les souvenirs communs les participants de l'assemblée.

Réunion à Brest des anciens SAS bretons

L'Amicale des anciens SAS de Bretagne a tenu son assemblée générale au cercle des officiers mariniers le 25 avril à Brest.

Accueil sympathique, locaux confortables et surtout l'ambiance habituelle des retrouvailles entre amis de longue date. Il manquait hélas quelques camarades retenus pour des raisons de santé.

Après la minute de silence, le compte rendu du trésorier approuvé, le président Thomé nous tient au courant des relations avec les SAS britanniques et la possibilité d'adhérer à leur "SAS Regimental Association".

On aborde ensuite l'étude des différentes cérémonies de cet été à Saint-Marcel le 16 juin, à Duault le 23, à Plumelec et Kérihuël le 14 juillet etc. (les lieux de mémoire sont nombreux dans notre région).

Edgar Thomé reste président et tous les membres du Bureau sont également reconduits.

Un repas succulent attendait les SAS et les épouses dans une ambiance fort amicale avant la dispersion dans toute la Bretagne et après qu'il fut décidé que la prochaine AG pourrait se tenir à Saint-Marcel en avril ou mai 2003.

Compte rendu de l'Assemblée générale tenue à La Garde (Var) le 18 avril 2002

À 11 heures, après avoir constaté que le quorum était atteint, le président Marc Loï déclare ouverte l'Assemblée Générale de 2002.

Il remercie tout d'abord les SAS et leurs épouses qui ont bien voulu effectuer le déplacement jusqu'à La Garde pour assister à cette assemblée et salut tout ceux qui n'ont pu être des nôtres aujourd'hui. Il a reçu un certain nombre de lettres, qu'il lit aux congressistes, qui expriment tous les regrets et les saluts fraternels de ceux qui ont été empêchés pour cause de maladie, de fatigue ou toute autre raison. Il précise que Jean Cote vient de subir une opération chirurgicale, juste la veille de l'assemblée, alors qu'il se

préparait à venir avec son épouse, à La Garde. En son nom personnel et pour tous les présents, Marc exprime les souhaits de prompt rétablissement à notre ami et l'assure de notre fidèle amitié.

Après une minute de silence consacrée aux amis SAS disparus au cours des années 2001 et 2002, le président présente à l'assemblée deux nouveaux adhérents, Henri Hirsch, de Paris et Luis Guyaumard, de la région PACA Corse.

Le président passe dès lors la parole au secrétaire Raymond Forgeat, pour la lecture du rapport moral et d'activité pour l'année 2001, dont voici le texte:

Rapport moral et d'activité pour l'année 2001

L'année 2001 se caractérise pour notre amicale par une activité calme, consacrée à la mise en œuvre de ses statuts.

Au cours de cette année nous déplorons le décès de quelques uns des nôtres: François Gras dont le président et notre dévoué et fidèle porte-drapeau Albert Noto ont représenté l'Amicale à ses obsèques, Lucien Souvigny dont nous n'avons pu nous déplacer car prévenus trop tardivement, mais nous avons exprimé nos regrets avec nos condoléances, puis en dehors de notre région: Gilles Anspach tout récemment.

Notre effectif s'amenuise, raison de plus pour resserrer les rangs. Mais enfin, notre amicale régionale est bien là et sa première assemblée générale vient d'être déclarée ouverte par notre inaltérable président. La précédente section nous a réunis pendant un demi-siècle; reconduisons le contrat pour le même temps. Après, on verra...

Nos relations avec les municipalités ont été réduites en cette année 2001, mais elles restent excellentes. Il en est de même avec celles des autres associations d'anciens combattants ou de résistants. C'est ainsi que des membres de notre amicale, comme chaque année, se sont retrouvés avec d'autres éléments d'organisations différentes pour apporter aux collégiens et lycéens régionaux le témoignage de leur activité pendant la sombre période 1940-45 dans le cadre de leur participation au Concours national de la Résistance.

Vous avez été destinataires d'un compte-rendu de réunion qui groupa, le 19 janvier à Paris, les représentants du "Special Air Service Regimental Association", en vue de créer une branche française à cette association SAS britannique. Hilaire Colcombet, de la section de Lyon, l'initiateur de ce projet vient de préciser à notre président le caractère sans formalité que revêtira la "French Branch". Elle consistera en la simple adhésion à la "Regimental" de tout SAS français qui viendrait à le désirer. Toutefois, pour satisfaire à leur règlement intérieur, les Britanniques demandent la désignation d'un président de la "French Branch", d'un certain nombre de vice-présidents, d'un secrétaire et d'une localisation. Pour répondre à ce souhait, Hilaire Colcombet propose la mise en place suivante:

- Président: Georges Caïtucoli
- Vice-Président: Les présidents des sections locales anciennes ou nouvelles ainsi que Noël Créau
- Secrétaire: Paul Ravassard
- Localisation: Paul Ravassard, en son domicile.

Par ailleurs, Hilaire Colcombet demanderait au patron de la "Regimental", Lord Jellicoë, d'accepter la présidence d'honneur de la section française. Pour l'ensemble du projet, il demande notre accord.

Georges Caïtucoli propose qu'une vaste réunion de tous ceux du Var et des Alpes-Maritimes qui ont rejoint la "Fondation de la France libre" soit mise sur pied dans le courant du mois de mai, afin de préciser les buts de la Fondation. Cette réunion aura lieu à Cannes le 3 mai à 10 heures, en l'hôtel Savoy. Délégué de Cannes, Gérard Brault, est chargé de son organisation.

Toujours dans le cadre de la Fondation un certain nombre de questionnaires émanant du siège sont parvenus aux délégués. Quelques exemplaires sont à la disposition des intéressés.

Je vous remercie de votre bienveillante attention.

Prenant à son tour la parole, Eugène Halart expose l'état de notre trésorerie qui dispose d'un solde positif de 4000 € (26 230 F.).

Notre trésorier tient à préciser qu'ayant pris la suite de Joseph Giovannelli, il a constaté la bonne tenue des comptes gérés pendant plusieurs années par notre ami de Marseille, et, au nom de l'Amicale, il tient à le féliciter et à le remercier. L'assemblée se joint aux éloges proférés par Eugène, et chacun espère retrouver Joseph lors de prochaines réunions.

Marc Loï ayant soumis les rapports moral et financier au vote, ceux-ci sont adoptés à l'unanimité. Il en est de même du projet soumis à l'Amicale par le président de la section de Lyon, Hilaire Colcombet, concernant la mise en place d'une branche française de la "Regimental Association SAS".

Le président passe alors la parole à F. Leca.

F. Leca propose que Jack Quillet soit nommé président d'honneur de notre Amicale. Avec ses chaleureuses exclamations, l'assemblée adopte la proposition.

Le président reprend la parole pour, à son tour, présenter une proposition. Conformément à nos statuts (article 3-22) il suggère que Milou Leca soit promu membre d'honneur de notre Amicale, afin de lui exprimer par là la reconnaissance que nous portons au digne fils de notre cher ami F. Leca, pour les éminents et nombreux services que Milou nous a rendus au cours de toutes ces années passées. Cette promotion, qui honore le père et le fils, est ovationnée avec enthousiasme et adoptée à l'unanimité.

Paul Ravassard prend ensuite la parole, pour porter à la connaissance des membres de l'Assemblée que le 4 septembre prochain, la réunion de commémoration habituelle de Sennecy-le-Grand revêtira un intérêt particulier. En effet, à l'inscription actuelle du nom des SAS britanniques tombés sur le sol de France, viendra s'ajouter une longue liste de ceux d'entre eux qui n'y avaient pas été portés à l'origine.

De ce fait, la commémoration présentera un caractère exceptionnel, avec la venue d'une importante délégation de SAS britanniques et de représentants officiels français et britanniques.

Eugène Halart signale que la Légion d'honneur qui vient de lui être attribuée, lui sera remise à La Garde par le colonel G. Hubert, le gendre du général Fourcade. La cérémonie aura lieu le 8 mai, tous les SAS y sont conviés. Par ailleurs, il annonce qu'une dernière cérémonie en l'honneur du général Fourcade aura lieu aujourd'hui, à 15 heures au cimetière de Toulon. Il conviendra donc de prendre ses dispositions dès la fin du repas afin de remplir dignement cette dernière mission envers notre grand ami regretté.

Adieu à un combattant exceptionnel Louis Mairet

Notre ami Jean Marin qui, à la BBC de Londres, était l'une des voix des « Français parlant aux Français » disait " ce que nous avons fait de mieux dans notre vie c'est la France libre".

Cet engagement volontaire, généreux, patriotique de ceux qui ont refusé une défaite qui paraissait définitive pour rejoindre et poursuivre le combat, ce fut le choix de Louis Mairet, ce fut sans doute la fierté de sa vie.

Après son passage au grand séminaire de Sens et l'obtention de deux certificats de licence en philosophie à la Sorbonne, en octobre 1936 il décide de s'engager au 6^e bataillon de Chasseurs Alpins alors que déjà le ciel s'obscurcit et que des menaces de guerre se précisent. Peut-être en raison de celles-ci.

À 12h30, aucune question n'étant plus soulevée, le président lève la séance et déclare close l'assemblée. Il invite tout le monde à se regrouper au restaurant "Lou Pantaï" à La Valette.

Le repas qui nous réunit est remarquable dans tous les domaines, par sa qualité, sa finesse, l'accueil du personnel, et mis encore en valeur par la qualité du cadre dans lequel il se déroule. Tous nos compliments à notre président et à Madame Halart, et toutes nos félicitations.

Un peu avant 15 heures, le cortège des SAS repart vers Toulon. Au cimetière, les SAS présentent une dernière fois leurs condoléances attristées à la veuve du général Fourcade.

L'heure de la séparation arrive, un peu trop rapidement sans aucun doute. On se reverra bientôt, le 8 mai, à l'occasion de la cérémonie dont notre ami Eugène Halart sera le héros.

Marc Loï, président

• **Ile de France:** Rappel des dates des déjeuners SAS au Club: jeudi 19 septembre - vendredi 6 décembre. Retenir vos couverts directement auprès du gérant du Club FL Tél.: 01 53 62 81 81.

• **Nouvelles d'Assen:** Nous avons appris que le livre "Amherst" de notre camarade, le colonel Roger Flamand, avait été traduit en néerlandais par notre ami le colonel J.H. Jansen. Il est paru sous le titre "Opératie Amherst". Une cérémonie avait été organisée le 3 avril à Assen pour la remise du premier exemplaire par J.H. Jansen au gouverneur de la province de Drenthe qui a participé au financement de l'édition. L'auteur Roger Flamand et quelques amis SAS ont assisté à cette sympathique réunion. Nous souhaitons un grand succès à cet ouvrage qui fera connaître aux nouvelles générations néerlandaise ce que furent les combats des parachutistes SAS de la France libre pour la libération de leur pays.

• **Mise à jour de l'annuaire SAS** (changement d'adresse): BEYRARD Norbert, Résidence du Parc, 170, avenue des Thermes, 01220 Divonne-les-Bains. DELASALLE Jean, 10 rue Lechanteur, 14910 Blonville-sur-Mer.

• Cérémonies de Sennecey - 4 septembre 2002

Cette année la réunion revêt une importance toute particulière et une circulaire sera adressée à tous les anciens SAS avec programme et modalités d'inscription. Ceux qui n'auraient pas reçu ce courrier devront prendre contact avec Paul Ravassard, 5, rue Claude Brosse, 71850 Charnay-lès-Macon, Tél.: 03 85 34 23 25.

Nous recommandons aux responsables des associations SAS régionales ainsi qu'aux camarades isolés d'adresser les textes concernant la rubrique SAS, directement à Noël Créau, 40, rue des Poissonniers, 92200 Neuilly-sur-Seine.

Nommé Sergent en 1937, il est affecté au 12^e Bataillon de Chasseurs Alpins en septembre 1939. À ce titre, il fera partie du corps expéditionnaire français qui, avec le soutien des Britanniques, attaquera les Allemands en Norvège qu'ils ont envahie.

Les combats que les Chasseurs menèrent avec les légionnaires à Narwick montrèrent par leur détermination, leur courage, ce que des troupes entraînées et décidées pouvaient réussir en terrain pourtant défavorable car facile à défendre. La Wehrmacht eut la possibilité de découvrir la qualité des combattants français lorsqu'ils étaient en possibilité de se battre.

Se battre, Louis Mairet le fera de façon si exemplaire et tant de bravoure qu'il recevra sa première citation ainsi que la croix de guerre norvégienne avec sabre. Le 18 juin sans avoir entendu

l'appel du général de Gaulle, il embarque pour l'Angleterre et dès le 1^{er} juillet il s'engage dans les Forces françaises libres qui viennent d'être créées.

Affecté au camp de Delville au Bataillon de Chasseurs, il est promu au grade de sergent-chef en août 1940. Après être passé par le camp de Camberley, il est nommé Aspirant le 1^{er} mai 1941.

Les combats contre l'Axe se déroulant au Moyen-Orient, le général de Gaulle décide d'y envoyer le maximum de ses forces. C'est ainsi que Louis embarque à Liverpool, pour le Levant. Passant par le Cap de Bonne Espérance, il parvient le 22 décembre 1941 à Beyrouth, où il est affecté au Bataillon de Marche n° 7 en janvier 1942.

Ayant appris la présence en Égypte d'une unité française de parachutistes, il obtient en mai 1942 d'y être muté. C'est ainsi qu'il va rejoindre ceux qui, sous le nom de "French Squadron", ont été incorporés à une formation mystérieuse, le "Special Air Service", dont comme beaucoup, il ne connaît pas trop ni le mode de fonctionnement ni les objectifs.

En fait elle est récente et inédite. Elle doit son existence à un capitaine des "Special Forces", David Stirling, sa devise est "qui ose gagne". Dès la fin octobre ses premières missions eurent des résultats dépassant les prévisions les plus optimistes. Une nuit de novembre un stick (appellation de l'unité de combat SAS) de cinq hommes commandés par Paddy Maine détruisit 24 avions de combat sur l'aérodrome de Tamet. Quelques jours plus tard, trente-deux sautaient à Agebadia. C'était le début de l'extraordinaire parcours des SAS.

En octobre 1940 le général de Gaulle avait décidé la création, en Angleterre, d'une unité de Parachutistes. Prémonitoire, il pensait que ce type d'unités serait les premières engagées dans la bataille de la reconquête de la France. Les Français devaient donc en être. Il chargea le capitaine Bergé de la recruter et de la former. Opérationnelle dès le début de l'année, le chef des Paras fit lui-même en mars 1941 la première mission en uniforme et en armes en France à Elven en Bretagne.

À l'automne 1941, les combats se limitant à l'Afrique, le général de Gaulle décida d'y envoyer Bergé et ses hommes. C'est ainsi que David Stirling apprit la présence au Moyen-Orient d'un contingent de Parachutistes français libres, tous brevetés, parfaitement entraînés et particulièrement déterminés. Il obtint son rattachement au "Special Air Service" sous appellation de "French Squadron".

C'est donc cette unité que Louis Mairet va rejoindre. Ses exploits ne font pas la une des journaux mais les qualificatifs les plus flatteurs sont utilisés pour parler d'elle à l'état-major et cela se propage sous le manteau dans l'armée.

Promu sous-lieutenant en juin 1942, chef de stick, il va donc participer aux missions des SAS en Cyrénaïque, Tripolitaine et Tunisie, où les combats ne cesseront qu'avec la capitulation de l'Afrikakorps de Rommel.

Avec ses camarades du French Squadron, Louis Mairet regagne alors l'Angleterre en avril 1943, où il reçoit les galons de lieutenant.

Le commandement allié qui prépare l'opération du débarquement en France, décide de donner de l'extension au combat SAS, en portant son effectif au niveau d'une brigade. Il y a le temps nécessaire pour former ces nouveaux effectifs aux techniques SAS.

Pour tenir compte de la participation des Français aux opérations en Afrique, si deux régiments britanniques sont créés (le 1^{er} et le 2^e SAS), deux autres seront français (le 3^e et le 4^e SAS), le tout étant autonome mais sous le commandement allié, (général Mac Leod).

Dans la perspective de ces missions, prévues cette fois sur le sol français, Louis Mairet est affecté en septembre 1943 au 4^e SAS (2^e RCP) avec lequel il suit l'entraînement intensif qui, pendant des mois à travers l'Écosse, doit le rendre apte à de nouvelles formes de combat, bien différentes de celles livrées dans le désert. Overlord, le 6 juin 1944 est le jour J. Les forces alliées vont partir



à l'assaut de la ligne de fortification que les Allemands ont construite tout le long des côtes.

Dans la nuit du 5 au 6 juin les premiers SAS français sont parachutés en Bretagne. Le premier mort du débarquement sera l'un des leurs, Émile Bouetard tué sur le sol de sa Bretagne une heure après qu'il l'eut retrouvée.

Le 7 juin, Louis Mairet est parachuté près de Redon pour participer avec son stick à des destructions empêchant les forces allemandes stationnées en Bretagne de rejoindre le front de Normandie, pour renforcer sa défense.

La bataille durera deux mois. Elle fut héroïque, mais les pertes dans les rangs des SAS seront sévères : 77 tués, 192 blessés, 12 disparus sur un effectif engagé de 450. Encadrant un maquis FFI Louis Mairet entre le premier avec ses hommes dans Vannes.

Mission terminée, il suit le 4^e SAS à Esternay, d'où il est dirigé, début décembre, sur les Ardennes pour participer au colmatage de la brèche que la Wehrmacht a réussi à ouvrir dans les lignes alliées. Le régiment rejoint ensuite la Grande-Bretagne en février 1945 et le 7 avril Louis Mairet est parachuté avec son stick aux environs de Eindhoven dans l'opération Amherst au cours de laquelle les deux régiments SAS sont envoyés en Hollande germanique pour faciliter la progression des unités britanniques stoppées à une centaine de kilomètres de là. Les sticks, disséminés du Nord au Sud de la Province du Drenth, vont se battre dans des conditions très difficiles mais réussir complètement la mission qui leur était assignée.

C'est le dernier combat des SAS en Europe, un mois après la guerre est terminée. Louis Mairet, et cela est exceptionnel, a participé depuis Narwick à toutes les batailles jusqu'à la victoire. Il a fait partie de ces quelques rescapés de ces temps héroïques et tragiques qui se sont toujours trouvés là où le risque était le plus grand. Sa croix de Compagnon de la Libération décernée le 29 décembre 1944 sera la suprême récompense de ce formidable combattant.

La paix revenue, il décide de poursuivre sa carrière militaire, mais à ses séjours à l'état-major il préfère rapidement retrouver les paras. Nommé capitaine en octobre 1948 il part pour l'Indochine en 1951. Commandant en second du 2^e Bataillon de Paras coloniaux, il participera pendant deux ans à tous les combats de son unité en pays Thai.

Après l'Indochine ce sera l'Algérie où, rejoignant son arme d'origine, il est affecté en novembre 1957 au 22^e Bataillon de Chasseurs Alpins qui opère en Grande Kabylie. Au cours d'un engagement difficile avec les rebelles, à Atazmat en mai 1958, il sera sérieusement

blessé. Promu chef-de-bataillon et étant toujours en opération, il est victime en janvier 1959 d'un infarctus du myocarde ce qui ne lui permettra plus de participer aux combats qui, pendant vingt ans, avaient été sa fréquentation principale avec tous les dangers qu'ils comportaient.

Son affectation à Paris en décembre 1961 en tant que chef de bureau de missions à la sécurité militaire, sera sa dernière étape avant une retraite bien gagnée qu'il prendra après avoir été promu en 1964 lieutenant-colonel.

Ainsi s'est achevée la carrière militaire de Louis Mairet qui fut un combattant exceptionnel. Son engagement dans la France libre

Hommage à la marine marchande libre

Les historiens français n'ont pas la tripe maritime. Rendant compte de l'épopée des Français libres, ils se sont généralement contentés de magnifier les actions de l'armée de terre (Koufra, Bir Hakeim, les campagnes d'Italie et de France). Il a fallu Closterman, témoin et acteur, pour que l'on apprenne que les FAFL avaient pris une part non négligeable à la bataille d'Angleterre. La présence des FNFL sur tous les théâtres d'opérations n'est évoquée qu'épisodiquement et encore seules quelques rares unités de la marine de guerre (*Aconit*, *Rubis*, 1^{er} RFM) sont-elles citées. La marine marchande est très injustement ignorée.

Or ce sont quatre bateaux de commerce, *Anadyr*, *Rhin*, *Forbin*, *Capo Olmo* ayant spontanément rallié Gibraltar dès le 20 juin, qui sont avec leurs équipages les premiers à vouloir poursuivre la lutte, avant même la reconnaissance du général de Gaulle comme chef des Français libres.

Ignorant l'attitude attentiste de leurs camarades de la Royale qui, par esprit de discipline, obéissent aux ordres du maréchal Pétain de cesser le combat et aux injonctions de leurs chefs de rentrer en France, et en dépit de l'expulsion manu militari dont ils ont été victimes après l'opération *Catapult* menée par la Royal Navy, opération qui s'est traduite par la saisie de tous les navires français présents en Grande-Bretagne et dans l'Empire britannique, ce sont les marins marchands qui rallient en masse la France libre et qui vont permettre à l'amiral Muselier de mettre sur pied à la fois une marine de guerre et une marine de commerce FNFL.

L'Historique des Forces navales françaises libres se devait de réparer cette injustice. Mais établir un historique rigoureux de tous les navires français de la marine de commerce et de pêche qui, après l'armistice de juin 1940, ont échappé au contrôle de l'État français et des puissances de l'Axe pendant la Seconde guerre mondiale, est une mission très difficile à laquelle s'est attelé le capitaine de vaisseau Santarelli. Un nouvel ouvrage va bientôt paraître qui rend un hommage combien mérité aux marins de commerce et de pêche de la France libre. Il vient en support du magnifique monument édifié à Paimpol à leur gloire.

Aux lecteurs du Bulletin de la Fondation, je voudrais simplement dire que ce sont des marins marchands qui subissent les plus lourdes pertes de la France libre et que cependant il faudra attendre août 1947 pour que leurs exploits soient reconnus et récompensés par des citations à l'ordre.

Ils sont sans cesse à la mer, leur disponibilité est remarquable. Il n'y a de victoires pour eux que l'arrivée au port après une traversée. Exposés aux pires dangers, leur rôle reste discret et méconnu. Aucun autre corps ne mérite plus le qualificatif de "grande muette". Leur histoire est constituée uniquement par des deuils ou des ralliements. Ce n'est qu'exceptionnellement que se présentent les actions d'éclat ou une participation directe au combat. Les pertes sont dues autant à la mer qu'à l'ennemi.

Pour ne citer que les navires armés en majorité par des marins FNFL, la liste est déjà longue: Dès 1940, ce sont le *Notou* et le *Commissaire Ramel* qui, respectivement le 16 août et le 20 septembre, sont coulés par les raiders allemands. C'est le *Saint-Malo*

avait été pour lui le moment fort de sa vie, celui où, par une décision libre et personnelle, il avait décidé d'offrir sa vie à son pays qui, anéanti par la plus grave défaite de son histoire, semblait voué à ne plus pouvoir renaître.

Il nous a quittés, pour son dernier saut, le 3 octobre 1998. Puisse cette plaque, apposée près de celle qui rappelle les combats livrés en Norvège par les Chasseurs Alpains auxquels appartenait François Martin qui optera lui aussi pour les SAS et trouvera une mort glorieuse en Bretagne, rappeler à la jeunesse d'aujourd'hui et de demain, les sacrifices acceptés par ceux qui avaient 20 ans à l'époque, pour que les générations à venir pussent retrouver la liberté et la France son intégrité et sa grandeur.

torpillé le 12 octobre en Atlantique Nord, le *Lisieux* qui disparaît par gros temps le 27 novembre en plein Atlantique, parce que sa cargaison de pâte à papier gonflée par l'eau a fait éclater la coque.

En 1941 c'est la goélette *Tereroa* qui fait naufrage le 16 janvier dans les eaux polynésiennes, la *Casamance* désamarrée par une tempête qui sombre le 17 février sur les côtes d'Angleterre, le *Fort-Médine* qui, à l'issue d'une longue traversée, saute sur une mine magnétique le 20 février, le *Myson*, au sud-est de Terre-Neuve victime le 16 mars du cuirassé *Gneisenau*, la *Daphné* torpillée le 18 mars au départ de la Tamise par une vedette rapide, mais qui réussit à s'échouer, le *Henry Mory* torpillé le 26 avril, le *Celte* coulé le lendemain entre l'Islande et l'Écosse par une bombe lâchée par un bombardier allemand, le *Djurjura* torpillé le 13 juin au large des Açores et qui perd 33 hommes sur 38, le *Gravelines* torpillé le 31 mai en plein Atlantique, le *PLM 22* qui sombre le 27 juin sur la côte d'Afrique, le *Gallois* fracassé par échouage le 6 août.

En 1942, c'est l'*Ile de France* qui, alors que les forces de Rommel sont proches d'Alexandrie, et sous les raids de son aviation, met à terre en un seul jour 7000 combattants qui vont contribuer à stopper net l'offensive ennemie. C'est le *Félix-Roussel* qui, sous les bombes japonaises, débarque à Singapour des renforts et prend immédiatement à son bord plus de mille femmes et enfants qu'il sauve du massacre et de la captivité, le *Fort-Binger* qui repousse au canon un sous-marin ennemi, mais c'est aussi l'*Ile de Batz* torpillé le 17 mars sur les rivages d'Afrique, le *Morlaix* anéanti par abordage le 6 mai sur la côte d'Angleterre, le *Nevada* perdu le 21 juillet par échouage, le *Président-Doumer* torpillé le 30 octobre entre les Canaries et Madère, le *PLM 27* disloqué le 2 novembre par une torpille au mouillage sur la côte du Canada, le *D'Entrecasteaux* victime d'un sous-marin le 8 novembre dans les Caraïbes, le *Charles L.D.* qui s'abîme le 9 décembre en trois minutes dans les eaux d'Islande.

En 1943, la *Ville de Tamatave* disparaît corps et biens le 24 janvier, le *Fort Lamy* est torpillé le 8 mars.

En 1944 l'*Anadyr* est anéanti le 6 mai au large du Brésil; seulement une partie de l'équipage réussira à regagner la terre après dix jours de dérive dans un canot. Puis c'est le *Forbin*, le *SNA 8* glorieusement sabordés le 8 juin sur les plages de Normandie. Le 2 novembre le *Chateauroux* sombre après échouage.

En 1945 le *cuba* est victime le 6 avril en Manche d'un sous-marin.

En vies humaines le tribut payé atteint presque 500 hommes, ce qui proportionnellement aux effectifs des différentes forces de la France libre est un chiffre considérable.

C'est Churchill qui a dit: "Sans navires nous ne pouvons vivre, sans navires nous ne pouvons vaincre". Toutes ces pertes (navires et hommes) sont significatives du rôle essentiel joué par la marine marchande pendant la dernière guerre. Je suis heureux que l'ouvrage du commandant Santarelli lui rende la place d'honneur qui lui revient dans l'épopée de la France libre.

Le vice-amiral d'escadre (CR) Émile Chaline

Comité andelysien Musée Normandie-Niemen

Compte rendu de l'Assemblée générale du 27 avril 2002

L'Assemblée générale annuelle du Comité andelysien Normandie-Niemen avait lieu le 27 avril dernier sous la présidence d'honneur du général Joseph Monsieur "Jeff" Risso, grand Croix de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération, et de Georges Caitucoli, vice-président et secrétaire général de la Fondation de la France libre, commandeur de la Légion d'honneur. On notait aussi dans l'assistance, la présence du colonel Alexander Behlick et son adjoint le colonel Vladimir Kretov, attachés de Défense représentant l'ambassadeur de Russie, ainsi que de Josette Cheval, maire adjoint de Rouen.

Le président Claude Lemée déclara la séance ouverte et procéda à la lecture de l'ordre du jour, notamment :

- la décision d'honorer tous les ans nos héros du Normandie-Niemen, à la même date du 28 novembre, anniversaire de la première arrivée des pilotes français sur le sol de l'URSS en 1942. Cette première cérémonie a eu lieu le 28 novembre 2001, devant le monument élevé dans la cour d'honneur de l'Hôtel de Région à Rouen, à la gloire du Régiment de Chasse Normandie-Niemen. Elle sera désormais renouvelée chaque année.

- Le projet de changement d'appellation du Comité andelysien du "N-N" pour lequel le président Lemée a souhaité recevoir les

suggestions des membres de l'Association. Ce pourrait être : "Memorial Normandie-Niemen", ou encore Musée-Memorial : le débat est ouvert.

- Le vœu du Conseil d'administration de solliciter l'affiliation du Memorial à la Fondation de la France libre, au titre de "personne morale". La quasi totalité des membres du CA sont d'ores et déjà membres de la Fondation à titre personnel.

- La célébration officielle du 60^e anniversaire de l'Arrivée des premiers pilotes français sur le sol russe le 28 novembre 1942 sur la base d'Ivanovo, aura lieu en juin prochain sur la base aérienne de Colmar-Meyerheim (BA 132) qui fera l'objet d'un compte-rendu dans cette revue.

- enfin, le président Lemée a insisté sur l'effort accompli ces derniers temps par tous les bénévoles du comité pour donner au Musée des Andelys une autre dimension, grâce notamment à l'agrandissement des salles d'exposition, d'une véritable salle vidéo, et de présentation nouvelle des collections. Mais ce programme a un prix, et toutes les bonnes volontés sont les bienvenues pour nous assister dans cette œuvre de conservation du fameux "devoir de mémoire".

Après avoir levé la séance, le président convia les membres de l'assistance à un pot de l'amitié.

Jean-Marie Boinet
Administrateur

Résistance intérieure

"Le Célèbre réseau GALLIA"

Jacques CHIRAC le 22 février 2000

1943. En France occupée la Résistance s'est structurée, l'introduction du STO nourrit les maquis. À l'extérieur la France Libre (au nom bien justifié) combat aux côtés des Alliés britanniques, américains et soviétiques.

Dans le même combat, un rôle discret mais important est tenu en France occupée par les réseaux rattachés au BCRA de Londres, dont les actions se développent dans le secret, sous la bannière des Forces Françaises Combattantes (FFC). Grâce aux réseaux de renseignement, les commandants inter-alliés, les FFL vont disposer d'informations précises sur les dispositifs, les moyens, les projets des occupants.

Parmi ces réseaux, GALLIA a été un des plus importants et des plus efficaces: c'est en mars 43 que Henri GORCE arrive de Londres pour cette création à partir d'éléments détachés des services de renseignements militaires des Mouvements Unis de la Résistance.

Ce réseau, centré sur Lyon, sera fort, avec ceux qui lui seront rattachés et ses moyens radio de transmission, de quelques 3000 agents ayant souscrit un engagement dans les FFC. La rapidité avec laquelle cette force clandestine a été montée (essentiellement en zone Sud) étonne rétrospectivement.

"Homme de devoir et de courage,
Henri GORCE-FRANKLIN,
refusant l'humiliation de la défaite,
sera le fondateur et le responsable
infatigable du célèbre réseau "GALLIA",
à la tête de missions
particulièrement difficiles.
Il laissera le souvenir d'un homme
à la fidélité exemplaire qui a mis
toute son ardeur et sa foi au service
de la libération de la Patrie.

Jacques Chirac

La plupart de ces femmes, de ces hommes de tous âges de tous les milieux ont aujourd'hui disparu; beaucoup d'entre eux étaient restés groupés dans une Amicale, qui mérite bien son nom. Pendant plus de 50 ans, un bulletin trimestriel, des réunions, ont constitué un lien entre anciens de GALLIA ou leurs proches, autour des souvenirs des actions du réseau. Un travail historique (1) sur GALLIA, dirigé par le Professeur AZEMA, a été provoqué et nourri par notre Amicale. Je vais laisser son auteur résumer ici son travail.

La volonté d'assurer une prolongation à ces travaux de mémoire nous a conduits à deux décisions complémentaires; ouverture de notre Amicale aux générations d'après-guerre, rattachement à la Fondation de la France Libre, que nous remercions de son accueil, en particulier pour la place qu'elle nous réserve dans cette revue.

Bernard LEVI
Président de l'amicale "Mémoire du réseau GALLIA"

(1) DEA d'Histoire du XX^e siècle de Jean-Philippe MEYSSONNIER memoire.gallia@wanadoo.fr

“Brèves histoires d’un réseau”

Durant l’hiver 1942/43, le Bureau Central de Renseignement et d’Action élabore la mission *Gallia*, destinée à “coordonner et unifier le service de renseignement des Mouvements Unis de Résistance”. Le renseignement constituant un enjeu essentiel pour la France Libre, il s’agit en fait de prendre le contrôle du SR des MUR et de l’incorporer dans un réseau unique, le réseau *Gallia*. Cette mission est confiée par le général De Gaulle à Henri Gorce dit Franklin. Rescapé du réseau Interallié, celui-ci a gagné Londres en octobre 1942 et a été recruté par le BCRA.

En février 1943, Henri Gorce atterrit près de Lyon et, après quelques tergiversations, est introduit devant le comité directeur des MUR en avril 1943. Il s’y heurte à Henri Frenay, chef du mouvement Combat, qui est soucieux de conserver son indépendance face à la France Libre. Seul un accord technique est conclu : le SR des MUR, dirigé par Jean Gemähling, fournira un double de ses courriers concernant le renseignement militaire à *Gallia*.

Henri Gorce décide alors de constituer un réseau de renseignement à part entière. Il s’appuie sur des éléments issus de *Libération-Sud* notamment Albert Kohan ancien chef de région de ce mouvement qui devient l’adjoint d’Henri Gorce et également sur *Franc-Tireur*, grâce à l’entregent d’Eugène Claudius-Petit. Ce réseau s’articule en antennes régionales situées en zone Sud. Henri Gorce s’efforce d’imposer un cloisonnement rigoureux entre les agents du réseau et les mouvements dont ils sont issus, mais la plupart conservent une double affiliation. Entre mai et août 1943, le réseau est décimé par une vague d’arrestations à laquelle Henri Gorce échappe de justesse.

Il s’attelle alors à la reconstitution du réseau *Gallia* en s’appuyant cette fois sur des militaires en congé d’armistice, parmi lesquels le colonel Louis Gentil, qui devient son adjoint.

Le réseau regroupe dès l’automne 1943 sept régions couvrant l’ensemble de la zone Sud, avec Centrale et services à Lyon. Il rassemble 1902 agents. Il intègre aussi plusieurs sous-réseaux

notamment le réseau belge *Reims-Noël*. Un cloisonnement rigoureux est imposé. Le réseau organise également ses liaisons radio et aériennes. Son efficacité croissante lui permet l’envoi d’un courrier de 2500 pages tous les quinze jours en juin 1944. À cette époque, il s’est étendu en zone Nord (Réseau *Darius*).

Parallèlement, le réseau *Gallia* est impliqué dans le conflit opposant la France Libre à *Combat* sur la question de la transmission des renseignements.

Le BCRA réclame l’exclusivité, il l’obtient finalement.

Des arrestations ébranlent régulièrement le réseau *Gallia* mais grâce au cloisonnement, elles ne mettent pas en péril son existence même.

L’alerte la plus chaude se produit en décembre 1943 quand le chef du service des liaisons du réseau, Jacques El-Maleh, est arrêté. Il est abattu en tentant de s’évader de la prison de Montluc à Lyon. Quelques semaines auparavant, il s’était distingué en escortant le général de Lattre de Tassigny, après son évasion de la prison de Riom, entre l’Auvergne et Lyon.

En mai 1944, le sous-réseau *Reims-Noël* est quasiment détruit, ses liaisons ayant été “remontées” par le SD. Son chef, Georges Oreel, est abattu.

Le même mois, Louis Gentil, qui a pris la tête du réseau *Darius*, est arrêté et déporté au camp de Dora. Il y sabote des pièces de V2. Il décède peu avant la libération du camp.

Le 4 août 1944, suite à l’investissement, la veille, du poste de commandement régional de Grenoble, la Centrale lyonnaise du réseau est découverte par le SD et tout le personnel arrêté. Henri Gorce, qui se trouve à Paris, échappe au coup de filet.

En raison de la décentralisation du réseau mise en place au printemps 1944, et de l’accélération des événements, les dommages restent limités mais 15 membres du réseau *Gallia* sont fusillés au fort de St Genis Laval le 20 août 1944.

Jean-Philippe MEYSSONNIER

Volontaires féminines

7 novembre 1940 : Création à Londres par décret du corps féminin des Forces Françaises Libres dissout le 16/12/1941 pour devenir le corps des Volontaires Françaises

- ALTEMEYER Cécile
- ANDRE Louise
- ANDREAU Andrée
- ANTHUNES Hortense
- BAILLACHE Marie
- BARBIER Huguette épouse DUGAST
- BELHOME Jeanne
- BELLANGER Suzanne
- BERNOT Olympe
- BIDEAU
- BLACHE Irène
- BOHEC Jeanne
- BONDU Antoinette
- BRIDEAU Lucienne
- BURDET Gloria
- CARON
- CARUDEL Jeannette
- CATTELAÏN
- CAVERHILL
- CHARBONNIER Helyette
- CHAUVIN Andrée
- CHICOTEAU Claire
- CLOQUET Jeanne
- COLINEAU Elise
- COLMAN
- CONSTANT Jeanne épouse VIGNES
- CORNEO Dolly épouse BOURSIER
- COZIC Hélène
- DAGEN Claude épouse WAREN
- DALBE
- DAVIES Jeanine épouse SOUMAILLE
- DAVIES Marjorie épouse JUVENE
- De CHOISY Patricia
- De FORTUNA Ginette épouse DECROO
- De GEOFFRE Raymonde
- De GIVENCHY Lucienne
- épouse TOURVIELLE
- De GUEHEGNY Jacqueline
- De L’EPINE Clémy
- De MARTIN Cécile
- De PENNAROS
- DEGAN Joséphine
- DESSART Simone
- DOUAI Louise
- DUKE épouse POMPEI
- DUPERRET Hélène
- DUPONT-DUMESNIL Alla
- EATON Evelyne
- EDANGE Doris
- ESCHMANN Yvonne épouse ZOLLER
- FALCHETTO Caroline
- FALCHETTO Jane épouse PIEVA
- FILLGAN-PAYAN
- FOUQUET
- FRANKLIN Jacqueline épouse RAOULT
- FRECHOU Marie
- GABENT
- GARLAND Francine épouse KVOPII
- GAUTHIER Jeanne
- GIALIS Josette
- GILBERSON Mary

- GILLE Marcelle
- GOEAU Luce
- GOUZÏEN Yvonne
- GRUNER Lucienne
- GUILLOT Jean
- GYBELS Aline
- HACKIN Ria
- HADDOCK Nazan
- HANNEGON Pierrette
- HARRIS Delphine
- HEIM Germaine
- HELIEN
- HILPERT Germaine
- HOCTIN Janine épouse BOULANGER
- HOPKINS Marie
- HOWLETT
- HUGUEN Simone
- JACQUEMART Lucienne
- JARDINIER Rose épouse MERLAND
- JOLY Raymonde épouse BEER
- KAISER
- KAYTON Lucienne
- KERKHOVE Yvette épouse SAXBY
- KING
- KUNTZ-GERARD Lucienne
- LAFARGUE Lucienne
- LAFFAY Geneviève
- LAGESSE
- LANDRU Yvonne
- LAROU Marjorie
- LASSELIN
- LEBAIL Monique épouse VALAT
- LECAT Annette
- LEFEVRE Simone épouse SADOUN
- LEFREVRE
- LEGER Doris
- LEGRAND Valentine
- LEQUERRE Yvette
- LETAN Marcelle
- L’HOSTIS Yvette épouse SICE
- LIEGE Marie-Louise
- épouse LEBOULANGER
- LORD Jeanne
- LOVELACE France épouse DUVIVIER
- LOWDEN Nelly
- MALLAROCHE Moune
- MARCHANT Geneviève
- épouse CHAUVEAU
- MARCONNET Marcelle
- épouse LABRUHE
- MARTIN Guillemette
- MATHEWS
- MATHIEU Simone
- MAUBARETT Moune
- MEMOZ Berthe
- MENECHER
- MENOTTI Ernestine
- MENZIES Renée
- MERETT
- MERLIER Blanche
- MIRIEL

- MONAMICQ Annie
- MORA Fernande
- MOREAU Rémyse
- épouse ANGLES-DAURIAC
- MORICE Paulette
- MORVAN Annie épouse DURAND
- MOULIN Conchita
- MOUTARDE
- NACCI Paule épouse FOLLIEIX
- NEMOZ Berthe
- NIZET Marthe
- PAGE Germaine
- PAGNON Louise
- PALLARIC Odette
- PARMENTIER Prunella
- PAUL Jeanne
- PAUL Thérèse
- PAYEN
- PENROSE Valentine
- PERIAN
- PERRIN France épouse THOREZ
- PESSÉ Célestine
- PESSIN Raymonde
- PIQUE
- QUAGLINO Paule
- QUEROZ Anne
- RAISON Lucie
- ROCHER Alice
- ROCKS Cécile
- ROLLY Raymonde
- RONCERAIL Josette
- SANBAUX
- SCHWARZ Téreska épouse TORRES
- SMITH Nadine épouse BERNOT
- SOL Jeanne
- STUDLER Paulette épouse LEVALEUR
- SZECKANY Rosette
- TAFFIN Blanche
- TERRE Hélène
- TISTEL Catherine
- TOUTAIN Charlotte
- TROCHON Laure épouse PODOVSKI
- VATNEY Sonia épouse COURSLow
- WAGON Louissette épouse TANTER
- WILLIAMS
- WILLIAMSON Jeanne
- épouse ABLEGREEN
- WILLIAMSON Maud
- épouse KERTIGHIAN
- WINDSOR Roache épouse SCHULLE
- WIOLAND Charlotte
- WORRALL Gabrielle
- WRIGHT Anne-Marie
- WYATT Madeleine
- ZANNY Marie-Hélène

par Janine BOULANGER

INSIGNE DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE

De très nombreux camarades participants, ont souhaité la création d’un insigne officiel de la Fondation de la France Libre. C’est maintenant chose faite, et vous pouvez vous la procurer dès à présent en utilisant le bon de commande ci-dessous.

De dimensions 1x1,5 cm, elle est la reproduction de notre sigle officiel (croix de lorraine et filet de pourtour doré)

Je désire acquérir insigne(s) au prix de 6,10 € (port et emballages compris)
et je joins à cet effet un chèque bancaire postal de €.

M. Mme Prénom

Adresse

Code postal Ville Pays

Le 60^e anniversaire de Bir Hakeim

Notre ami François Broche s'apprête à publier aux Éditions Italiques, spécialistes d'ouvrage d'histoire militaire française, un nouveau récit de la bataille de Bir Hakeim.

L'album sera magnifiquement illustré de documents très largement inédits conservés dans des archives d'anciens de Bir Hakeim.

Il bénéficie en outre d'une présentation de Pierre Messmer et du général Jean Simon.

La revue de la Fondation de la France libre est heureuse de publier, avec l'aimable autorisation des Éditions Italiques, le dernier chapitre de cet ouvrage destiné à faire date.

"Ceux de Bir Hakeim sont pour toujours dans le cœur de la France."

Charles de Gaulle

Depuis les premiers engagements en Libye et en Erythrée (1940-1941), l'histoire de la France libre est jalonnée de hauts faits qui renouent avec une tradition séculaire, illustrée par Jeanne d'Arc et ses compagnons, par les soldats de l'an II, par les héros de la Marne et de Verdun. Les hommes de Leclerc et de Koenig, les troupes de Juin et de De Lattre, les équipages des amiraux Muselier et Auboyneau, les escadrilles du général Valin, les héros de la Résistance intérieure, tous les combattants de "la France écartelée mais unanime" dont parlait Pierre Brosolette¹, ont préparé, chacun à leur niveau mais tous avec une incontestable efficacité, le redressement français. Dans cette longue cohorte, ceux de Bir Hakeim ont ouvert la voie, comme en témoigne le retentissement universel de leur exploit.

"La bataille qui réveilla les Français", assurera Pierre Messmer à l'occasion du 40^e anniversaire (*Le Monde*, 12 juin 1982). Elle entra immédiatement dans la légende, car, plus qu'une simple victoire sur le terrain, c'était une page glorieuse de l'épopée militaire française. On l'a parfois comparée à Verdun : c'est trop ! Le *Daily Express* (4 millions d'exemplaires) titrait ainsi sur toute la largeur de sa une : "Verdun". Mais Verdun dura trop longtemps et fit trop de morts pour autoriser un tel rapprochement, même si, comme l'assurait le *Daily Mail* du 10 juin 1942, "L'esprit de Verdun (était) toujours vivant". On l'a également comparée à Valmy : c'est trop peu. "À Valmy, le courage était là, certes, remarquait Jean Dutourd, mais tout fut réglé par une canonnade." (*France-Soir*, 15 juin 1982) le duc de Brunswick, en somme, s'était laissé intimider par une armée de conscrits et il décrocha de manière peu honorable. Rommel était, de toute évidence, un adversaire autrement plus coriace. Pour sa part, Malraux ne tenait pas Bir Hakeim pour Austerlitz mais plutôt pour "le premier combat de Jeanne d'Arc à Orléans", "La preuve que la France n'était pas morte".

C'est bien pour cette raison que la "victoire-défaite", ou mieux - selon la subtile terminologie des stratèges - la "victoire défensive" de Bir Hakeim appartient, sans aucune contestation, au patrimoine historique national. Dans d'innombrables villes de France, le nom de Bir Hakeim a été donné à des rues ou à des avenues ; Paris a fait mieux : un pont (le pont de Grenelle) et une station de métro (Grenelle), devant lesquels, chaque année - et, tous les dix ans, avec un faste particulier - une commémoration officielle est organisée. Sept emblèmes de régiments portent, brodé dans leur plis, le nom de Bir Hakeim, parmi lesquels ceux de la 13^e DBLE, du 1^{er} RAMA, du 1^{er} RIMA et ceux des RIMAP/P (Tahiti) et RIMAP/NC (Nouméa). En juillet 1962, la promotion de Saint-Cyr² a été baptisée "Bir Hakeim" ; deux autres promotions de Saint-Cyr portent le nom d'officiers ayant servi à Bir Hakeim : Amilakvari (1955) et Brunet de Sairigné (1968). Enfin une

promotion de l'École militaire Inter-armes (EMIA), à Coëtquidan, porte le nom de Félix Broche (1978).

Depuis soixante ans, la bataille de Bir Hakeim n'a été oubliée ni dans les manuels scolaires, ni dans les revues d'histoire, ni dans les dictionnaires - même si les anciens combattants et les nostalgiques d'une grandeur militaire passée ont tendance à estimer que la place qui lui est faite est insuffisante. De rares tentatives de réécrire l'histoire autrement qu'elle ne s'est faite, et notamment de réduire l'importance de Bir Hakeim à "une simple escarmouche"³, ont toujours court, sans qu'il soit possible de dire si elles sont inspirées par des sympathies pour le régime de Vichy - ou, en tout cas, d'une hostilité systématique à la France libre et à son chef - ou elles ressortissent de la simple provocation, plus ou moins assimilables à un prurit "révisionniste".

*

"La plus pure victoire française de la guerre 1939-1945", titrait la revue *Icare* dans le premier des deux numéros spéciaux consacrés à Bir Hakeim à l'occasion du quarantième anniversaire. La plus célèbre, en tout cas, et sûrement la mieux enracinée dans l'âme collective. Elle a assuré la gloire du chef de la brigade française libre, qui ne l'avait pas recherchée mais qui l'assuma avec le mélange de conviction et de modestie, d'élégance et de détachement qui était sa marque.



Le général Edgard de Larminat, commandant en chef des forces françaises dans le Western desert. C'est lui qui a conçu et organisé la position de Bir Hakeim. (photo : Roger Buquin)



Le général Koenig à Bir Hakeim (photo : Roger Buquin)

Général de division en mai 1943, Koenig quitta en août suivant le commandement de la 1^{re} DFL pour prendre les fonctions de chef d'état-major adjoint en AFN, avec la responsabilité de la fusion entre les FFL et l'armée d'Afrique. En mars 1944, il fut nommé délégué du GPRF auprès du général Eisenhower, commandant suprême interallié, et, en même temps, commandant supérieur des forces françaises de Grande-Bretagne et surtout commandant des "forces françaises de l'intérieur" (FFI). Promu en juin 1944 général de corps d'armée, il fut nommé gouverneur militaire de Paris et commandant de la région de Paris, le 25 août ; il le restera jusqu'à la fin de la guerre.

Le 23 juillet 1945, il succéda à de Lattre au poste de commandant en chef français en Allemagne. Quatre ans plus tard, il devint inspecteur général des forces terrestres, maritimes et aériennes en AFN et vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. Élu à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1950, il quittera l'armée l'année suivante pour se lancer dans la carrière politique, à la demande du général de Gaulle. Élu député (RPF) de Strasbourg en 1951 ; réélu en 1956, il présida la commission de la Défense nationale de l'Assemblée d'août 1951 à juin 1954. Ministre de la Défense nationale et des forces armées dans le gouvernement Mendès France, il démissionna en août 1954, en raison d'un désaccord sur la Communauté européenne de défense (CED) qu'il combattait. Il retrouvera ce poste en février 1955 dans le gouvernement Edgar Faure, mais démissionnera à nouveau, le 18 août, en raison d'un désaccord sur la politique marocaine. Réélu député de Strasbourg en 1956, il ne se représenta pas en 1958.

Paradoxalement, le retour au pouvoir de De Gaulle entraîna la fin de sa carrière politique. Le fondateur de la V^e République, dit-on, ne lui avait pas pardonné sa participation aux gouvernements du "Système" et aussi ses prises de position contre la décolonisation et en faveur d'Israël⁴. En 1965, le général Koenig choisira d'appuyer - discrètement - la candidature de François Mitterrand à la présidence de la République ; en 1969, il soutiendra - ouvertement - celle d'Alain Poher. Lorsqu'il disparut, à

la suite d'une intervention chirurgicale, le 2 septembre 1970, de Gaulle écrivit à sa veuve : "Sa mort, dissipant le reste comme le vent balaie la poussière, je lui garderai jusqu'à mon dernier jour l'attachement et le souvenir les plus émus et les plus fidèles".

Symbole de cette réconciliation posthume : l'ouvrage de Koenig sur Bir Hakeim, dont la publication a été assurée par le général Carlot en juillet 1971, fut dédié en premier lieu "au général de Gaulle, notre chef". Dans l'avant-propos, deux pages empreintes d'émotion et d'admiration sont consacrées à de Gaulle, "puissante figure de proue, s'il en fut". On peut y lire, entre autres, ces lignes incandescentes :

"Doué d'une intelligence qui fascinait les plus sceptiques et les plus exigeants, il voyait loin. Il avait un sens aigu des responsabilités qu'il avait endossées. Il alliait en lui l'homme de pensée et l'homme d'action. Il était en outre propre et droit. Il était tout cela à un degré exceptionnellement poussé. La confiance que nous avions en lui ne fit que croître avec le temps. Nous n'eûmes d'autre souci que de le servir et de lui obéir comme aucun chef n'aura été servi ou obéi. Dans les heures tragiques que nous vécûmes, ce mariage entre un homme et le destin national nous apparut sans cesse comme providentiel et nous avons souvent remercié les puissances supérieures d'avoir provoqué cette rencontre inespérée".

De Gaulle et Koenig sont morts à deux mois d'intervalle. Entre eux, le grand vent de l'histoire a balayé à jamais la misérable poussière des passions humaines. Aujourd'hui, il n'y a plus en présence que le "chef de la France libre" et le "vainqueur de Bir Hakeim". Le 6 juin 1984, le gouvernement de Pierre Mauroy a décidé d'élever le général d'armée Pierre Koenig à la dignité de maréchal de France, à titre posthume⁵. Le vainqueur de Bir Hakeim rejoignait ainsi tardivement les trois autres maréchaux de la France combattante : Leclerc, le chef de la 2^e DB ; de Lattre, le chef de la 1^{re} armée ; Juin, le chef du CEF.

*

La bataille de Bir Hakeim n'a pas fait qu'assurer la gloire de Koenig : elle a révélé une génération de jeunes chefs et même plusieurs figures emblématiques de l'armée française, dont le destin fut prématurément interrompu. Dans le deuxième volume de son histoire de l'arme blindée française⁶, le colonel Gérard Saint-Martin en cite trois : "Broche, le marsouin, Amilakvari et de Sairigné, les légionnaires. À ces trois noms, il est permis d'en ajouter quelques autres : Laurent-Champrosay, Amyot d'Inville, Savey. Tous ont eu une carrière fulgurante, tous ont montré d'exceptionnelles aptitudes au commandement, tous avaient un destin qui fut brisé par le feu ennemi. Mais tous incarnent au plus haut point la "pureté" de cette victoire. Bir Hakeim a, en outre, révélé d'autres chefs qui ont continué à servir la France avec éclat : les généraux Jean Simon, Bernard Saint Hillier, André Lalande, Jacques Paris de Bollardière, Jacques Bourdis, pour ne citer que ceux-là qui ont occupé de très hautes responsabilités dans la hiérarchie militaire.

Le plus illustre d'entre eux, Pierre Messmer, a quitté l'armée en 1945 avec le grade de commandant ; il a ensuite occupé les plus hauts postes de l'administration coloniale en Afrique, sa vocation de jeunesse, avant de devenir ministre des Armées (1960-1969), député de la Moselle (1968-1988), ministre d'État chargé des TOM-DOM (1971-1972), puis Premier ministre (1972-1974). Élu à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1988, il en est devenu le secrétaire perpétuel jusqu'en 1998, date de son élection au poste de chancelier de l'Institut de France. En 1999, il a été élu à l'Académie française au fauteuil de Maurice Schumann. Il est également président de la Fondation Charles de Gaulle et de la Fondation de la France libre.

En le recevant sous la Coupole, le professeur François Jacob, lui-même un ancien de la 2^e Division blindée, a évoqué "le petit monde naissant de la France libre" : "Vous vous rappelez la fougue de ces insensés qui prétendaient emporter la patrie à la semelle de leurs souliers. Vous vous rappelez cette poignée de déracinés qui allaient devenir les nomades de Koenig et de Leclerc..." Sur son épée d'académicien, Pierre Messmer a voulu faire figurer les trois symboles qui résument le mieux la vie de l'ancien commandant de compagnie de la 13^e DBLE : une croix de Lorraine sur le pommeau, et, sur les deux faces de la fusée, l'ancre des troupes de marine et la grenade à sept flammes de la Légion.

*

En juin 1972, à l'occasion du cinquantième de la bataille, Pierre Joxe, alors ministre de la Défense, a assisté à une prise d'armes au pont de Bir Hakeim et rendu hommage au sacrifice de ces hommes qui "allaient donner ses premiers titres de gloires à la France libre". Au passage, il a eu cette formule : "C'est une histoire très ancienne mais une histoire qui nous concerne tous".

Les défenseurs de Bir Hakeim ont tenu tête à une armée nombreuse, puissante, bien commandée. Ils représentaient une mosaïque de peuples, cimentée par une ardente volonté de combattre l'ennemi et de mourir, s'il le fallait, pour la patrie. Ils se battaient pour la justice, pour la liberté, pour la dignité de l'homme. Ces valeurs sont éternelles. Elles sont les vertus des

temps difficiles. C'est pourquoi le symbole de Bir Hakeim ne devra jamais perdre de sa force.

1 - Dans son "Hommage aux morts de la France combattante" du 18 juin 1943.

À Orléans, la Pucelle avait rendu confiance à une garnison assiégée depuis sept mois. Succès local, mais qui devait constituer l'un des tournants de la guerre de Cent ans.

2 - Le général Jean Simon commandait alors l'École et Pierre Messmer était ministre des Armées - deux anciens de Bir Hakeim, Compagnons de la Libération.

3 - Telle était, par exemple, l'opinion d'un lecteur du *Figaro*, publié le 11 juin 1992, selon lequel Bir Hakeim n'avait été qu'une défaite, comparable à celle de Dien Bien Phu, ou, tout au moins "une escarmouche sans influence sur l'organisation de la bataille d'El Alamein", et qu'il était surprenant que l'on continue à faire croire aux Français qu'il s'agissait d'une victoire. Cette lettre suscita des protestations et une mise au point du général Jean Simon publiée dans *Le Figaro* du 18 juin suivant, sous le titre "Bilan des combats de Bir Hakeim", qui s'achevait par ces mots : "Pour la première fois depuis la défaite de 1940, la France peut redresser la tête et reprendre confiance dans son destin."

4 - Koenig présidera le comité de solidarité français avec Israël, fondé en 1967, qui s'opposera à plusieurs reprises à la politique israélienne du gouvernement français

5 - Le porte-parole du gouvernement, Max Gallo, avait alors expliqué qu'il s'agissait de "marquer la reconnaissance de la Nation à l'homme qui a pris part à la bataille de Bir Hakeim et qui fut nommé, le 1^{er} juin 1944, commandant en chef des forces françaises de l'intérieur" (*Le Figaro*, 7 juin 1984). La formulation est doublement curieuse : d'une part, Koenig n'a évidemment pas fait que "prendre part" à la bataille de Bir Hakeim ; d'autre part, son commandement à la tête de la 1^{re} DFL ne peut, aux yeux de l'histoire, être mis en parallèle avec le commandement suprême des FFL, qui relevait plus de l'action politique que du commandement militaire.

6 - Gérard Saint-Martin, *L'Arme blindée française*, tome 2, Economica, 2000, p. 92.



Le général Koenig et le lieutenant-colonel Félix Broche, commandant le bataillon du Pacifique, à Bir Hakeim, avant le siège (archives François Broche).

" Le message de Bir Hakeim "

par le R.P. Savey ; frère du commandant Jacques Savey

Le 20 avril 1947, pour le cinquième anniversaire de la bataille, une délégation d'officiers français et britanniques se rendit à Bir Hakeim pour inaugurer la haute stèle rappelant le sacrifice des soldats de la Brigade française libre. Quelques semaines plus tard, le 1^{er} juin 1947, un service solennel d'anniversaire fut célébré à Saint-Etienne-du-Mont, en présence des généraux Koenig et de Larminat, ainsi que de nombreux anciens de Bir Hakeim, par le RP Savey, frère du commandant Jacques Savey, chef du BIM, puis du BIMP, tué pendant la sortie, dans la nuit du 10 au 11 juin 1942. À cette occasion, il prononça une homélie, dont voici les passages les plus significatifs :

" (...) Pendant des mois, les nôtres ont vécu là, menant en dehors même du combat des hommes, leur bataille incessante contre les vents de sable, la chaleur accablante du jour succédant au froid mortel des nuits, la résistance d'un roc que, coûte que coûte, il fallait éventrer. Sans énergie physique, mais, bien plus encore, sans une force morale absolument inébranlable, qu'auraient-ils pu faire ? Ils eurent l'une et l'autre... Mais, tout de même, on ne consent pas, quand on est, un homme conscient et libre, à se donner ainsi si l'on n'est possédé par la certitude, par la conviction, qu'un tel effort en vaut la peine et qu'à tout supporter, finalement on emportera tout.

Le message de Bir Hakeim est bien, dès l'abord, celui d'une foi absolue dans les destinées de notre pays. Dans l'âme de beaucoup d'entre les combattants, elle se confondait presque, cette conviction, avec la Foi religieuse, dont il est dit dans l'Évangile qu'elle est capable, quand elle est ardente, de soulever même les montagnes (...). D'un bout à l'autre de ce siège, ce fut, de la part des nôtres, héroïsme pur, un héroïsme que soutenait l'espérance motivée que leur résistance contribuait au redressement vengeur de l'armée alliée et, par-delà, à la libération d'un monde opprimé.

Il faut le déclarer bien haut, à l'honneur de ceux qui acceptèrent librement ces combats inhumains : ils luttèrent dans la pure conscience qu'ils eurent de défendre ainsi la civilisation des hommes libres. Il ne conçurent pas qu'on pût la sacrifier ou en accepter la diminution (...). Bir Hakeim nous prouve, une fois de plus, qu'on peut espérer contre toute espérance. Et ce n'est point la moindre des leçons que nous ont laissées ceux qui y combattirent (...). Pour eux, tout est fini. Pour nous, tout commence. Par nous, si nous le voulons fermement, la France invaincue demeurera toujours."



Le RP Lacoïn, aumônier des Fusiliers Marins et l'adjutant Jules Muracciole, du QG du général Koenig (photo : Roger Buquin)



Le capitaine de corvette Hubert Amyot d'Inville, commandant le Bataillon des Fusiliers Marins (photo : Roger Buquin)



Un groupe de Fusiliers Marins devant leur pièce (photo : Roger Buquin)



La position de Bir Hakeim pendant un bombardement (photo : Roger Buquin)

Retour à Bir Hakeim

par Jacques Pigneaux de Laroche

“ Ici, Messieurs, il ne pouvait y avoir que des soldats au moral de fer, servant parfaitement leur armement et commandés par un chef de valeur et énergique”.

Telles furent les paroles adressées le 11 juin 1942 par le Général ROMMEL aux officiers de l'Afrikakorps qui l'accompagnaient dans son inspection de la position de Bir Hakeim, abandonnée avec succès quelques heures plus tôt par la 1^{re} Brigade Française Libre, à bout de munitions et de réserves d'eau. Cet éloge, formulé par un chef militaire ennemi, à la réputation justement prestigieuse, est un compliment qui fut apprécié à sa juste valeur par les combattants qui avaient tenu pendant 14 jours une place qu'il avait été prévue de faire enlever dans la matinée du 27 mai, premier jour de l'attaque, par la division italienne Ariete :

- à 9 h 30, son 132^e régiment de chars, appuyé par son 132^e régiment d'artillerie et escorté par le 8^e régiment de Bersaglieri fonce sur les Français Libres ;

- à 11 h la bataille est terminée et se solde par :

- 40 chars détruits
- 91 prisonniers italiens dont le courageux colonel du régiment de chars
- 1 blessé français.

--la défense avait tiré 700 obus.

D'excellents ouvrages décrivent parfaitement le déroulement des opérations jusqu'à la sortie de vive force dans la nuit du 10 au 11 juin, avec les blessés et le matériel qui n'avait pas été détruit par des bombardements terrestres dont les experts ont estimé que la densité était supérieure à celle de Verdun, et des bombardements aériens qui, suivant la même relation au mètre carré, étaient plus intenses que ceux de Stalingrad.

Il faut aussi considérer le rapport des forces en présence, de dix contre un en terme d'effectifs, et la supériorité écrasante de

l'armement lourd italo-allemand qui alignait 4 mortiers de 210, 266 pièces d'artillerie allant de 75 au 210 et 350 chars alors que la garnison de Bir Hakeim disposait de 24 pièces de 75 de campagne, 30 antichars de 75, 25 antichars de 47 et 25, 18 “ Bofors ” DCA de 40 et 63 chenillettes (Brenn Carriers)

Toutefois notre propos n'est pas de faire un résumé, ce qui serait dérisoire, de cette bataille dont les acteurs ne soupçonnaient pas, sur le moment, tout le poids stratégique. Il s'agit simplement d'évoquer la mémoire d'une poignée d'hommes (et d'une femme !) de toutes races, de toutes confessions, de toutes couleurs de peaux, de toutes opinions politiques, et même de toutes nationalités, puisqu'il y avait deux bataillons de Légion Étrangère et que six des dix huit Bofors étaient servis par des Anglais, ceux-là même que Radio-Paris, dans une émission du 1^{er} mai 1942, décrivait comme “ un ramassis de jeunes voyous, de juifs tarés et de mercenaires en mal de soldes et de galons ”, ceux-là même qui firent dire au Général de Gaulle :

“ le Monde a reconnu la France, quand à Bir Hakeim, un rayon de sa gloire reconnaissante est venu caresser le front sanglant de ses soldats ”.

La 1^{re} Brigade Française Libre, dont la structure était proche du “ Brigade Group ” anglais, devait en s'étoffant devenir la 1^{re} Division Française Libre, sous le commandement du Général Diego Brosset.

C'est l'amicale des anciens de la 1^{re} DFL, présidée par le général Saint-Hillier, qui a pris l'initiative d'un pèlerinage à Bir Hakeim, au cours d'un voyage en Libye, du 28 mars au 4 avril, qui réunit 46 participants dont 29 anciens de la Division, incluant 8 combattants de Bir Hakeim, accompagnés pour nombre d'entre eux par une épouse, un enfant ou un proche.





L'excellente organisation mise en œuvre par le Secrétaire général de l'Amicale, André Quélen, assisté par le Colonel Pierre Robedat, ancien du BM 4 connaissant parfaitement la Libye jointe à l'enthousiasme et au climat d'amitié caractérisant ce groupe expliquent le plein succès de l'opération. Il convient d'y ajouter la qualité de l'accueil et la gentillesse manifestée à notre égard par les habitants.

Tous ceux d'entre nous qui avaient mangé du sable pendant des mois, il y a 60 ans, étaient loin d'imaginer les trésors architecturaux et artistiques que recèle ce pays où les grandes civilisations méditerranéennes, Phéniciens et surtout Grecs et Romains ont laissé des empreintes d'une qualité exceptionnelle avec Sabratha, Apollonia, Cyrène et Leptis Magna, ville natale de l'empereur Septime Sévère.

Ensuite ce fut Bysance, puis les Arabes et une période turque qui a laissé le château et la médina de Tripoli.

Nous avons évidemment tous apprécié cette facette culturelle de notre voyage, mais c'est, avant tout, l'hommage à tous ceux qui ont donné leur vie dans ce coin perdu d'un des déserts les plus inhospitalier du monde qui a guidé nos pas.

Nous avons été très désagréablement impressionnés par l'état déplorable du cimetière français de Tobrouk où reposent nos morts, enterrés dans un premier temps à Bir Hakeim, trop éloigné et d'un accès moins facile car il faut quitter la route et parcourir une vingtaine de kilomètres de piste.

Nous aurions souhaité, lorsque nous avons rendu les honneurs à nos camarades pouvoir le faire dans un cadre digne de leur sacrifice.

Cette pénible constatation fut d'autant plus choquante que la logique de notre itinéraire nous a fait d'abord visiter l'impeccable cimetière anglais et l'imposant mausolée allemand, également bien entretenu.

Nous sommes heureusement à même de préciser maintenant que nous avons été rassurés par la Direction compétente du ministère de la Défense, que nous avons alertée, et qui nous a précisé que les travaux nécessaires étaient en cours d'exécution et devaient être achevés dans le courant du mois de juin.

Plusieurs kilomètres avant d'arriver on voit la silhouette du monument à croix de Lorraine, édifié par la Légion et le Génie sur l'emplacement où sont inhumées les victimes de la bombe de 500 kg qui, le 9 juin à 13 h 30, a pulvérisé la moitié de l'antenne chirurgicale et le bloc opératoire, tuant 15 blessés et 3 infirmiers et blessant deux chirurgiens en train d'opérer.

Et puis, en sortant du véhicule, ce fut le silence de ce désert plat et hostile. On retrouvait les traces, déformées par les bombardements, et adoucies par soixante ans de vents de sable et de chocs thermiques (en été il fait 45° et les nuits sont très froides) de ces trous individuels, de ces plans inclinés creusés pour protéger les œuvres vives des véhicules, de ces alvéoles au fond desquels les pièces de 75 étaient en batterie, de tous ces terrassements qui nous ont permis de tenir sous un déluge de ferraille meurtrière.

Merci, Général Koenig, qui avez, fort de votre expérience de la Grande Guerre, veillé sans répit à ce que nous creusions tous ces trous, à la barre à mine, dans un sol très dur. Vous avez eu l'extraordinaire prémonition de ce qui fut l'unique bataille de siège des Forces Françaises Libres et assurer ainsi le succès de notre mission avec un minimum de pertes !

Les huit "anciens de Bir Hakeim", encadrés par nos deux portedrapeaux, ont été déposer une couronne au pied du monument et, grâce à l'inépuisable diligence du colonel Robedat, on entendit sonner "au garde à vous" puis "aux Morts", suivis d'une éclatante Marseillaise.

Ce moment d'émotion intense a atteint un sommet avec la lecture, par toute l'assemblée, d'une très belle prière composée par notre camarade qui en avait tiré un nombre suffisant d'exemplaires.

Pour terminer, nous avons été les acteurs et en même temps les spectateurs un peu ahuris d'un pique-nique surréaliste, chacun assis sur une pierre, faisant honneur au poulet froid libyen, au demeurant excellent. Sur la piste du retour, l'esprit du désert a tenu à nous rappeler à son bon souvenir en nous octroyant un vent de sable, très discret pour les connaisseurs, mais suffisant pour que nous nous retrouvions sur la route à 4 kms de l'endroit où nous devions le faire et où nous attendait notre car...

Jacques Pigneaux de Laroche

L'héroïque odyssée de l'adjutant-chef Millet soldat de Bir Hakeim

Amertume d'un retour

Cueillis par l'autorité espagnole, ils sont emprisonnés, mis aux fers. Après un long interrogatoire, Millet et ses compagnons sont confiés au consulat de France qui les rapatrie de force en janvier 1941. Nouvelle incarcération, nouveaux interrogatoires. Ils ont la chance de recouvrer la liberté.

Tout est à recommencer. Les compagnons de René Millet n'ont pas son opiniâtreté. Il reste seul, sans argent. Que faire ? Il travaille pour constituer quelques économies et se tenir au courant des événements et du développement du conflit. Les premières nouvelles des exploits des coloniaux français en Erythrée lui ouvrent des horizons nouveaux. D'autre part, il apprend que les Alliés concentrent des troupes au Caire. Sa décision s'affirme : gagner le Caire coûte que coûte. La presse relate alors les dispositions du gouvernement de Vichy d'envoyer des troupes en Indochine. L'escale au Caire où la traversée du canal de Suez lui offriront des occasions propices de débarquer clandestinement.

En Indochine

Une longue et douloureuse déception l'attendait. A bord du transport il apprend que le trajet s'effectuera par le Cap de Bonne Espérance. Adieu le Caire ! Adieu le Canal ! Adieu les combats libérateurs !

Il lui faut vivre des mois sous les effets d'une telle déception.

Arrivé en Indochine, l'adjutant-chef Millet se montre à la hauteur de sa tâche dans ce nouveau milieu. À la première occasion il est volontaire pour des exercices de manœuvre dans la brousse. Au cours d'une expédition de surveillance à la frontière de Chine, il fausse compagnie à ses camarades, traverse le fleuve frontière à la nage et aborde la rive chinoise dans une nudité complète.

Capturé par les Chinois, emprisonné, interrogé, il est considéré comme déserteur et ses geoliers décident de le remettre aux autorités françaises.

Un hasard heureux vient à son secours. Un Français d'une haute autorité dans cette région chinoise, le professeur Reclus, apprend l'internement d'un compatriote et obtient l'autorisation de s'entretenir avec lui.

Résistant convaincu, le professeur Reclus est pris d'admiration affectueuse pour ce jeune et courageux Français.

Profitant de l'autorité et de la confiance dont il jouit près des autorités chinoises du secteur, il obtient de disposer de Millet pour le rendre au commandement français. En réalité, le professeur est décidé à lui porter aide dans la réalisation de ses desirs.

Un avion anglais est signalé à la base voisine chinoise pour un proche départ vers Londres via le Caire. Nous sommes fin 1941. Le professeur Reclus négocie avec succès la prise à bord de l'exilé Millet.

Enfin la France libre

Arrivé au Caire l'adjutant-chef Millet s'engage immédiatement dans l'Armée Koenig et reçoit le commandement d'un peloton de la 22^e compagnie de Tirailleurs algériens. Il poursuit avec ses hommes son entraînement selon la méthode de la guerre du désert et il est conduit à participer au combat de Bir Hakeim.

Le 8 juin, la section de l'adjutant-chef Millet recevait l'ordre de relever une compagnie de la coloniale très pressée par l'ennemi.

Cernés à proximité de la position, pris sous un violent feu d'artillerie de mortiers et d'armes automatiques, les hommes bondissaient de trou en trou c'est alors que René Millet, déjà blessé à l'épaule, fut atteint en pleine poitrine d'une balle de gros calibre.

Retour du héros

Le 24 juin 1948, dans la cour d'honneur des Invalides, se déroulait une émouvante cérémonie à l'occasion de la réception officielle des dépouilles mortelles des soldats tombés à Bir Hakeim.

Ils étaient 22, presque une section. Une section de héros qui faisait son entrée triomphale au cœur de la patrie. Héros silencieux. 22 cercueils recouverts d'un drapeau tricolore.

Et l'adjutant-chef René Millet, un petit gars du Berry, marié, père de trois enfants, était de ceux que la France reconnaissante accueillait.

C'était pour lui la dernière étape du grand retour avant le repos définitif dans le cimetière de Bourges.

Albert Grand le canonier de Koufra

par J. Buron, président du comité de Vichy de la SEMLH

Albert Grand est né le 5 octobre 1914 en Haute-Saône à Leffond où son père était restaurateur. Attiré par l'armée, sa vocation se concrétisera en gare de Lyon dans la contemplation d'une affiche glorifiant les troupes coloniales ; un passant, en civil, lui conseille de ne pas hésiter à suivre cette voie ; son interlocuteur, il ne pouvait encore le savoir, était le lieutenant de Guillebon, futur officier de l'état-major de la 2^e DB.

Il s'engage le 28 juin 1934 pour 3 ans au titre du régiment d'artillerie coloniale du Levant et part pour Beyrouth le 13 juillet de la même année. Il se plaît dans les troupes servant outre-mer, suit le peloton d'élèves gradés et sollicite un nouvel engagement de 4 ans.

Nommé maréchal-des-logis, il passe au centre de motorisation des troupes coloniales de Fréjus avant d'être affecté en Afrique équatoriale française et de débarquer à Douala le 4 avril 1939. Affecté au régiment de marche du Tchad, le maréchal-des-logis Grand est, en juin 1940, stationné à Faya-Largeau, à proximité de la frontière libyenne.

De cette situation particulière va découler toute la carrière militaire d'Albert Grand. En effet, les ambitions coloniales de l'Italie ne font que se développer dans cette partie de l'Afrique où elle occupe la Tripolitaine, jointe à la Libye en 1934 ; la conquête de l'Éthiopie, achevée en 1936, n'a fait que renforcer ses désirs d'expansion en direction du Tchad.

Pour réagir contre ces ambitions, le gouvernement français veut renforcer ses défenses dans le nord du Tchad, notamment en créant une base plus importante à Faya-Largeau ; en outre, un essai de motorisation a été entrepris pour remplacer les chameaux. Malgré les difficultés rencontrées pour circuler dans les régions désertiques du Sahara, 22 camions sur 30 ont pu parvenir à Faya-Largeau. En outre, en 1939, une section de transport automobile a été constituée au Tchad avec 30 camions Matford ; elle a rejoint Faya-Largeau au début de 1940, en prévision d'une offensive italienne (1).

Le 25 juin 1940, le Tchad est la première colonie à se rallier au général de Gaulle ; il sera suivi par le Cameroun le 25 août et le Congo le 27, de sorte que l'Afrique équatoriale française va devenir l'Afrique française libre.

Courant décembre, le colonel Leclerc arrive à Faya-Largeau et prend le commandement des troupes stationnées au Tchad ; très vite, il fait connaître son intention d'engager une action sur Koufra.

Située à près de 1 000 km de Faya-Largeau, Koufra est une importante oasis du sud-libyen. Aux confins de l'Égypte, du Soudan, mais aussi du Tchad, elle se trouve à près de 500 km de toute autre agglomération. Pour les Italiens qui l'occupent depuis 1931, c'est un point d'appui important, indispensable pour assurer les liaisons entre Tripolitaine et Éthiopie.

La palmeraie est dominée et défendue par le fort d'El-Tadj ancré sur un éperon rocheux, et qui paraît imprenable avec ses murailles et la défense extérieure qu'il présente (2).

Pour prendre cette position, le colonel Leclerc dispose de différentes unités comprenant quatre cents hommes - cent européens, trois cents tirailleurs indigènes. Mais avant d'entamer son action proprement dite, il décide d'effectuer une reconnaissance légère avec laquelle il va pouvoir arriver jusqu'à la palmeraie, obtenir des renseignements sur la défense du fort et même faire un prisonnier italien.

Dès son retour, le colonel Leclerc décide de lancer au plus tôt son offensive sur Koufra, mais, cette fois, avec une unité plus légère sans même d'artillerie en raison du manque de moyens de transports. C'est sur l'insistance du lieutenant Ceccaldi, dont l'unité avait réussi en un temps record à préparer les véhicules nécessaires au transport, qu'il se résoudra, en définitive, à emmener une seule pièce. Il y aura donc pour participer à l'action envisagée sur Koufra un 75 de montage, une poignée d'hommes de troupe ; parmi eux le lieutenant Ceccaldi et le maréchal des logis Grand.

Parti le 16 février, l'ensemble des forces constituant la colonne Leclerc arrive à Koufra le 19 février 1941. Des problèmes de fonctionnement du récupérateur à gaz vont gêner la marche de l'unique canon de 75 et, pour le premier coup, le maréchal des logis Grand restera seul pour ouvrir le feu.

Initialement installée dans une maison en ruines, la pièce changera fréquemment de position pour faire croire aux Italiens que les assaillants disposent d'une artillerie importante ; elle tire vingt obus chaque jour sur des objectifs précis et déterminés ; l'un d'eux atteint le mess des officiers, un autre le magasin, un éclat coupe la drisse du mat portant le drapeau italien qui s'abat et ne sera pas relevé.

Le 1^{er} mars, au lever du soleil, le lieutenant Ceccaldi, dès le premier tir de la journée, aperçoit un drapeau blanc qui est hissé sur le bastion du fort (3).

Les choses vont se précipiter. Le colonel Leclerc fonce pour obtenir la reddition de la garnison qui comptait 11 officiers, 47 sous-officiers et soldats italiens, ainsi que 273 askaris libyens de tous grades.

Mais l'obus tiré ce même matin a été le dernier de la pièce définitivement inutilisable.

C'est le lendemain 2 mars, après l'envoi des couleurs, que le colonel Leclerc prononce ces quelques mots qui deviendront le serment de Koufra : " nous sommes en marche, nous ne nous arrêterons que lorsque le drapeau français flottera sur la cathédrale de Strasbourg".

Pour commémorer la participation de l'artillerie à la prise de Koufra deux canons de 155 AUF 1 du 3^e régiment d'artillerie de marine ont reçu, le 11 juillet 1997, l'un le nom de " lieutenant Ceccaldi ", le second celui de " Adjudant Grand ".

Intégré au 3^e RAC (4) en 1942, Albert Grand participe, à partir du 13 janvier 1942, aux multiples raids menés par le colonel Leclerc dans le Fezzan. La force Leclerc va prendre plusieurs postes et semer la terreur chez l'ennemi avant de faire sa jonction avec la 8^e Armée ; elle devient alors la 2^e DFL.

Le 10 mars 1943, nommé adjudant-chef à titre exceptionnel, Albert Grand, observateur de la batterie du capitaine Rogez, aperçoit des colonnes allemandes à Ksar Rhilane. Pendant le repli des éléments français, une panne de son véhicule le laisse seul face à deux automitrailleuses ennemies qui seront détruites sous son impulsion grâce à des tirs très précis.

Le 28 avril 1943, chargé de reconnaître au Djebel Garci une position de l'ennemi qui infligeait des pertes sévères à l'infanterie, il est, à sont tour, pris sous le feu de l'artillerie allemande et gravement blessé en se portant au secours du maréchal de logis chef qui l'accompagnait et qui vient d'être atteint à la tête par un éclat d'obus. Ce dernier et trois tirailleurs seront tués au cours de l'opération. Le 28 avril 1943, chargé de reconnaître au Djebel Garci une position de l'ennemi qui infligeait des pertes sévères à l'infanterie, il est, à sont tour, pris sous le feu de l'artillerie allemande et gravement blessé en se portant au secours du maréchal de logis chef qui l'accompagnait et qui vient d'être atteint à la tête par un éclat d'obus. Ce dernier et trois tirailleurs seront tués au cours de l'opération.

Après son hospitalisation à Kairouan et sa convalescence au Maroc, intégré à la 2^e DB qui vient de se former, il est détaché

comme officier de liaison au sein du groupement DIO. C'est dans ces fonctions qu'il va participer aux opérations de la 2^e DB ; c'est avec elle qu'il arrive en Angleterre le 2 mai 1944 et qu'il débarque à Utah Beach, le 2 août 1944 ; il sera ainsi en opération dans le Cotentin, puis à Alençon, Argentan et Rambouillet, avant de participer à la libération de Paris, puis à la bataille d'Alsace qui devait aboutir à la délivrance de Strasbourg.

Au cours de la bataille de France, la conduite d'Albert Grand va faire l'objet de deux citations : la première pour sa participation dans la région de Carrouges à plusieurs actions de nettoyage qui ont permis de faire de nombreux prisonniers, la seconde à l'ordre de la Division pour les liaisons effectuées dans des conditions difficiles pendant la traversée des Vosges.

C'est en qualité de sous-lieutenant, grade auquel il est nommé en janvier 1945, qu'il va franchir le Rhin et suivre les opérations jusqu'à Berchtesgaden.

Après la fin de la guerre, on va revoir Albert Grand au Maroc et au Cameroun. Il est promu lieutenant le 24 juin 1946 et capitaine le 3 avril 1950.

C'est avec ce grade qu'il va aller faire un tour d'opération en Indochine de février 1952 à mai 1954. La rare qualité de ses services sera encore soulignée dans trois citations à l'ordre du corps d'armée. On extrait, pour l'exemple, ces quelques lignes de l'une d'elles : " S'est particulièrement distingué à Cole (NVN) le 1-12-1952, où le PC du Groupe Mobile et la position du Groupe étant violemment bombardés, il s'est porté spontanément relever momentanément un lieutenant de tir d'une batterie qui avait été blessé assurant la continuité du feu jusqu'au moment où un autre officier a pu être détaché à cette unité qui couvrait le PC du groupement mobile de l'artillerie ". (5)

Il reçoit, le 1^{er} janvier 1961, ses galons de chef d'escadron en Algérie où il est affecté à la fin de 1960. Sa conduite dans les opérations auxquelles il a participé à cette occasion lui vaudront une nouvelle citation le 5 août 1961. Il restera en Algérie jusqu'à la fin de 1962.

Après un nouveau passage au Cameroun, il terminera sa carrière en 1972 avec le grade de lieutenant-colonel.

Il s'est éteint à Vichy, où il s'était retiré, le 26 mai 1998.

(1) - cf. colonel Dronne : Le serment de Koufra, aux Éditions du Temps, 1^{er} trimestre 1968.

(2) - cf. in La Cohorte n° 80 d'octobre 1983, l'article du général J.-J. Fonde " Koufra : la victoire d'une volonté".

(3) - colonel Dronne : Le serment de Koufra

(4) - Le 3^e RAC créé en 1902 est devenu en 1943 le 3^e régiment d'artillerie de marine et participe aux combats de la 2^e DB. Son étendard porte 12 inscriptions. Il est décoré de la croix de Guerre 39-45 avec 1 palme. Il a droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de Guerre 14-18. Le fanion de la 1^{re} batterie est décoré de la croix de la Libération et de la croix de Guerre 39-45 avec 2 palmes. (Les troupes de marine - éditions Lavauzelle 1982).

(5) - Ordre général n° 329 du 12.04.1953 du général de CA Salan, commandant en chef en Indochine).

Catroux et de Gaulle

par Jean-Luc Constant

La scène pourrait tenter un cinéaste ou un dramaturge. Elle se déroule le 18 octobre 1940 à Fort-Lamy, capitale du Tchad, rallié à la France libre à la fin d'août. Charles de Gaulle y est arrivé quelques jours plus tôt et il a demandé à Georges Catroux de l'y retrouver. Les deux hommes se connaissent : treize ans les séparent, mais une captivité commune durant l'autre guerre les a à jamais rapprochés. Dans les derniers jours de juin, Catroux, gouverneur général de l'Indochine, a fait connaître au chef d'une France libre encore dans les limbes sa " sympathique approbation ", avant de se rallier - ce qui lui a valu d'être limogé par Vichy le 26 juillet. Il n'a pu gagner Londres avant le 17 septembre.

À cette date, de Gaulle approchait de Dakar avec l'armada franco-anglaise de l'opération *Menace*. Avant de partir, il a laissé à Catroux une lettre - datée du 29 août - où, après avoir exprimé son " estime très particulière " et sa " sincère et respectueuse amitié ", il lui propose de prendre en charge l'administration et le commandement des trois territoires d'Afrique du Nord, dès que le ralliement de l'AOF sera acquis.



Le général Catroux
(1877 - 1969)

L'échec de *Menace* devait différer ce plan. Tandis que de Gaulle et ses compagnons poursuivent leur chemin vers l'AEF pour y préparer le ralliement du Cameroun et du Congo, Catroux s'informe à Londres ; il a, entre autres, une longue conversation avec René Cassin, qu'il tient en haute estime, et qui l'éclaire sur les fondements juridiques et matériels de la France libre. Il est également l'objet d'une singulière démarche de Churchill, qui lui propose de ... prendre la direction du mouvement français libre ! Coup tordu contre de Gaulle, en qui le Premier ministre pressent - à juste titre - un allié peu docile ou désireux sincère de mettre en avant le seul général d'armée qui se soit prononcé pour la poursuite de la lutte contre l'Axe ?

Quoiqu'il en soit, Catroux décline l'offre et se rend au Caire, où de Gaulle lui a donné rendez-vous. En fin de compte, l'entrevue aura lieu à Fort-Lamy. Catroux y arrive le 17 octobre ; il est reçu par le gouvernement Eboué et le commandant Marchand, chef des troupes françaises du Tchad. De Gaulle le rejoint le lendemain, venant du Cameroun. " Les deux généraux s'avancèrent à la rencontre l'un de l'autre, écrit Henri Lerner, et de Gaulle était peut-être gêné, se demandant ce

qui allait se passer, lorsque Catroux, l'abordant comme son chef, s'immobilisa et, se mettant aussitôt au garde-à-vous, fit le salut militaire en déclarant simplement : "À vos ordres, mon Général". De Gaulle lui rendit son salut et lui donna l'accolade. Ce fut un soulagement général."

Un général d'armée se mettant aux ordres d'un simple "brigadier" "à titre temporaire, qui plus est !), cela ne s'était jamais vu dans l'histoire de France, et cela ne pouvait manquer de susciter bien des surprises. Eh bien, les temps changeaient ; il fallait s'y faire. Dans les circonstances exceptionnelles que connaissait la France depuis l'effondrement de juin, la hiérarchie formelle passait au second plan. "Éboué et tous les assistants, écrit de Gaulle, connurent, non sans émotion, que, pour Catroux, de Gaulle était désormais sorti de l'échelle des grades et investi d'un devoir qui ne hiérarchisait pas." (*Mémoires de guerre*)

Plus tard, Catroux expliquera à Éboué qu'il s'était mis aux ordres de De Gaulle parce que de Gaulle incarnait la Nation et qu'il lui revenait d'assurer la direction de la France en guerre : "De Gaulle était mon chef parce qu'il était la France et je me suis mis à ses ordres parce que j'étais aux ordres de la France." En quelques mots, très simples, Catroux définissait ainsi la légitimité de la France libre au regard de l'Histoire. Le soir même, à l'issue du dîner officiel, Catroux leva son verre "à celui que nous appelons le Connétable".

Tous les assistants ne comprirent pas l'allusion : c'était le surnom que ses compagnons de captivité donnaient au jeune capitaine de Gaulle à la forteresse d'Ingolstadt en 1916. Cette première rencontre, écrit Henri Lerner, leur laissa à tous deux "une impression assez forte pour sceller des relations durables". Le commandant Catroux avait été alors frappé par l'étendue de la culture et par l'intelligence de son jeune camarade, mais aussi sa force de caractère, sa maturité et son sens prophétique. Aussi s'était-il associé volontiers au surnom que la chambrée attribua un jour à de Gaulle : "le Connétable" - sans qu'aucune dérision ne soit associée à cette surprenante identification d'un jeune homme de 26 ans avec le titre autrefois porté par le chef suprême des armées. Ce titre, Churchill le reprendra plus tard spontanément à son compte pour désigner l'homme qui s'appropriait à sauver l'honneur de la France... Si leur chemins s'écartèrent après la guerre, le souvenir d'Ingolstadt restera profondément vivace : "Sans doute, ajoute Lerner, le "Connétable" reconnu également d'emblée les mérites du "Major", en qui il décela un officier de haute qualité".

Georges Catroux était né à Limoges le 29 janvier 1877, d'un père colonel, ancien de la Coloniale et de l'armée de la Loire en 1870, et d'une mère qui était la fille d'un homme d'affaires et propriétaire terrien d'Algérie. fortement influencé par l'exemple paternel, il fut pensionnaire au Prytanée militaire de la Flèche avant d'entrer à Saint-Cyr en 1898. Sorti 55^e sur 555 deux ans plus tard, il commença par servir dans les Chasseurs alpins, avant de se lancer dans une carrière coloniale, qui, de la Légion aux tirailleurs, se déroulera tout entière en Afrique et en Asie. Au Maroc, où il fut affecté au 1^{er} régiment étranger en 1906, il subira la très forte influence de Lyautey :

"Pendant ces trois années, écrit Henri Lerner, il vit Lyautey penser, agir, décider et furent de ceux qui saisirent le mieux la complexité de son esprit. En la personne de son chef, il admira d'abord l'aristocrate imbu du sens inné de la grandeur, capable de s'imposer aux hommes, mais aussi le guerrier humain qui, soucieux de ménager la dignité de l'adversaire, respectait d'instinct la civilisation musulmane. Le réalisme de la politique lyautéenne, si prompt à s'éloigner des méthodes militaires courantes, basé sur l'emploi de la négociation (...) plus que sur celui de la force, l'attira d'emblée. Il fut sensible à son non-conformisme sachant si bien accueillir les idées nouvelles et rejeter la scolastique. Qu'il ait pu se laisser séduire par ce style d'action montre à quel point il était, lui aussi, un officier novateur, ayant, comme son patron, toute idée reçue en horreur".

Commandant à la 45^e division d'infanterie d'Alger en 1914, il prend part aux combats sur la Marne, l'Aisne et l'Oise, avant d'être blessé et fait prisonnier à Bailleul-Sire-Berthoult en octobre. Après la guerre, il séjournera au Levant, où il achèvera de se former aux complexités des affaires arabes, sous la houlette du général Gouraud, haut commissaire de France. Il sera également attaché militaire en Turquie et en Espagne, chef du 2^e bureau au Maroc, où il sera promu général de brigade en 1931, puis général de division trois ans plus tard. En janvier 1939, en désaccord ouvert avec les idées de l'état-major sur la menace allemande, il est mis en position de réserve (il a alors 62 ans).

Quelques mois plus tard, le ministre des Colonies, Georges Mandel, le ministre le plus lucide et le plus courageux du cabinet Daladier, lui propose le poste de gouverneur général de l'Indochine - poste qui n'entraînait pas obligatoirement un rappel à l'activité mais il est pourtant nommé général d'armée, afin de rehausser le prestige du proconsul de la France dans la péninsule : Ce disciple de Lyautey

se fera le promoteur de grandes réformes qu'il n'aura pas le temps de mettre en œuvre. dès le 20 juin 1940, alors même que la défaite française est consommée, il fait connaître à Vichy son intention de rester fidèle à l'alliance anglaise et sa volonté de poursuivre la lutte ; quelques jours plus tard, il est destitué et remplacé par l'amiral Decoux.

Après son ralliement au général de Gaulle, il occupera les plus hautes fonctions dans la France libre, puis dans la France combattante : membre du Conseil de défense de l'Empire, délégué général au Moyen Orient, haut commissaire de France au Levant, commandant du CFLN, gouverneur général de l'Algérie. Dans ces responsabilités successives, il jouera un rôle de premier plan, exerçant une influence déterminante, en montrant des qualités de politique et de négociateur, qui lui vaudront parfois des critiques de De Gaulle - sans que l'accord de fond entre les deux hommes soit remis en cause pour autant. "Catroux, note à juste titre Lerner, fut un gaulliste fidèle, qui, à travers tous les froissements et les péripéties de la guerre, resta un appui loyal et un conseiller avisé pour le chef qu'il s'était librement choisi". Il avait été fait Compagnon de la Libération dès le 23 juin 1941.

Après la guerre, il sera ambassadeur de France à Moscou (1945-1948), puis ministre de l'Algérie durant cinq jours dans le gouvernement de Guy Mollet (février 1956). En 1954, le gouvernement Mendès France le nomma grand chancelier de la Légion d'honneur, fonction qu'il assumera jusqu'à la veille de sa mort. En décembre 1968, à la demande du général de Gaulle, il sera - à 91 ans ! - replacé dans les cadres de l'armée d'active pour avoir commandé en chef au Levant et pris une part active à la libération du territoire national. Il meurt à Paris le 21 décembre 1969, laissant le souvenir d'une personnalité hors du commun, d'un chef complet - à la fois militaire, politique et diplomate - d'un "grand seigneur de la République" (H. Lerner), d'un homme qui, l'un des premiers, a puissamment contribué à conférer à la France libre son efficacité et sa légitimité, et qui, selon Michel Debré, alors ministre de la Défense, emportait avec lui "la reconnaissance de l'armée, des pouvoirs publics, de la Nation".

Jean-Luc Constant

À lire : *Catroux*, par Henri Lerner (Albin Michel, 1990). Le général Catroux a publié cinq ouvrages : *Dans la bataille de Méditerranée* (Julliard, 1949) ; *J'ai vu tomber le rideau de fer* (Hachette, 1952) ; *Lyautey le Marocain* (Hachette, 1952) ; *Deux missions au Moyen-Orient, 1919-1922* (Plon, 1958) ; *Deux actes du drame indochinois, 1940-1954* (Plon, 1959).

Grandeur des évadés de France

par R.P. Maurice Cordier

L'historien Robert Belot, qui a parcouru les archives les plus fiables, évalue à environ 33 000, le nombre de personnes qui ont franchi clandestinement les Pyrénées, de 1940 à 1944(1). Il a constaté qu'environ 20 000 se sont engagés sous les drapeaux des différentes armées, une fois arrivés, au péril de leur vie, en Afrique du Nord ou en Grande-Bretagne. Il estime que ce fait est unique dans l'histoire des Armées : que des hommes, des jeunes gens pour la plupart ; qui ne se connaissaient pas, aient décidé de quitter famille, travail, étude, patrie dans l'espoir aveugle de rejoindre les champs de bataille, où se jouait le sort de la France, se soient retrouvés au pied des montagnes, aient mis toute leur énergie à braver les polices et les soldats ennemis qui tiraient sur eux sans sommation, qu'ils aient subi, pour prix de leur audace, les mêmes geôles franquistes ; et qu'ils se soient finalement engagés dans les FFC avec au cœur la même rage de libération que les FFL qui luttèrent depuis 1940 et celles des unités de l'Armée d'Afrique qui avaient choisi de reprendre le combat, c'est en effet un événement exceptionnel, que Maurice Druon, qui en fut, célébra maintes fois avec sa magnifique éloquence.

Mais il y a plus grand : le même Robert Belot a su apporter des preuves contemporaines, montrant lumineusement, que tous ceux-là étaient également poussés par les mêmes motivations patriotiques(2), d'une manière bien plus déterminante que par la fuite de l'occupation ou la menace du STO. Dispersés dans la diversité des unités au gré des engagements ou des affectations, ils ont ainsi formé tout simplement et tout naturellement, une même grande famille de soldats, aujourd'hui reconnus par leurs devanciers, dans les rangs de la Fondation.

En fait, c'est bien la générosité, la pureté de leur détermination qui a fait la grandeur de ces humbles volontaires. Ils ont, aux exceptions près, préféré le combat aux galons.

J'insiste sur cette appréciation, parce qu'elle marque la spécificité de leur aventure. Chez eux, tout a résidé dans l'intention. Mais allons plus loin.

Il y a une vingtaine d'années, le présentateur de télévision Jacques Paugham, un remarquable professionnel, m'avait convié à annoncer dans l'une de ses émissions les plus regardées, un Congrès national des Évadés de France, réunissant plus de 1 500 participants. Profitant de cette

aubaine, il fut facile de dire que l'évasion de France par l'Espagne et le ralliement à la France libre ont marqué toute leur jeunesse.

Et le présentateur d'enchaîner : "Ne croyez-vous pas que les jeunes de mai 68 sur les barricades étaient du même sang que vous ?" - "Je l'espère, mais il y a tout de même une différence : c'est que les gendarmes et les CRS, à Paris, avaient ordre de ne pas faire feu, tandis que les nazis, sur la frontière espagnole, nous tiraient comme des lapins !". Ce fut la conclusion de l'entretien !

Vous l'avez certainement remarqué, aujourd'hui, on emploie le même vocabulaire pour les terroristes ou les massacreurs de tout poil que pour les Résistants français opposés héroïquement à l'occupant. Cette assimilation par les mots est une grande malhonnêteté, dans la mesure où elle confond le nihilisme avec l'héroïsme des patriotes.

Dans un tout autre ordre d'idées, on a vu, encore récemment, les mouvements de masse d'une jeunesse, bien sympathique d'ailleurs, qui avait été poussée dans les rues pour des motivations de politique électorale. C'était une vraie fiesta sans réel danger, par bonheur, puisque les opposants étaient ailleurs. à cette vue, je

me suis posé la question de savoir quelles étaient, au fond du cœur de chacune et de chacun, les vraies raisons de tout ce bruit. Qui pouvait avoir le front de les engager dans cette aventure, sans vérifier si le propos valait la peine de mobiliser la générosité, la pureté et l'enthousiasme qui sont l'apanage de tout jeune bien né ?

Nous, nous avons eu la chance d'hériter d'un idéal grandiose de fraternité, d'union retrouvée et de liberté. Nos amis sont morts pour ces raisons de vivre qui sont plus importantes que la vie elle-même. Mais malheur à qui oserait fourvoyer cette précieuse jeunesse dans des entreprises douteuses, qui ne seraient pas à la hauteur de son espérance !

Notre devoir de mémoire n'est-il pas, encore une fois, d'en témoigner ?

Père Maurice Cordier

(1) Lire : "Aux frontières de la liberté" Fayard 1998

(2) Lire : "Paroles de Résistants" Berg International 2001

Pierre Messmer évoque Bir Hakeim



Le 6 juin, à l'occasion du 60^e anniversaire de la bataille qui a symbolisé la résurrection des armées françaises, les Amis de l'Institut Charles de Gaulle se sont réunis au Club de la France Libre, rue Vergniaud, autour de Pierre Messmer. L'ancien Premier ministre a retracé le déroulement de cette bataille historique et livré ses souvenirs personnels d'ancien officier de la Légion. Sur la photo, on reconnaît, de gauche à droite, les généraux Jacques Bourdis, Bernard Saint Hillier et Jean Simon, MM. Pierre Messmer, Yves Guéna, président du Conseil constitutionnel, l'ambassadeur Jean-Pierre Bénard et Michel Anfrol, animateur de ce dîner-débat.

Les étrangers dans la France libre

Intervention au cours d'une soirée des Amis de l'Institut Charles de Gaulle

par Nicolas Wyruboff

“ Pour répondre à la question “ comment et pourquoi je suis devenu soldat dans les FFL”, je dirai d'abord que pour un étranger sans liens de sang avec la France se mettre à son service en temps de guerre est un privilège, et j'ajouterai que la culture française ayant un rayonnement universel, suscitait de tous temps des adhésions dans toutes les régions du monde, il n'est guère surprenant que ma famille et moi-même en soyons devenus adeptes. Pour une meilleure compréhension de mon comportement, je dirai quelques mots de ma famille, car nous sommes tous le produit de ceux qui nous ont précédés et devons leur en rendre hommage.

Je viens d'une ancienne famille russe, libérale par tradition et de culture française. La propriété familiale se trouvait dans la lointaine province de Penza, au sud-est de Moscou.

Mon grand-père et son frère avaient fait des séjours en France en compagnie de leur mère dans leur adolescence et s'étaient tout naturellement qu'ils viendront poursuivre leurs études universitaires à la Sorbonne. Ma grand-mère étudia les mathématiques et son frère fit un doctorat de chimie, puis de physique, après celui de médecine obtenu à l'université de Berlin, non pas en vue d'exercer la médecine mais par humanisme, pour être en mesure de secourir son prochain, ce qu'il aura l'occasion de faire au cours du Siècle de Paris en 1871, lors de la guerre russo-turque dans le Caucase en 1876, puis aux côtés de Garibaldi dans ses combats libérateurs.

Mon grand-père rentra en Russie pour s'occuper de ses propriétés; son frère créera un laboratoire de recherches qui attirera un bon nombre de savants et reçut l'hommage de Marie Curie. Cet oncle deviendra un proche collaborateur de Littré et finira professeur au Collège de France, chargé de la chaire d'Histoire des Sciences; il était dreyfusard; en 1870, à 28 ans, n'étant pas encore naturalisé, il s'était engagé comme simple soldat dans la Garde nationale et comme la Russie n'était pas en guerre il lui fallut demander une autorisation et le temps qu'elle parvienne c'était Sedan; il se mit alors à la disposition du gouvernement de Défense nationale qui organisait la résistance et la poursuite de la guerre. Pour sa participation au siège de Paris, mon oncle recevra la légion d'Honneur, plus tard il refusera toute promotion dans l'ordre voulant lui conserver la marque du mérite militaire.

Cet oncle sera pour moi une référence et c'est avec sa croix au ruban défraîchi que, dans un esprit de continuité, je serai décoré après la guerre.

Et c'est dans cet esprit que, lorsque la guerre viendra, mon père se plaignait d'être trop âgé pour y prendre part m'encouragera à m'engager.

En attendant, après mes études secondaires, j'allais à l'université d'Oxford.

En 38, au cours de l'été, me trouvant en famille à la campagne près de Fontainebleau, j'appris l'événement de Munich. Une mobilisation pareille était déclarée et les gens de village partaient mobilisés. J'ai senti alors de besoin de me préparer à être soldat dans l'éventualité d'une guerre; je me suis présenté devant le conseil de réforme, à Paris, mais fut réformé du fait de séquelle d'une ostéite dont j'avais été atteint dans mon enfance. Je suis rentré à Oxford continuer mes études.

En août 1939, je me trouvais en Angleterre, dans l'attente de la rentrée universitaire. La guerre devenait imminente.

J'habitais alors chez les parents d'un ami, les Astor; lord Astor siégeait à la Chambre des Lords et sa femme aux Communes, ce qui permettait d'assister journellement aux débats du Parlement, y compris le dimanche 3 septembre à 11 heures, jour de la déclaration de la guerre.

Après cette séance mémorable, au cours d'un déjeuner tardif, lady Astor me demanda ce que je comptais faire comme de bien entendu je voulais m'engager; elle demanda à son maître d'hôtel, monsieur Lee, d'appeler Hoare Bellisha, le ministre de la Guerre, et l'ayant au bout du fil lui expliqua qu'elle avait chez elle un jeune russe qui souhaitait s'engager et lui demanda de me faciliter l'admission dans le prestigieux régiment des Life Guards où son fils, mon ami, venait d'être affecté.

Bien évidemment, cette intervention resta sans suite, on peut croire que le ministre de la Guerre avait autre chose à faire!

Après cet échec, je me suis présenté au consulat de France en demandant un visa pour rentrer et m'engager. Ma demande ayant été refusée, je l'ai répétée au même bureau de recrutement de l'Université et essuyé le même refus du fait de mon statut d'apatride.

Je n'avais plus qu'à retourner à mes études et m'occuper du Cercle français de l'Université dont j'étais président et qui fonctionnait sous les auspices de l'attaché culturel de l'Ambassade.

En juin 1940, en fin d'année universitaire, je devais remettre mon rapport d'activités à l'Ambassade et présenter mes comptes qui comportaient un découvert en banque.

A l'Ambassade c'était l'affolement, on ne parlait que de départs, ce n'était pas le moment de voir mon rapport ni d'examiner mes comptes. Ne pouvant laisser le compte à découvert, j'alertai mon père à Paris qui fit le nécessaire et dira plus tard en plaisantant qu'il m'avait devancé au service de la France.

A cette époque Londres ressemblait à une citadelle qui se prépare à être attaquée. Tout le monde était mobilisé, les jeunes dans l'armée et les moins jeunes comme auxiliaires dans la Home Guard. Le combat était dans tous les esprits, sauf à l'ambassade de France où tant d'hommes de qualité ne pensaient qu'à partir.

L'ambassadeur Corbin, en tête, est parti en Argentine pour s'y mettre à l'abri pour la durée de la guerre; le ministre conseiller Cambon s'est mis au vert à la campagne chez des amis anglais. Les autres ont tous été nommés ailleurs ou sont rentrés en France, comme le feront le général Lelong, homonyme de celui de la France libre, et l'amiral de Rivoyre. Margerie, qui avait servi à l'ambassade mais fut appelé au cabinet de Paul Reynaud peu de temps avant la débâcle, était repassé à Londres pour rejoindre son poste à Shanghaï; bien que reçu par le général de Gaulle il ne s'engagea pas.

Il y eut encore ceux, qui arrivés à Londres pour fuir l'occupant demeureront spectateurs sans prendre part à la guerre. Parmi eux se trouvera Raymond Aron qui, après un bref passage aux FFL en 1940, sans résilier son engagement, se mittra au journalisme dans une revue anti-gaulliste au nom trompeur, la France libre. Il le regrettera à la fin de sa vie.

Après avoir réglé les affaires du Cercle français et pris connaissance de l'Appel du général de Gaulle publié dans l'affiche placardée dans les rues d'Oxford, j'allais signer mon engagement à Londres, à l'Olympia.

Si, en 39, quand tout le pays était en guerre, j'avais de bonnes raisons de m'engager, en 40, après la défaite humiliante, la France méritait d'autant plus d'être secourue que les volontaires pour la défendre étaient rares.

J'avais conscience qu'on ne pouvait pas en rester là après la défaite alors que la guerre continuait et qu'il fallait y prendre part. Je voulais m'impliquer dans le conflit qui menaçait les valeurs auxquelles j'étais attaché, c'était aussi le besoin de me défaire du statut d'apatride, juridiquement neutre, de choisir mon camp, payer le dû pour avoir ma place au soleil.

Si de nombreux Russes, volontaires ou appelés, avaient combattu dans les rangs de l'armée française en 39-40 et plus tard en Italie et en France, seul un petit nombre s'engagera dans les FFL en 40 ou dans la Résistance.

Il y aura 10 Compagnons de la Libération d'origine russe issus de FFL et de la Résistance, le colonel Kaskoreff de l'OCM.

Je citerai le cas d'Eugène Arsama Toff, un jeune Russe apatride vivant avec sa famille à Shanghaï, où ils étaient établis après la révolution de 17. Ancien élève du lycée français, il était concerné par l'issue de la guerre et affecté par la défaite de 40. Il décida de nous rejoindre en Égypte en 41 et participa comme soldat aux campagnes de Libye, de Tunisie et d'Italie. Débarqué en Provence en 44, il tomba devant Toulon sans avoir connu la France.

Dans la Résistance, il y aura quelques grandes figures: Boris Vildé et Anatole Lewitzky, du Musée de l'Homme, tous deux précurseurs de la presse clandestine; au moment de l'arrestation de Lewitzky à Paris, Wilde se trouve à l'abri, à Marseille, voulant sauver son camarade il se présente aux Allemands et assume la responsabilité de la publication; ils seront fusillés tous les deux. Genia Walde, infirmière à l'hôpital Beaujon, fut l'une des responsables du réseau La Défense de la France, auquel participait Geneviève Anthonioz de Gaulle. Je tiens à rendre un hommage particulier à Vicky Obolensky, que j'avais connue dans ma jeunesse, belle et vive, elle était secrétaire générale de l'OCM. avec son amie Sofka Nossowitch, arrêtée en 43 elles furent détenues à Fresnes, puis à Arras, avant d'être transférées à la prison de Berlin; en août 1944, les Allemands se rendant compte qu'ils ne pouvaient rien tirer d'elles ont cherché à les humilier en leur proposant de commuer leur condamnation à mort en détention à condition qu'elles signent leur recours en grâce.

Vicky Obolensky, bien qu'éprouvée par la détention, n'avait rien perdu de son caractère indomptable ni de son intransigeance

morale. Elle refusa de demander sa grâce à l'adversaire qu'elle combattait, ne voulant pas lui être redevable de sa vie.

Son refus entraîna sa mort, elle fut guilotinée. Son amie Sofka signa et survécut; elle avait perdu son frère, Michel, soldat au régiment de volontaires étrangers, tombé dans la Somme en mai 1940.

J'ai recensé 250 tombes de Russes morts au champ d'honneur au service de la France.

Mais revenons à mon engagement. Après l'avoir signé je serai affecté à la compagnie des volontaires étrangers, commandée par le capitaine Durif, qui se trouvait stationnée au camp d'Aldershot, près de Londres. C'était là que je recevrai une formation militaire, pendant 15 jours, avant d'embarquer pour Dakar. On nous apprenait le maniement d'armes et marcher au pas, de quoi faire un bon soldat!

La compagnie était composée de diverses nationalités, Polonais, Turcs, Luxembourgeois, Belges et Grecs.

J'ai eu la chance pour mes débuts d'avoir comme chef de section le glorieux Fred Scamaroni, comme chef de groupe, le docteur Henri Karcher, qui avait refusé de servir comme médecin et comme toubib de compagnie l'excellent François Jacob, qui avait fait un an de médecine.

Après l'échec de Dakar, le Westerland qui nous transportait nous débarqua au Congo, à Pointe Noire. La compagnie sera dissoute à Brazzaville et les soldats répartis dans diverses unités.

Avant de quitter Brazzaville, à la suite d'une altercation avec des sous-officiers d'active, j'écopais de 30 jours de prison. Cela constituait une première car, dans les bataillons de tirailleurs il n'y avait pas de soldats blancs mais seulement des sous-officiers qui n'étaient pas passible de prison mais juste d'arrêt de rigueur. Je fus donc le premier Blanc à être détenu avec des Noirs à Brazzaville.

Enfermé avec un groupe de tirailleurs dans une grande pièce sans fenêtres, au sol de terre battue, avec des bat-flanc en guise de lits, ceux-ci m'infligeront des corvées déplaisantes, sans manifester de méchanceté ni d'agressivité, juste pour le plaisir de subordonner un Blanc à leurs caprices et se défouler sur moi des brimades que leur imposaient habituellement les Blancs.

Ils n'arriveront pas à m'humilier. J'exécuterai les corvées qui me seront imposées sans rouspéter et sans donner aux tirailleurs la satisfaction de me voir offensé, ils finiront par se lasser d'autant plus aisément qu'ils n'avaient aucune raison de m'en vouloir personnellement. Restait à

gagner leur sympathie; pour les amadouer, au cours des longues heures de désœuvrement, assis sur le bat-flanc, je leur raconterai des histoires, en m'écoulant de plus en plus attentivement ils cesseront de me tarabuster et sentant que je les respectais se montreront bienveillants et finiront par m'appeler "chef". La partie était gagnée.

A la sortie de prison nous serons affectés ensemble au BMI avec lequel nous accomplirons le périple à travers l'Afrique de Brazzaville au camp de Quastina, en Palestine d'où partira la campagne de Syrie. Au cours de toutes les campagnes qui suivront mes tirailleurs me témoigneront un dévouement sans faille et un attachement constant que je leur rendrai bien; je n'aurai plus à monter ma tente, creuser mon emplacement, nettoyer mon arme ou porter mon barda, il y aura toujours quelqu'un pour le faire. Jusqu'au bout je serai comme un coq en pâte.

Cette expérience me servira de leçon tout au long de ma vie et me facilitera les rapports avec tous les tirailleurs à qui j'aurai à faire. Il en sera autrement de mes rapports avec les sous-officiers d'active qui, avec une mentalité coloniale appréciaient fort peu mon état d'esprit de civil en uniforme ne prenant pas au sérieux le métier militaire.

On oublie trop souvent que les tirailleurs africains n'étaient pas des volontaires mais des conscrits et on ne dira jamais assez leur mérite d'avoir servi fidèlement dans toutes les campagnes jusqu'en Alsace où ils grelottaient de froid. Pourtant l'État les négligera, chipotant leurs pensions militaires quand leurs pays choisiront l'indépendance.

Je n'oublierai jamais le sentiment de gêne que j'avais éprouvé après la campagne de Syrie, quand caporal-chef, je serai chargé avec les tirailleurs de convoier les camions transportant des milliers de militaires de tous grades qui, refusant de nous rejoindre, étaient transportés au camp de Latrun, près de Jérusalem, dans l'attente de leur rapatriement. Venant après Dakar et le Gabon, j'avais ressenti les abandons de ceux qui auraient dû montrer l'exemple aux tirailleurs avec amertume et lisais du Racine pour m'évader, j'avais volé le livre dans la bibliothèque du Westerland au cours de l'expédition de Dakar et je le gardais toujours auprès de moi comme un bréviaire, rangé dans la gamelle anglaise, qui avait la bonne taille, dans ma musette.

Ensuite, viendront les campagnes de Libye, Italie et de France, dans un climat très fraternel.

J'avancerai grade par grade et finirai sous-lieutenant.

Mon service dans les FFL me donnera l'occasion de me lier avec des Français, qu'auparavant je connaissais mal ayant vécu au sein de la Communauté russe, mais, surtout, les épreuves vécues ensemble me donneront conscience d'une France plus réelle que celle, livresque, que j'avais connue auparavant. Plus tard, j'épouserai une très sympathique Française qui s'emploiera à rendre ces liens plus attachants.

Démobilisé en février 1946, après 5 ans de service dans les FFL, j'avais rejoint René Capitant pour fonder l'Union gaulliste. Ce mouvement rassemblait tous ceux qui étaient impatients de voir se réaliser le discours de Bayeux. Le manque d'expérience politique et l'absence de patronage public du général de Gaulle, qui pourtant en était l'inspirateur, voueront cette initiative à l'échec. Cette ébauche de rassemblement préfigurait le RPF lancé avec l'appui du Général l'année suivante, je ne serai plus là.

Naturalisé, je partirai travailler à l'ONU à New York et dans d'autres pays.

Rentré à Paris en 58 pour y vivre durablement, au moment du retour aux affaires du général de Gaulle, j'entamerai ma vie de citoyen, devenant tout naturellement un gaulliste militant, travaillant rue de Solferino auprès de Pierre Lefranc et de Sonia Eloy, mais ceci est une autre histoire.

Nicolas WYROUBOFF

Commandeur de la Légion d'Honneur
Compagnon de la Libération

*

Après mon exposé, différentes questions m'ont été posées par l'assistance: l'une concernait ma réaction au pacte germano-soviétique de 39, l'autre à l'entrée en guerre de l'Union soviétique, en 1941.

J'avais ressenti le pacte comme une honte et l'invasion de la Finlande, venant après l'occupation de la Pologne, comme une injustice; j'ai manifesté ma condamnation en me rendant au Consulat de Finlande, à Londres, avec un groupe d'étudiants d'Oxford.

Quant à l'entrée en guerre de l'Union soviétique, en juin 1941, elle a été accueillie avec un grand enthousiasme par tous ceux qui combattaient. Pour ma part, j'avais été très fier que mon pays soit enfin en guerre, apportant sa contribution qui allait s'avérer déterminante dans la victoire".

Le capitaine Charles Trépel

Né le 21 septembre 1908 à Odessa, sa famille quitte la Russie au moment de la révolution bolchevique, et s'installe en Allemagne. Le jeune Charles y fera de solides études, qu'il termine en 1931, avec un diplôme d'Ingénieur-Electricien. Témoin de la montée du nazisme, il décide de gagner la France, où l'une de ses tantes est déjà établie. Ayant sollicité la naturalisation française, il doit effectuer son service militaire, qu'il termine à la suite d'un stage qui l'élève au grade de sous-Lieutenant d'Artillerie de Réserve.

Rendu à la vie civile, il commence par une activité commerciale, puis entre à la Direction des Éditions de Livres d'Art "Gründ". Mobilisé dès septembre 1939, il est élevé au grade de Lieutenant. Il est démobilisé après l'Armistice de 1940, regagne Paris et décide aussitôt de tenter de rejoindre l'Angleterre. Il passe la frontière des Pyrénées le 27 juillet 1941, mais, fait prisonnier, il s'évade et se retrouve à Barcelone où il parvient à embarquer sur un cargo grec qui le mène à Gibraltar. De là il gagne l'Angleterre, où dès le 24 octobre 1941 il signe un engagement aux FFL. Il est envoyé dans un camp de l'Armée de Terre, mais cette vie oisive ne le satisfait guère. En mars 1942, il prend contact avec les Opérations Combinées et obtient un détachement pour suivre un training commando au Camp d'Achnacarry, en Écosse, lequel s'ouvrira désormais aux volontaires étrangers.

A la fin de son training, il assistera à l'arrivée du Lieutenant Interprète et du Chiffre Philippe Kieffer, accompagné du Lieutenant des Équipages Francis Vourc'h et de vingt-quatre volontaires. Dûment breveté, Trépel est présent lors de l'inspection de l'Amiral Auboyneau. Premier français breveté Commando britannique, il va décider de se joindre à la troupe de Kieffer, en qualité d'adjoint, accompagné d'un petit groupe de volontaires de l'Armée de Terre. Le n° 10 Commando Inter-allié va séjourner jusqu'en mai 1943 au Pays de Galles et compte alors au titre de la Troop 1 de l'Unité quatre-vingt subsistants, dont quinze d'entre eux ont participé le 29 août 1942 au raid de Dieppe, opération où la petite unité a eu son premier mort, Maître Montailier, et un prisonnier qui parviendra à s'évader et à rejoindre l'Unité en juin 1943.

C'est une époque d'intense activité. En mai 1943, un groupe d'une cinquantaine de volontaires, conduit par le Lieutenant des Équipages Alex Lofi, arrive en Angleterre, venant du Liban où leur Unité, le 2^e Bataillon Fusiliers-Marins, venait d'être dissous, leur mission de gardes des côtes libanaises depuis près de deux ans ayant été supprimée. À ce groupe va s'adjoindre un jeune aspirant sorti de l'École des Cadets, ainsi que quelques volontaires FNFL et un groupe d'hommes venant soit d'Afrique du Nord, soit récemment libérés d'Espagne, où certains avaient été détenus depuis plus de deux ans.

La création d'une deuxième troupe française, la n° 8 du 10 Commando est alors décidée. Le Lieutenant Trépel, élevé au grade de Capitaine, en sera le chef. Cette nouvelle troupe arrive au Commando Dépôt le 27 juin 1943 et subira l'entraînement intensif Commando jusqu'au 27 juillet. À cette date, le Capitaine Trépel peut estimer qu'il a en mains une Unité soudée, où les différences d'origines se sont totalement estompées. C'est aux côtés de ses hommes qu'il va suivre pour la troisième fois le dur entraînement au Commando Dépôt.

Très proche de ses hommes, sans être familial, il est attaché à connaître le caractère de chacun. Ayant lui-même participé en tant que chef à presque tous les exercices, il sait sur lesquels il peut compter. La majorité de la nouvelle troupe l'adore et lui fait entièrement confiance; seuls quelques individus le craignent, sachant qu'aucune faiblesse ne serait tolérée, il demeure aussi dur pour ses hommes que pour lui-même.

Crédit photo : Musée du 4^e commando, Ouistreham



Une anecdote est révélatrice de son esprit : la troupe composée de 75 hommes se trouve scindée en deux groupes en vue des marches d'entraînement. Un matin, le Capitaine Trépel accompagne successivement chacun des groupes. À l'arrivée, l'Aspirant Hulot, exténué, se laisse tomber au sol et s'adresse au Capitaine : "Je suis épuisé, comment avez-vous pu faire cette quick march deux fois de suite ?". La réponse du Capitaine fut immédiate : "C'est le mystère du commandement. Si vous le désirez, levez-vous, nous partons ensemble, ce sera mon troisième 10 miles, et vous verrez qu'on peut arriver à le faire deux fois !". Hulot ne s'est heureusement pas levé, mais le Capitaine Trépel était homme à effectuer un tel exploit.

De retour à Eastbourne, dans le Sussex, d'où l'on peut apercevoir par beau temps les côtes de France, l'entraînement ne va jamais cesser, et tous s'attendent à être engagés dans des opérations d'un jour à l'autre. Début octobre 1943, l'Amiral Thierry d'Argenlieu vient inspecter l'Unité, et de façon solennelle annonce que la première compagnie F.M. Commando va prendre le titre officiel de 1^{er} Bataillon Fusiliers-Marins Commando et qu'il passe dès ce jour sous la responsabilité des

autorités britanniques, étant désormais apte à participer à des opérations de raids. Dès le 10 octobre 1943, l'Unité éclate et va être répartie en divers lieux, préparant fiévreusement une série de dix opérations "Hardtack" sur les côtes de l'Europe occupée. Ces coups de mains de sondages sont prévus pour la nuit du 24 au 25 décembre, mais, compte tenu des conditions climatiques et de la disponibilité des bateaux de la Royal Navy, seulement six d'entre elles sont exécutées alors que quatre sont annulées dont celle du Capitaine Trépel, prévue sur Berck. C'est à cette époque que Trépel charge un de ses Commando d'étudier un badge pour l'Unité. Il sera effectivement réalisé début 1944.

Toutefois, Trépel estime à ce stade qu'il lui est impossible d'assurer un Commandement alors que son raid vient d'être annulé. Il obtient des Anglais une seconde chance, un raid sur la côte hollandaise, où deux équipes britanniques avaient précédemment échoué. C'est le raid de Wassenaar, à 12 km au nord de La Haye. Opération entreprise le 27 février, puis remise au 28, le Capitaine Charles Trépel accompagné de cinq de ses hommes de la Troop 8, prirent place dans le canot de

caoutchouc leur permettant de gagner le rivage depuis le Doris qui les avait amenés : on sait qu'il y a eu des bruits et des lueurs à terre, l'équipe du raid ne revint pas. Les corps furent retrouvés lors de la Libération de la Hollande, enterrés sommairement sous de fausses identités comme "Aviateurs de la RAF". L'époque exaltante des raids prenait fin. Malgré toutes les recherches entreprises par les autorités anglaises et hollandaises, le mystère de leurs morts reste une énigme. Cette période de raids avait coûté à l'Unité neuf morts, et quatre disparus purent rejoindre l'Unité en 1945. Entre temps, il y a eu le 6 juin 1944 et la Libération du territoire. À l'endroit où périrent le Capitaine Trépel et ses compagnons, à la "Borne 91" sur la plage de Wassenaar, un monument rappelle leur sacrifice. Lors des commémorations annuelles, nous avons eu le plaisir de rencontrer son fils, André Trépel, né plusieurs mois après la disparition de son père : et chaque fois ce fut un choc pour les Anciens de la Troop 8, l'âge étant venu, nous retrouvons en lui la carrure et une profonde ressemblance avec son père, le capitaine Charles Trépel. Aujourd'hui, une Unité de Commandos Marine porte son nom et garde sa mémoire.

Chronique littéraire

À propos du *De Gaulle* d'Eric Roussel

Dans son numéro du 17 mai dernier, le *Point* a publié des extraits de la monumentale biographie qu'Eric Roussel vient de consacrer au général de Gaulle. On ne peut qu'être choqué par ces prétendues "nouvelles révélations" qui n'en sont pas et révèlent surtout l'ignorance du responsable de ce choix d'extraits si peu significatifs. Notre ami François Broche nous livre ici son commentaire.

Il faut d'abord saluer la dimension de l'ouvrage: un millier de pages grand format; l'énorme documentation utilisée par l'auteur, familier des archives non seulement françaises, mais américaines, anglaises, soviétiques; enfin l'aisance de son style et la clarté de son récit. Tout autre historien se serait, sans aucun doute, laissé emporter par son sujet et déborder par ses sources. Eric Roussel, lui, a l'habitude de conserver une totale maîtrise de ses entreprises. Auteur de deux biographies-événements, un remarquable Pompidou (Lattès, 1984) et un magistral Jean Monnet (Fayard, 1996), éditeur des Mémoires de Benoist-Méchin, Bertrand de Jouvenel et Gaston Palewski, c'est l'une des meilleures plumes du *Figaro Littéraire*.

Aussi sa biographie de Charles de Gaulle, annoncée depuis plusieurs années, était-elle attendue avec une certaine curiosité.

Disons tout de suite que les anciens compagnons et les fidèles du Général seront souvent déçus. En effet, très honnêtement, l'auteur reconnaît que, dans sa volonté d'offrir une vision "plus équilibrée" de la vie et de l'œuvre de Charles de Gaulle, il insiste sur "ses secrets, ses hésitations, voire ses erreurs", tout en reconnaissant qu'il est "définitivement installé dans sa situation de grand homme" et qu'il est difficile de contester ce statut à un homme qui a sauvé la France à trois reprises: du déshonneur en 1940, de la guerre civile en 1944, de graves désordres en 1958. Notons en passant que, peu d'hommes d'État français peuvent être crédités d'un tel bilan!

Il n'importe: l'auteur admet, honnêtement, que son livre "aurait sans doute déplu au Général" - ce en quoi il se trompe peut-être, le Général ne serait sûrement pas demeuré insensible à ce nouveau

monument, qui réaffirme sa prééminence dans la galerie des très grands hommes d'État français et européens.

La place manque ici pour étudier en détail ce portrait contrasté. aussi ne retiendra-t-on que trois points, montés en épingle par *Le Point* sous le titre, bien imprudent, de "Nouvelles révélations". Sur ces trois points, au moins, on ne peut qu'émettre les réserves les plus catégoriques.

Premier point: "Un honteux secret de famille". Le grand-père du Général, Julien de Gaulle, chartiste-paléographe à Lille, aurait vendu des documents ne lui appartenant pas. Ce fait ignoré a été révélé par un chercheur local, auteur d'une communication publiée dans le volume de la Fondation Charles de Gaulle consacré à la jeunesse du Général (Plon, 2001): "L'affaire est d'autant scabreuse

que les documents en question semblent avoir été des lettres de Jeanne d'Arc", reconnaît Roussel. Ces lettres d'une petite paysanne notoirement illettrée — à peine capable, selon Régine Pernoud, spécialiste incontestée de "la Pucelle", de signer de son prénom : - paraissent aussi vraisemblables que celles adressées par Marie-Madeleine à Lazare en ... vieux français, et qui, pourtant, trouvèrent, elles aussi, acheteur...

En admettant la véracité de l'anecdote, n'est-il pas quelque peu excessif de qualifier, comme le fait *Le Point*, de "honteux secret de famille" ?

À propos de secret de famille, Éric Roussel rapporte une confidence de Pierre Mendès France à John Kennedy, selon laquelle Charles de Gaulle aurait déclaré à l'ancien président du Conseil avoir eu un "frère fou". Le ragot d'un ancien compagnon de combat devenu un ennemi implacable méritait-il vraiment d'être pris en considération ? Roussel sait d'autant mieux que le propos est mensonger qu'il rappelle lui-même que le frère puîné du Général, Jacques de Gaulle, brillant ingénieur des Mines, avait été victime d'une encéphalite léthargique (en 1922, selon Roussel, en 1926, selon Lacouture); c'était, depuis, un mort-vivant, complètement paralysé et muet, qui mettra vingt ans à mourir. Roussel admet d'ailleurs, cursivement, le manque de sérieux de l'assertion. Hélas, *Le Point* n'a pas le même scrupule et les propos de Mendès France sont imprimés en haut d'une page, en gros caractères, comme s'il s'agissait, dans la bouche d'un homme public célèbre, d'une vérité incontestable...

Deuxième point: de Gaulle a-t-il été tenté de se suicider après l'échec de Dakar ? L'affaire a été soulevée à deux reprises par Raymond Tournoux: une première fois en 1964 dans son *Pétain-de Gaulle*, une seconde fois en 1971 dans *Jamais dit*, où Tournoux rapportait une révélation de René Pleven: " J'ai songé à me brûler la cervelle", aurait confié le Général à son ancien ministre. Par la suite, Pleven a nuancé cette pseudo révélation: " S'il a jamais connu la tentation du désespoir, ce fut pour l'écarter et c'est, me semble-t-il, un contresens que d'interpréter autrement ses propos." Cette mise au point confirmait le récit du seul témoin direct du désespoir du général, Georges Thierry d'Argenlieu, à qui de Gaulle confia dans sa cabine du *Westernland*: " Si vous saviez, commandant, comme je me sens seul !" Et aussi: " Croyez-vous que je doive continuer ? ". Elle confirmait également les propos des compagnons du Général que j'ai cités dans mon essai *De Gaulle secret* (Pygmalion, 1993).

Roussel, pour sa part, se réfère au témoignage de Philippe Dechartre. En

mai 1968, alors qu'il atteignait une nouvelle fois "le fond de l'abîme", de Gaulle confiait à celui qu'il s'appretait à nommer secrétaire d'État à l'Équipement qu'à Dakar il avait été "effleuré" par l'idée du suicide. Il ne s'agit pas là, on l'a vu, d'une "nouvelle révélation", mais d'une simple confirmation. Roussel en tire cependant une singulière conclusion, en évoquant le regret non seulement de l'échec de l'opération, mais du "fait d'avoir été contraint de s'en prendre à d'autres Français avec des pertes importantes des deux côtés". Cette présentation des faits ne correspond pas à la réalité: à Dakar, l'agresseur - et le responsable de la mort de Français - n'a pas été de Gaulle, mais le gouverneur Boisson, qui, le premier, a ordonné de tirer sur la flottille alliée venue négocier le ralliement de l'AOF. C'est Boisson et non de Gaulle qui "s'en est pris" à d'autres Français.

Troisième point: de Gaulle a-t-il été mêlé à l'élimination de Darlan ? Pour avoir moi-même publié le dossier du juge d'instruction de l'affaire en 1980 et pour en avoir donné, après Alain Decaux et Arnaud de Chantérac, un nouveau récit dans ma biographie politique du comte de Paris parue l'an dernier chez Perrin, je ne peux qu'infirmier l'insinuation selon laquelle le Général aurait été le commanditaire du crime. Si de Gaulle était probablement au courant de ce qui se tramait contre l'amiral - il s'agissait d'ailleurs d'un secret de Polichinelle - jamais la preuve n'a pu être apportée qu'il avait ordonné l'exécution de Darlan. Continuer de prendre cette hypothèse au sérieux relève plus d'un antigaulisme viscéral que d'un vrai souci de cerner la vérité.

À l'appui de ses soupçons, l'auteur cite l'américain Nerin Gun, en omettant de préciser que ce journaliste, notoirement lié à l'extrême-droite, n'a jamais reculé devant les malveillances pour discréditer le Général. *Le Point* va encore plus loin: il reproduit sans guillemets le passage de l'ouvrage où Nerin Gun prétend - sur la foi d'un policier britannique non identifié - que de Gaulle aurait appris la mort de Darlan dans des conditions qui accablent sa responsabilité. Ainsi, le lecteur non averti de l'hebdomadaire ne peut que mettre cette assertion sous la plume d'Éric Roussel - alors que celui-ci se contente d'avancer qu'elle peut "nourrir une réflexion".

Notons par ailleurs que Roussel avance à la légère que, dans un de ses messages, de Gaulle aurait écrit: " Darlan est un traître qui doit être liquidé". (page 337). S'il s'était relu de plus près, il se serait aperçu que cette phrase figurait dans le résumé que le général d'Astier de La Vigerie avait

tracé à de Gaulle de l'état d'esprit des milieux résistants, qu'il cite quelques pages auparavant: " Tout le monde en France est unanime sur les deux points: Darlan est un traître qui doit être liquidé; Giraud a le devoir de se rallier à la France combattante." (page 324). Cette phrase figurait dans le télégramme envoyé par de Gaulle à Koenig et à Larminat, le 18 novembre 1942 (*Lettres, notes et carnets*, juillet 1941-mai 1943, p. 438). Elle a déjà servi au journaliste Christophe Nick pour accuser, faussement, de Gaulle d'être le responsable de l'exécution de Darlan (*Résurrection*, Fayard, 1998, p. 74).

Non moins singulière, enfin, est l'interprétation proposée par Éric Roussel de l'affaire des dollars trouvés en la possession de Bonnier de la Chapelle. Il ne s'agit nullement, comme je l'ai rappelé dans mon livre sur le comte de Paris (qui fut, avec le ténébreux banquier Alfred Pose, le vrai commanditaire de l'exécution de Darlan), de la preuve d'une collusion entre Bonnier et le général d'Astier de La Vigerie, envoyé spécial du général de Gaulle à Alger. Mme Henri d'Astier de La Vigerie, belle-sœur du général, a fait une fois pour toutes la lumière sur cette affaire: François d'Astier a remis à son frère Henri 40 000 dollars pour qu'il les transmette à René Capitant; Capitant en donna une partie à l'abbé Cordier, le "confesseur" de Bonnier, et Cordier remit au jeune homme les 2 000 dollars que l'on retrouva sur lui.

Ces quelques réserves ne retirent rien à la qualité et au sérieux du travail d'Éric Roussel. Cette nouvelle biographie de De Gaulle est à placer à côté des sommes consacrées à l'homme du 18 juin par Jean Lacouture, Alain Peyrefitte et notre ami Paul-Marie de La Gorce, sans oublier le grand livre de Jean-Louis Crémieux-Brilhac sur la France libre, et, bien sûr, tous les volumes parus sous les auspices de l'Institut Charles de Gaulle. Malgré une présentation des faits, gestes et pensées du général parfois discutable et quelques interprétations hasardeuses, cette nouvelle biographie ne change rien à cette évidence: aux yeux de l'Histoire, de Gaulle demeure à jamais, selon le mot de Malraux, "le dernier grand homme qu'ait hanté la France."

François Broche

Éric Roussel, *Charles de Gaulle*, Gallimard, 1034 pages, 30 euros.

L'honneur de la guerre

Déodat du Puy-Montbrun - Préface de Pierre Messmer - Éditions Albin Michel

Chacun porte le poids de ses actes. Déodat du Puy-Montbrun ne prétend pas faire œuvre d'historien. Il pose des interrogations. Jusqu'à présent, il avait conservé le silence sur la guerre menée en Algérie. La manière dont s'écrit aujourd'hui l'histoire l'a décidé à parler.

Héritier d'une grande maison féodale du Languedoc, protestant parmi des catholiques, orphelin pour cause de première guerre mondiale, engagé à vingt ans à peine dans le second conflit mondial, Déodat du Puy-Montbrun a participé à tous les combats de l'armée française de la résistance à l'Algérie, en passant par l'Indochine et les services spéciaux. Bien que Français libre, distingué par vingt-sept titres de guerre dont dix-neuf citations, il a payé très cher, à l'aube de la cinquième république, son sens de l'honneur militaire.

Décidé à rompre avec les simplifications et les amalgames contemporains, Déodat du Puy-Montbrun, six fois blessé, tient au respect du vrai. Surtout lorsque l'on aborde des sujets aussi délicats que la torture. Il témoigne aujourd'hui pour une génération qui n'a pas à rougir de la manière dont elle a servi son pays.

Ce livre grave et même tragique, est un cri d'amour de la France.

Déodat du Puy-Montbrun, colonel de réserve, grand-croix de la Légion d'honneur, combattant des guerres de 1940 où il fut grièvement blessé, d'Indochine et d'Algérie, résistant hostile dès les premiers jours à Vichy et à Pétain ("un Gauleiter, écrit-il, n'aurait pas fait plus de mal.") ne supporte plus que l'armée, les combattants surtout, soient entraînés dans la boue par ceux qui n'ont rien fait ou par leurs adversaires qui souvent ont fait pire.

Puy-Montbrun n'est pas ce qu'on appelle un "colonialiste". Il ne s'est pas battu pour défendre les intérêts de la banque d'Indochine ou des grands colons algériens. Il comprend très bien "que les Algériens de souche se soient rebellés contre un système ignorant les droits de ce qui était devenu leur nation", mais il s'oppose, armes à la main, au Viêt-Minh, au FLN, qui étaient "la violence, le pouvoir au plus fourbe, à celui qui tue le premier, le mépris de la démocratie, la désinformation du peuple et l'obscurantisme". Il cite de nombreux et indiscutables exemples.

Mais il aime et respecte les peuples et va jusqu'à écrire qu'ils "valaient la peine

qu'on meurt pour eux". Le militaire ne possédait rien, il était de passage et obéissait aux ordres de la République. Il pouvait, il devait quelque fois être brutal: "céder à la compassion, hésiter, confondre les valeurs peut être fatal".

L'Honneur de la Guerre n'est pas un livre d'histoire, même si les historiens y trouveront des informations intéressantes longtemps occultées, comme la naissance de l'aviation légère de l'armée de Terre en Indochine, et son développement en Algérie, malgré les objections des états-majors et l'opposition de l'armée de l'Air. C'est un livre de réflexion écrit par un combattant qui sait que la guerre ne se raconte pas, elle s'éprouve.

Toutes les guerres sont sales, des deux côtés, et les guerres coloniales plus que les autres car ce sont des guerres civiles. Mais il y a des guerriers qui gardent les mains propres.

L'auteur est de ceux-là.

Pierre Messmer
de l'Académie française

Les droits de l'auteur de cette édition seront dévolus à l'Entraide des Parachutistes, à l'Amicale des Anciens du 8^e RPIMA et de l'ETAP, et au musée de l'ALAT.

La Résistance au féminin

La voix de Geneviève de Gaulle vient de se taire à jamais, les hommages, bien mérités, à l'occasion de sa disparition ont remis dans l'actualité la Résistance au féminin. La Résistance n'a pas été l'exclusivité d'un groupe ou d'une classe sociale, mais elle est surtout évoquée comme un soutien logistique à celle des hommes, les chiffres officiels reconnaissent que 10 % des Résistants étaient du sexe dit faible et si, la guerre finie "elles sont rentrées chez elles" l'histoire ne doit pas les oublier. Ces livres récents nous aideront à aborder cette vision de l'histoire.

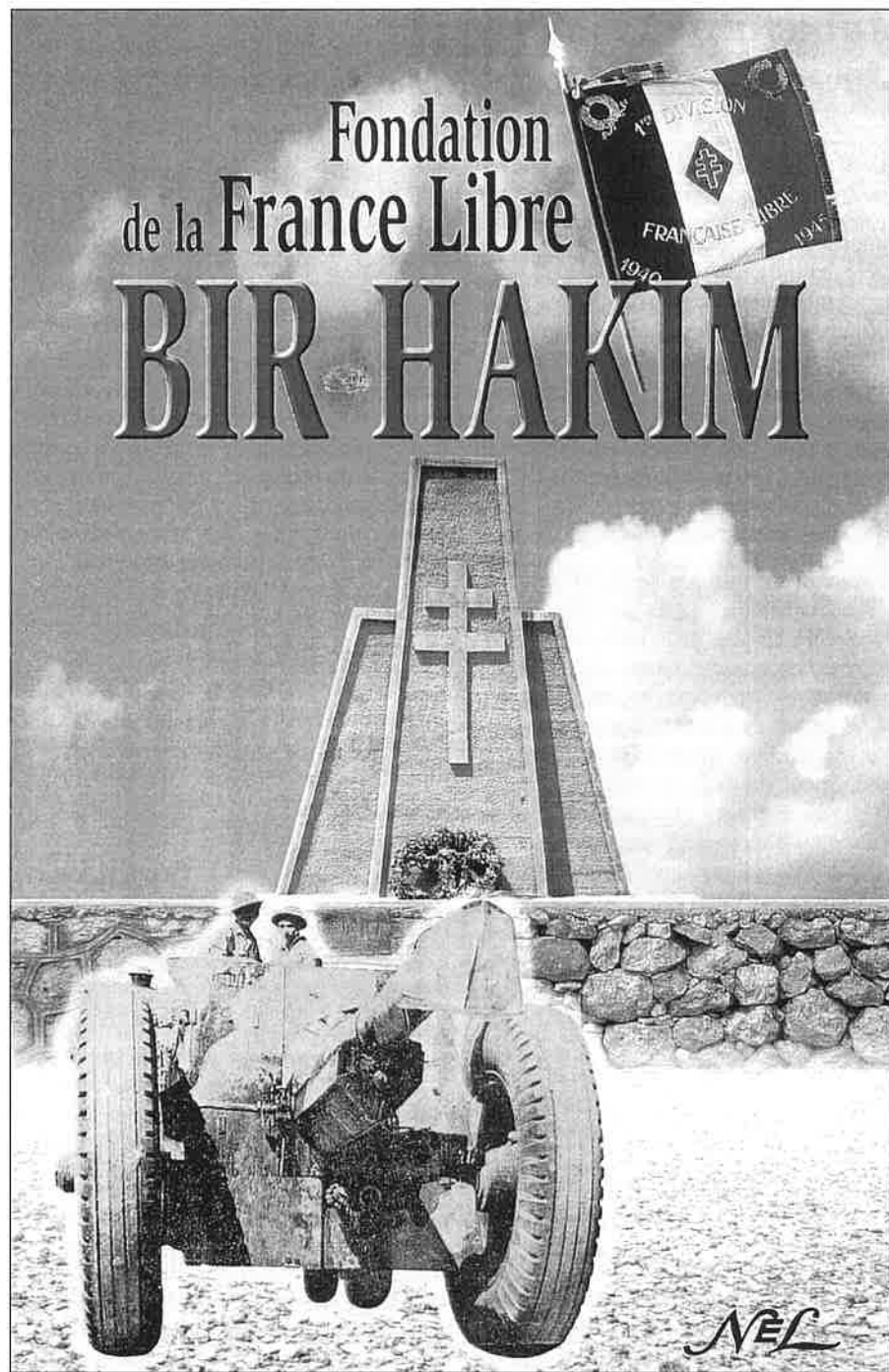
Sous-titré "Berlin 1943, la révolte des femmes mariées à des Juifs", "La résistance des cœurs" relate l'unique cas de manifestation de masse contre la persécution raciale en Allemagne. 1970 conjoints qui étaient juifs, échappèrent à la déportation, parce que leurs épouses, qui ne l'étaient pas, se relayèrent devant l'immeuble du 2-4 Rosenstrasse, étrangement épargné, pour réclamer leur libération. Mars 1943, c'est une course contre la montre, contra la mort. Dans Berlin éventré par les bombes, des femmes manifestent pour protester contre la déportation imminente de leurs maris juifs, raflés par la Gestapo. La plupart ont du affronter de nombreuses épreuves depuis les années trente, avec leurs familles

qui auraient préféré les voir épouser un Aryen, leurs amis, les pressions des autorités. Les lois qui empêchent bientôt les juifs de tenir un commerce, difficultés de trouver à se loger etc. Certaines ne résisteront pas à l'épreuve, les autres, celles de Rosenstrasse iront jusqu'au bout: trois mille hommes seront libérés. Résister au nazisme en Allemagne, c'était possible à condition de prendre le régime par son talon d'Achille: la prétention à se poser comme l'émanation du peuple allemand, Hitler craignant l'impopularité n'avait pas osé frapper des Allemandes en plein cœur de la capitale du Reich.

Un livre passionnant de Nathan Stoltzfus qui fait l'historique des couples mixtes, en s'appuyant sur des témoignages et des

archives, montre comment joua, au sein du régime nazi, le désir de paix sociale. C'est aussi l'occasion d'examiner la place des femmes, obligatoirement considérées comme apolitiques, mais qui prouvent, une fois encore que l'amour fait des miracles.

L'amour filial aussi, qui conduit Mireille Albrecht, telle une véritable journaliste d'investigation à consacrer une partie de sa vie à vouloir élucider le mystère de la disparition de sa mère. Berty est née en 1893 dans une famille protestante de Marseille, infirmière en 14-18, elle épousa un hollandais, banquier à Londres, aura deux enfants. Au début des années 30, elle se sépare de son conjoint et s'installe à Paris avec ses enfants; elle s'enthousiasme pour le marxisme et la lutte sociale. Elle



Jean-Pierre Bénéard
Ancien Ambassadeur de France

Avant la guerre, l'auteur, Jean-Pierre Bénéard est journaliste au Caire. Il s'engage dans les Forces Françaises Libres et devient correspondant de Guerre.

À ce titre, il prit part aux opérations menées par la 1^{er} brigade française libre, au printemps de 1942 en avant des lignes occupées par la 8^e armée.

Il participe aux combats de Bir Hakim du 26 mai au 11 juin et à la sortie de vive force. Ce récit, publié au Caire en 1942, était resté anonyme. Il sera aussi engagé dans la bataille d'El Alamein puis continue la guerre avec la Colonne Leclerc.

La paix revenue, le correspondant de guerre sera diplomate, Ambassadeur de France.

M. / Mme / Mlle Prénom
 Adresse
 Code postal Ville
 vous prie de bien vouloir m'adresser à l'adresse mentionnée ci dessus : exemplaire(s)
 du livre "BIR-HAKIM" de Jean-Pierre BÉNARD au prix unitaire de 24€
 (port et emballage compris). Je joins à cet effet un chèque de€, libeller à l'ordre de :
Fondation de la France Libre - 59 rue Vergniaud - 75013 PARIS.



lance à Paris "Le problème sexuel" une revue défendant le droit des femmes à la contraception et à l'avortement... en 1933. Elle accueille chez elle des réfugiés d'Allemagne. À 43 ans, elle retourne à l'école, pour apprendre à devenir surintendante d'usines. C'est en 34 qu'elle fera la connaissance d'Henri Frenay. Il est officier, saint-Cyrien et catholique, elle a douze ans de plus que lui, tout les sépare, mais c'est le début d'un attachement profond qui ne cessera qu'à la disparition de Bert.

La France envahie et occupée, c'est avec lui qu'elle entrera en résistance, crée un mouvement, trouve des imprimeries, fonde le journal Combat et organise un service social pour les prisonniers et leurs familles.

Arrêtée une première fois en 42, elle est détenue dans un centre administratif. Après ne grève de la faim elle est prisonnière à Saint-Joseph de Lyon. Simulant la folie, c'est de l'hôpital psychiatrique de Lyon que ses amis réussirent à la faire évader. Bref répit... quelques mois plus tard, une femme, agent double la dénonce. La petite Mireille avait 16 ans en 40, à travers la vie d'une résistante, c'est aussi beaucoup celle d'une très jeune fille entraînée dans la tourmente de la clandestinité, un récit attachant de combat et d'amour maternel.

Dans Combats de femmes 1939-1945, Évelyne Morin-Rotureau réunit les quatre témoignages et onze contributions, synthèse de recherches connues des spécialistes pour démontrer que les femmes "furent des milliers à participer à une Résistance obscure mais authentique", aux formes variées, liées à leur situation en France et en Allemagne. Les auteurs de cet ouvrage qui, pour certaines, sont des témoins de l'époque, nous éclairent sur

les actions des femmes pendant le second conflit mondial. Ainsi Rita Thalmann s'attaque-t-elle au mythe d'une arrivée du nazisme au pouvoir par le vote des femmes. À partir des comportements des électrices, l'historienne cherche à comprendre le soutien et le ralliement de certaines à un parti qui les nie. La démarche aussi d'Annette Wiewiorka qui s'interroge sur le sort des femmes juives "les oubliées de l'histoire de l'après-guerre".

Mais aussi parce qu'il n'y a pas que des héroïnes, il y eut aussi, hélas, celles qui dénoncent : les historiens hollandais avaient répertorié douze façons différentes de se rendre coupable, dans l'Allemagne de Hitler, de la mort de quelqu'un. En onzième position : la dénonciation.

Ce livre traite de la trahison par intérêt personnel, trahison qui a coûté la vie à ses victimes, en Allemagne, alors que la période hitlérienne touchait à sa fin.

Les dénonciatrices ? Des femmes, des filles, des amantes, des voisines, rencontrées dans un train ou dans la rue. Les victimes : leurs proches.

À travers dix récits bouleversants, Helga Schubert lève le voile sur un sujet encore tabou de l'Allemagne nazie et sonde le mystère de ces Allemandes qui, sous le troisième Reich, ont dénoncé des compatriotes à la Gestapo. Étaient-elles criminelles ? inconscientes ? victimes elles-mêmes du totalitarisme ? Toujours est-il que leur geste, souvent motivé par des

raisons personnelles, les conduira après la guerre à être jugées, condamnées pour crime contre l'humanité.

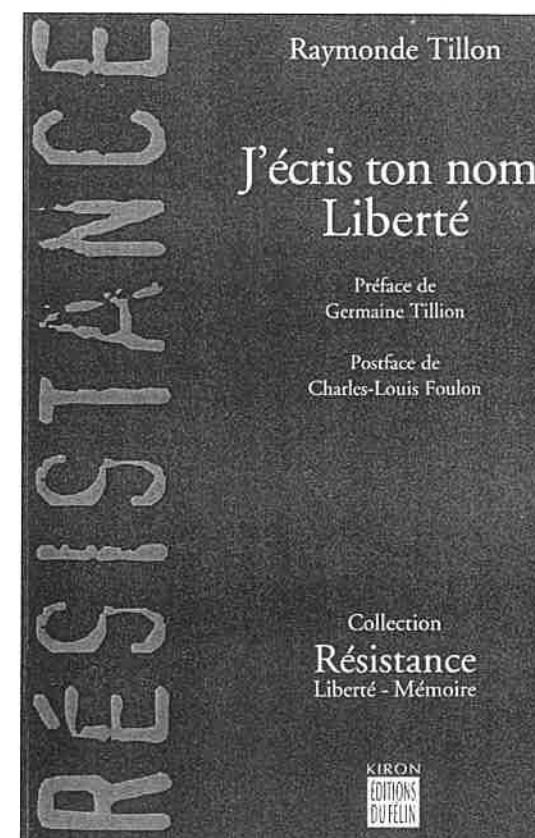
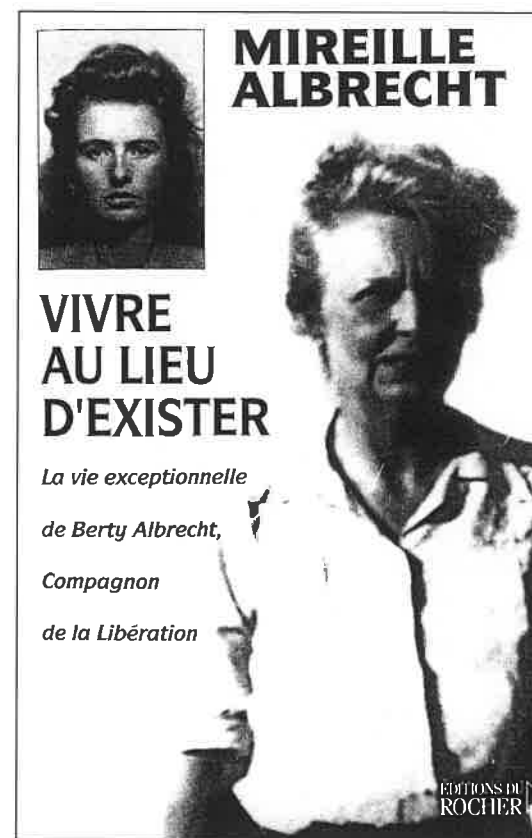
Karlrobert Kreiten avait vingt-sept ans, il passait pour le pianiste allemand le plus brillant de sa génération, il a été pendu le 7 septembre 1943 car il a été dénoncé par Ellen X. pour avoir prétendu devant elle que Hitler était un malade... Une plongée dans les archives de la RDA pour comprendre les cas de trahison courante par des femmes, pendant la guerre.

Raymonde Tillon était avant la guerre l'épouse d'un membre du comité central du PC et responsable de la CGT à Marseille (Nédelec). Il était déjà prisonnier en Allemagne lorsqu'elle fut arrêtée le 31 mars 1941 et condamnée en octobre de la même année, devant le Tribunal maritime de Toulon à 20 ans de travaux forcés. Transférée à la prison Saint-Joseph à Lyon, puis aux Beaumettes, enfin à Rennes d'où les autorités de Vichy les livrèrent aux autorités allemandes qui décidèrent de la déportation. Ce groupe de détenus quitta Rennes en mai 44, puis ce fut Sarrebruck, Ravensbruck, le transfert au Kommando de travail de Leipzig rattaché au camp de Buchenwald où avec ses camarades de camp elles resteront plus de 10 mois. Elles seront rapatriées en juillet 1945. Charles Nédélec est mort à la fin de l'Occupation. Raymonde devient l'une des premières femmes députées à l'Assemblée Constituante et épouse Charles Tillon "l'ancien mutin de la mer

Noire" condamné lui aussi au bagne pour avoir refusé de soutenir les Russes blancs opposés à la révolution de 1917. Tous deux partagent les espoirs d'un parti communiste alors au faite de sa puissance. Mais l'espoir prend d'étranges couleurs ; le député de Marseille sera privée de ses mandats et reléguée dans un obscur secrétariat... Victime des "procès de Moscou" à Paris. En se mariant avec le fondateur des fameux FTPF, en accordant sa vie à celui dont le général de Gaulle avait fait un ministre de l'Air puis de l'Armement, Raymonde Tillon va vivre l'une des pages les plus noires du stalinisme à la française. Unis dans l'adversité, exilés volontaires en Provence, les Tillon ne renoncèrent jamais à défendre les idées de justice et de liberté qui ont fondé leurs vies.

Nathan Stoltzfus
 La résistance des cœurs
 Éditions Phébus, 506 p., 22,50 €
 Mireille Albrecht
 Vivre au lieu d'exister
 Éditions du Rocher, 440 p., 21 €
 Raymonde Tillon
 J'écris ton nom, Liberté
 Édition du Félin, 216 p., 19,50 €
 Dirigé par Evelyne Morin-Rotureau
 Combats de femmes 1939-1945
 Éditions Autrement, 239 p., 19,95 €
 Helga Schubert
 Les femmes qui dénoncent
 Éditions Stock, 250 p., 17,99 €

Glade M.



La mémoire des Français Libres

Voici le Fac-similé de la couverture de l'ouvrage majeur à la réalisation duquel nos souscripteurs ont bien voulu participer ? Si certains de nos lecteurs souhaitent disposer d'un tiré à part représentant cette couverture, il leur suffira de nous le demander.

Il leur sera donné satisfaction gratuitement.

Avec beaucoup de retard, dû à des circonstances imprévues, le premier tome de 500 pages est en cours d'impression.

Les deux suivants devraient être achevées cette année.

Nous étudions la possibilité d'effectuer la livraison en deux fois.

La saisie n'étant pas achevée, il est difficile d'apprécier exactement le nombre final de pages :

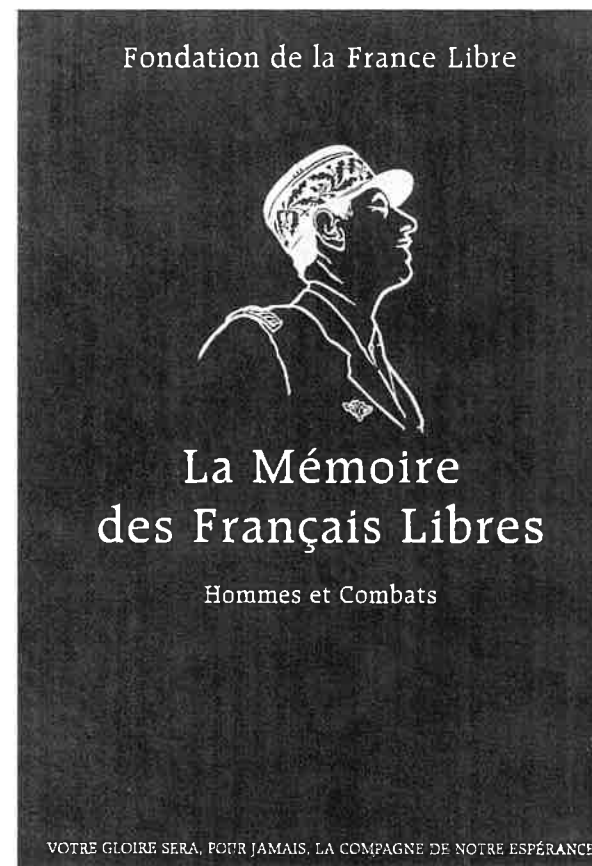
il ne devrait pas dépasser 3 000.

Deux améliorations importantes ont été apportées. Un papier couché de 115 g sera utilisé (90 g auparavant). Un premier cahier de 16 pages couleur (Tome 1), sur papier brillant 135 g servira d'introduction.

Nous ferons figurer les noms des premiers souscripteurs en tête de l'ouvrage pour les remercier de leur confiance et leur patience.

Nous étudions enfin la possibilité de faire dorer les trois tranches de chaque tome, procédé qui achèvera de faire de cet ensemble un objet de prestige où chacun trouvera les récits de nos combats et le souvenir de ceux qui les ont menés.

Voir plus loin le bulletin de commande.



Fondation de la France Libre

59, RUE VERGNAUD 75013 PARIS
TÉL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80

Etablissement reconnu d'utilité publique par le décret du 16 juin 1994 Journal Officiel n° 140 du 18 juin 1994

Paul Babet

"Robert"

Agent technique au Service Technique Aéronautique, aux Sables d'Olonne, il participe à la résistance dès le début. À Roanne en juin 1941 il retrouve son camarade Jean Nocher qui lui confie la diffusion de journaux clandestins "Franc-Tireur", "Combat", "Libération" dans le Nord du département. Au printemps 1942, avec Gérard Hennebert; il recherche des terrains pouvant convenir à des parachutages. Arrêté à Roanne, en septembre 1942, il ne sort de la prison de St-Paul de Lyon que le 2 mars 1943 avec un non-lieu, ayant réussi à détruire les preuves de ses relations avec Nocher.

Hennebert qu'il retrouve lui fait aussitôt rencontrer Hervé Monjaret (R.V.) parachuté le 31 décembre 1941, avec Jean Moulin et Raymond Fassin, qui lui propose une responsabilité dans les services Atterrissages et Parachutages, il adopte alors un pseudo de "Robert".

Démobilisé en mai 1946, il devient secrétaire particulier de Max Hymans (député-maire, président de Conseil général, président d'Air France) jusqu'à sa disparition, en 1961. Il entre au Conseil supérieur de l'Infrastructure et de la navigation aérienne. Il crée, à la libération le cercle aéronautique du secrétaire général à l'Aviation civile, dont il sera président. Il totalisera 2700 heures de vol.

Sa nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur précède :

"Combattant remarquable de la Résistance intérieure et des FFC, dont l'action énergique fut incessante de 1940 à la libération.

A rendu les plus éminents services comme membres de Franc-Tireur au début, depuis le 1^{er} juillet 1942 comme FFC.

A notamment en qualité de Chef départemental des opérations de parachutages en R.4, comme Chef régional adjoint et enfin comme Chef régional par intérim de R.3, assuré directement et avec un mépris total du danger, le succès de nombreux parachutages d'armes et d'agents.

"Officier d'élite, aux hautes qualités morales, a pris en agissant avec un esprit de sacrifice exceptionnellement élevé, une part prépondérante aux opérations qui ont amené la libération de sa région".

Né le 9 juin 1913 il nous a quittés calmement le 10 février 2002. Il repose maintenant à Montmorency en laissant 3 fils, 9 petits-enfants, le témoignage de ses actions et un message d'espoir.



Henri Battut



Henri Battut nous a quittés ; ses obsèques ont eu lieu le 25 avril 2002 dans la petite église des Pennes-Mirabeaux (Bouches-du-Rhône), où il résidait.

Henri Battut était né le 4 mai 1915 à Paris. Il s'engage en juillet 1932 et, après avoir fait ses classes, est envoyé au Maroc de 1936 à 1939. Il participe à la campagne de France, mais n'acceptant pas l'armistice, rejoint l'armée britannique pour continuer la lutte jusqu'au 11 mai 1943, date de son engagement au BCRA à Londres, avec le grade de sous-lieutenant et participe à des opérations de renseignements. Il est blessé le 4 mai 1944. Il part le 27 octobre 1954 en Corse.

En 1955 il est en Indochine. Il participe aux opérations en Algérie de 1956 à 1957. Il quitte l'armée en 1958 et devient moniteur équestre. Il se retire au Pennes-Mirabeaux en Provence où il fonde un club équestre avec son épouse. Henri Battut était un grand patriote, comme le prouve ses états de services. Il était titulaire de la médaille de la France libre, de la croix de Guerre 1939-1945 avec agrafe Maroc, de la médaille de la Valeur militaire, Distinguished Service Order et du Ouissam Alaouite (décoration marocaine).

Maurice Belleux

Le général Maurice Belleux, grand résistant pendant la Seconde guerre mondiale, spécialiste du renseignement et du contre-espionnage, est mort, vendredi 5 avril 2002 à Paris, en sa quatre-vingt-quinzième année.

Né le 26 mars 1908 au Palais (Morbihan) et ancien saint-cyrien, Maurice Belleux entre dans l'aviation - une armée alors nouvellement créée - comme pilote-observateur breveté après un passage en 1932-1933, au grade de lieutenant, à l'École d'application aéronautique de Versailles. Au début de la Seconde guerre mondiale, capitaine, il commande une escadrille de chasse, puis sert dans les états-majors des forces armées à Beyrouth (Liban) et à Tananarive (Madagascar). Il rentre en France pour commander un groupe de chasse à Montpellier, à Clermont-Ferrand, puis à Lyon avant d'être affecté, en novembre 1942, après le débarquement allié en Afrique du Nord, au service des archives et au Musée de l'air à Toulouse.

En réalité, le commandant Belleux utilise cette "couverture" pour prendre une part active dans la Résistance en créant, au profit des Alliés et plus spécialement des Britanniques, un réseau de renseignement baptisé Hunter, sur les activités aéronautiques de l'occupant. Il dirigera ce réseau jusqu'en mai 1944, date à laquelle il doit rejoindre Londres et les Forces aériennes de la France libre sur un ordre du Bureau central de renseignement et d'action (BCRA), les services secrets gaullistes. A la libération, le lieutenant-colonel Belleux entre au Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE), qui donnera naissance, en 1982, à l'actuelle Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE). Promu colonel en 1949, Maurice Belleux va servir, six années durant, en Indochine où, comme responsable de la section du SDECE consacrée à l'Extrême-Orient, il organisera les actions clandestines de lutte contre le Viêt-Cong, la rébellion armée qui réclame l'indépendance.

De retour en France en 1956, le colonel Belleux, promu général de brigade aérienne l'année suivante, devient chef du service "sécurité" de la Défense nationale et des Forces armées, qui est l'ancêtre de la Sécurité militaire (aujourd'hui, la Direction de la protection et de la sécurité de la Défense). En 1958, il commande l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT), qui regroupe toutes les unités d'hélicoptères. En 1961, le général Belleux, venant d'atteindre la limite d'âge du personnel navigant, est autorisé à quitter l'armée active. Mais il sera aussitôt rappelé, pour trois mois, dans les rangs du cadre des officiers généraux pour participer à la réorganisation du commandement de l'armée de l'air rendue nécessaire par l'échec du "putsch" des généraux en Algérie contre le général de Gaulle, président de la République. Durant plusieurs années, il présidera la Commission nationale consultative de la Résistance (CNCR) créée en 1970 pour proposer au ministre de la Défense l'homologation des titres de résistance présentés par les intéressés.

Titulaire notamment de la croix de Guerre 1939-1945, de la médaille de la Résistance et de la croix du Combattant volontaire 1939-1945, le général Maurice Belleux était grand-croix de la Légion d'honneur.

Jacques Isnard

Jean Birden

Il était né en 1919 à Suresne. Admis à 19 ans à l'École navale, il était enseigne de vaisseau en janvier 1940.

Il est à la Réunion au moment de la prise de Madagascar par les Britanniques. Il rallie la France libre le 1^{er} novembre 1942 et embarque sur le contre torpilleur *Léopard* de novembre 1942 à mai 1943, participant notamment aux engagements du bâtiment sur le théâtre de Méditerranée. Nommé au commandement du *Chasseur 42*, il effectue de nombreuses escortes et patrouilles sur les côtes d'Afrique d'août 1943 à juillet 1944. volontaire pour les fusiliers marins, il sert au 1^{er} RFM d'août 1944 à septembre 1945, participant à toute la campagne de France, ce qui lui vaut une blessure de guerre et 4 citations.

Volontaire pour l'Indochine, il y commande les dragueurs *Digitale* et *Aubépine* (1952-1953) et l'école des officiers de la Marine vietnamienne et gagne une croix de Guerre TOE.

Sa carrière dans la Marine nationale est très brillante ; il commande l'escorteur rapide *Le Lorrain* (1958-1959), l'escorteur d'escadre *Tartu* (1962-1963) le porte-avions *Arromanches* (1967-1968) ce qui est assez exceptionnel pour un "surfacier" breveté fusilier.

Il a été adjoint naval du commandant du Centre d'expérimentations du Pacifique et commandant la station navale de Papeete (1965-1966). Il finit sa carrière comme chef du 3^e bureau de l'état-major de la marine (1968-1971).

D'une remarquable compétence et d'une exquise urbanité, il donnait l'exemple à la fois du labeur librement et courageusement prodigué et d'un dévouement sans limite. Sa modestie et sa discrétion ont malheureusement freiné son avancement.

Le contre-amiral Birden était commandeur de la Légion d'honneur (1968), grand officier de l'ordre national du Mérite. Il est mort le 9 octobre 2001 des suites d'une longue maladie ; un détachement du porte-avions *Charles de Gaulle* lui a rendu les honneurs militaires lors de ses obsèques à Cuers.

Jean Boven

Une lettre d'Australie de Rob Chaloner, que nous reproduisons, nous apprend la mort de notre camarade Jean Boven, à l'âge de 87 ans le 25 septembre dernier à Sydney, où il résidait.

"Ancien du " French Squadron" il a servi dans le Special Air Service de David Stirling en Libye et en Tunisie, il a été en outre parachuté en France comme sous-lieutenant, chef de stick du 3^e SAS. Cinquante ans plus tard, il effectuait encore un saut à Nowra (Australie), en compagnie du major Alan Ing SAS. " À 82 ans, il était immaculé dans son uniforme qu'il portait pour le saut". Sa seule concession à son âge, il a dû retirer lunettes, fausses dents et sonotone avant de sauter. Il a été un membre actif de la branche SAS de la Regimental à Sydney pendant 15 ans. On se souvient de lui comme une quintessence de Français, pur et avec un charme gaulois, particulièrement avec les dames. Jean avait une immense force physique et a survécu à de nombreuses et sérieuses opérations, dont chacune aurait été, pour un autre homme, fatale. Sa tête est restée ferme jusqu'à la fin. Même très malade, il prétendait se prendre en main dans son appartement, ce qui, malheureusement, ne fut pas possible".

Rob Chaloner



André-Jacques Cuyalaa

1943, dans la tourmente des années noires de l'Occupation allemande, la France touchait le fond de l'abîme. C'est alors que notre compagnon André Cuyalaa, que l'Éternel vient de rappeler à lui, décida avec son frère Albert de répondre à l'Appel du général de Gaulle qui exaltait les liens charnels et mystiques des Français avec leur patrie martyrisée.

Ces liens, pour être crédibles, exigeaient de risquer sa vie jusqu'à verser son sang. Car, comme le répétait le Père Maurice Cordier notre président national, commandeur de la Légion d'honneur, il n'y a de communauté vivace qu'entre des hommes et des femmes déterminées à verser le sang les uns pour les autres, sans quoi, pas de famille pas de nation, à fortiori de solidarité supra-nationale ou de fraternité universelle. Tel était en substance l'Appel du 18 juin 1940 du chef de la France libre : le don de la vie, synonyme d'amour suprême de la Patrie.

C'est ainsi que le 20 juin 1943, André et Albert Cuyalaa franchirent la frontière espagnole dans l'espoir de rejoindre l'armée du général de Gaulle. Hélas ! les géôles franquistes et le sinistre camp de concentration les attendaient avant d'atteindre la terre promise : le Maroc. Là, l'armée française renaissante les accueillit pour prendre d'assaut l'île d'Elbe, débarquer en Provence, franchir le Rhin, atteindre le Danube toujours les armes à la main.

Tu peux être fier André de ton ouvrage sur cette terre, une guerre héroïque et une vie de labeur. A ton frère, à ta sœur, à tes neveux et à tous ceux qui te sont chers, je voudrais dire combien nous sommes de tout cœur avec eux dans ton souvenir.

Quant à toi André, notre compagnon, note frère, ce n'est pas un adieu que nous t'adressons, mais un au revoir, auprès de Dieu à qui nous demandons humblement de nous accorder le courage et la force et la foi pour accomplir la fin de notre voyage.

Pierre Georges Drouin

Le capitaine de vaisseau (H) Drouin est décédé le 31 décembre 2001 à Nieul-Sur-Mer (Charente-Maritime). Il était né le 9 octobre 1919 à Bordeaux (Gironde). Élève à l'école d'hydrographie de Paris, il est appelé sous les drapeaux en novembre 1939. Il est breveté radio et embarque le 1^{er} avril 1940 sur l'*Ambroise Paré*. Il rallie la France libre le 6 juillet 1940.

Embarqué sur l'avis *Commandant Duboc* de juillet 1940 à janvier 1942, comme matelot radio (opérations de Dakar et d'Afrique équatoriale, escortes océan indien et mer Rouge, prise de Massaouah). Il est à bord "une des vedettes de parlementaires de la France libre sur lesquelles la marine à Dakar fait ouvrir le feu.

Il suit les cours de l'École navale à bord du *Président Théodore Tissier* de janvier 1942 à juillet 1943 (4^e session). Nommé aspirant le 1^{er} juillet 1943 ; embarqué sur la corvette *Renoncule* de juin 1943 à février 1945 (bataille de l'Atlantique, nombreux engagements contre l'ennemi, opérations du débarquement en Normandie). Promu enseigne de vaisseau de 1^{re} classe le 1^{er} avril 1945. Affecté à l'OTU (école aéro anglaise) de mars à mai 1945, puis à différentes écoles de pilotage à Cuers, Karouba, Lartigue, Rochefort. Nommé pilote d'aéronautique le 1^{er} juin 1947.

Poursuit sa carrière dans l'aéronavale. Fait campagne en Indochine sur l'*Arromanches* (1952-1953). Il commande la 9F (1953-1954), la 23F (1958-1959), la Base aéronavale (BAN) d'Aspretto et la marine en Corse (1967-1969), la BAN de Lann Bihoué (1971-1973).

Il quitte le service actif le 9 octobre 1974 et poursuit une seconde carrière comme ingénieur au bureau d'études des avions Marcel Dassault-Bréguet.

Il avait écrit en 1991 un livre de mémoires très intéressant "L'impossible et l'espoir 1940-1945" dont il n'existe malheureusement que quelques exemplaires. Son attachante personnalité transparaissait à travers ses commentaires. C'était un homme discret, loyal, désintéressé, d'une grande conscience professionnelle. Son attention grave, sa critique solide, son cœur généreux lui valait l'estime de tous ceux qui ont servi sous ses ordres ou tout simplement côtoyé.

Le capitaine de vaisseau (H) Drouin était officier de la Légion d'honneur (1958), commandeur de l'ordre national du Mérite (1971), titulaire de la croix de Guerre 1939-1945 avec 2 citations, théâtres d'opérations extérieurs (TOE) avec 1 citation, médaille de l'aéronautique (1957).

Philippe Fratacci

Compagnon de la Libération, Philippe Fratacci est mort, vendredi 5 avril 2002 au Havre (Seine-Maritime).

Né le 25 janvier 1917 à Nice, Philippe Fratacci est sergent au 23^e régiment d'infanterie coloniale au Cameroun quand il déserte, le 20 août 1940, pour rallier les Français libres avec le futur maréchal Philippe Leclerc de Hauteclocque. Il participe aux campagnes de Libye, de Tripolitaine et de Tunisie au sein de la 1^{re} division française libre. Le 17 mai 1944, il est grièvement blessé devant Monticelli, en Italie. Le 16 août 1944, il débarque en Provence avec la 1^{re} armée française. Promu lieutenant un mois après, il va contribuer à tous les combats jusque devant Belfort, puis, durant la campagne d'Alsace, il participe à la prise de postes avancés de Sélestat, et, à la mi-avril 1945, à la bataille dans le sud des Alpes, sur la Roya et Breil. Il est fait Compagnon de la Libération le 16 octobre 1945.

En 1946, Philippe Fratacci sert en Indochine sous les ordres de Leclerc. À partir de 1947 et jusqu'en 1961, il sert dans la gendarmerie au Maroc, au Cambodge, au Niger et en Haute-Volta. Admis à la retraite en 1965, avec le grade de lieutenant-colonel, il devient chef du service de la sécurité, du port autonome du Havre, titulaire notamment de la croix de Guerre 1939-1945, de la croix du Combattant volontaire et de la médaille de la Résistance, Philippe Fratacci était officier de l'Ordre national du Mérite et commandeur de la Légion d'honneur.



Paul Galleret

Né le 21 juillet 1902 à Varzy (Nièvre), il passe avec succès le concours d'entrée à l'École navale le 1^{er} octobre 1921. Promu lieutenant de vaisseau en 1930 il est breveté transmetteur. Après un passage en 1^{re} région maritime, il embarque comme officier en second de l'avis *Bougainville*. En juin 1940 il est à bord du cuirassé *Courbet* et se retrouve en Grande-Bretagne après l'évacuation de Cherbourg. Il rallie les Forces navales françaises libres le 9 octobre 1940 et embarque comme commandant en second du contre torpilleur *Le Triomphant*. Promu capitaine de corvette il est désigné comme sous-chef d'état-major des FNFL à Londres et occupe ce poste jusqu'en avril 1942 ; il fait ensuite partie de l'état-major particulier du général de Gaulle.

De janvier 1943 à février 1944 il commande la marine à Madagascar, puis, après sa promotion au grade de capitaine de frégate, il commandera le transport *Quercy*. En novembre 1944, il prendra le commandement de l'avis *Savorgnan de Brazza*.

La paix revenue, il commande la marine au Havre (1945-1949), le croiseur Duguay-Trouin (1949-1951) en Indochine, l'arrondissement maritime de Lorient (1953-1956), le groupe des écoles de la Méditerranée (1956-1958)

Il a été auditeur à l'IHEDN (1951) à l'état-major particulier du ministre de la Défense nationale (1952-1953) et directeur des écoles militaires de la marine (1958-1960).

Vice-amiral en août 1958, il est préfet maritime de la 3^e Région (1960-1962). Promu amiral en juillet 1962, il est nommé inspecteur général de la marine. Il quitte le service actif le 1^{er} août 1963.

L'amiral Galleret est décédé le 17 septembre 2001 était grand officier de la Légion d'honneur (1961), titulaire de la croix de Guerre 1939-1945 et des TOE, médaille de la Résistance, commandeur des Palmes académiques, officier du Mérite maritime.

André Heck

Ainsi s'achève dans la paix du Seigneur, la vie exceptionnelle d'un glorieux fils de France, auquel m'incombe l'insigne honneur de rendre l'ultime hommage de ses compagnons des années noires, au nom également, du président de la Fondation de la France libre, le Premier ministre Pierre Messmer.

Le colonel André Heck intégra sans délai la confrérie des soldats, initiés par le sang versé ou répandu, qui s'enorgueillirent de ne jamais poser leurs armes, malgré l'humiliation d'une tragique et écrasante défaite et l'amertume de la grandeur évanouie de la Patrie.

Prisonnier, il s'évade quatre mois après ; repris, interné au camp de Drancy, antichambre du martyr concentrationnaire, il s'évade encore pour rejoindre la Résistance et, enfin, s'embarquer clandestinement vers la Syrie, où il rallie les Forces françaises libres un an et un jour après l'Appel du général de Gaulle, le 19 juin 1941. Sa vieille croix de Lorraine officielle, qu'il arborait fièrement, porte le prestigieux numéro 18.992.

Il sert aussitôt au 1^{er} Régiment de Spahis marocains sous les ordres du légendaire Montclar jusqu'en mai 1945, où il reçut une grave blessure, dont la douleur lancinante l'accompagna jusqu'à la fin et le laissa invalide de guerre. C'était lors du fait d'arme de Der Es Zor où sa conduite héroïque lui valut une citation à l'ordre de l'armée signée par le général de Gaulle en personne, accompagné de la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Blessé, le lieutenant André Heck refusa l'évacuation pour ne pas abandonner ses hommes et gagner finalement le combat.

Toujours refusant de subir et recherchant la bataille partout où la France engageait son honneur, André Heck fit campagne en Indochine et en Algérie. Il quitta les armes après 34 ans de service avec la Rosette d'officier de la Légion d'honneur, la croix de commandeur de l'ONM, la croix de Guerre 39/45, celle des TOE et de la Valeur militaire avec au total six citations, la médaille des Évadés, la croix de Combattant volontaire de la Résistance et bien d'autres distinctions qu'il serait trop long à énumérer.

Colonel André Heck recevez le salut fraternel de vos compagnons de la France libre et des anciens de la Première Armée française "Rhin et Danube", dont vous avez été un temps le président de section à Biscarrosse et rejoignez en paix le carré des vieux soldats que la tradition situe à la droite de l'Éternel.

À vous Madame son épouse explorée, je présente au nom de tous, l'hommage de notre très profond respect avec nos très sincères condoléances.

Louis Lasserre

Paul Laffont, alias William

Le second maître détecteur Paul Laffont est décédé le 20 avril 2002 à Toulon (Var). Il était né le 10 novembre 1922 à Saint-Étienne (Loire). En 1939, à la déclaration de guerre contre l'Allemagne, il se trouve à l'école des mousses à Brest.

En juin 1940 il réussit à prendre passage sur un des nombreux bâtiments qui abandonnent le port de Brest à l'approche de l'armée allemande. Arrivé à Portsmouth, il est recruté dans la Royal Navy pour embarquer sur HMS *Fidelity*, il participe activement aux nombreuses missions spéciales de ce navire sur les côtes de France, particulièrement dans le golfe du Lion.

Le 20 août 1941 il s'engage dans les FNFL, affecté sur *Amiens*, il suit les cours de détecteur et embarque sur la *Reine des Flots* qui, après avoir effectué le tour de l'Afrique, arrive dans la Méditerranée orientale. En juillet 1941 il est muté sur l'avis *Commandant dominé*, c'est ainsi qu'il participera au débarquement des troupes alliées en Provence en août 1944.

Il quitte la marine nationale en 1947, suit les cours d'officier mécanicien et navigue à la Messagerie maritime, à la compagnie Paquet puis à la compagnie Chérifienne. En 1953 il met fin à sa carrière de marin pour devenir technicien à l'Électricité de France et occupera divers postes au Maroc, en France et en Afrique Équatoriale.

Le second maître détecteur Paul Laffont était titulaire de la médaille Militaire, de la croix de Guerre 1939-1945 avec palme, de la médaille de la Résistance, de la médaille de la France libre, de la médaille des Engagés volontaires, de la médaille commémorative avec agrafe Campagne de Libye, des War Medal et Military cross de la Royal Navy.

François Locufier

Notre camarade était originaire de Wattreloos (Nord) ; il est arrivé en Angleterre en 1940, âgé de quelque vingtaine, a d'abord servi dans les rangs de la Mission des transports maritimes. Ce n'est qu'en 1942 qu'il fut en mesure de signer son engagement dans les Forces françaises libres.

Dirigé sur l'École militaire des Cadets de la France libre il sortit en décembre 1943 dans les rangs de la fraction "Corse et Savoie" avant d'être affecté à la 2^e DB. Il y fut nommé adjoint du capitaine, commandant l'escadron de réparation rattaché à l'état-major, coiffant les trois escadrons de réparation des trois groupements tactiques de la Division.

À la fin de la campagne, outre la Presidential, huit citations propres à tous les combattants de la 2^e DB, il avait mérité la croix de Guerre avec palme et la Légion d'honneur.

Son devoir ainsi accompli avec courage et distinction, François Locufier, dès lors âgé de vingt-cinq ans sut, comme certains de ses jeunes camarades, reprendre le cours de ses études interrompues, obtenir un diplôme d'ingénieur et faire ensuite carrière dans l'industrie textile.

Habitant Castres, il en était rapidement devenu l'une des principales figures dans les milieux anciens combattants et avait été porté à la présidence de la section locale de l'Association des Français libre. Il avait en outre accepté la présidence de l'Association départementale des médaillés du travail et de la Rotary Club de sa ville : mieux encore, il fut nommé gouverneur de cette institution, c'est-à-dire responsable de région.

Il est décédé le 10 mars 2001 à Castres.

La cérémonie funèbre a été célébrée le 13 mars en la cathédrale Saint-Benoît (1).

André CASALIS

(1) D'après : *Écho des Cadets* n° 39 et Communication de M. Paulhies.

Alexandre Moroz

Le docteur Alexandre Moroz, depuis plus de 20 ans premier vice-président de l'Association régionale Côte d'Azur des Évadés de France par l'Espagne, vient de disparaître après une longue maladie.

Il était né à Moscou le 3 octobre 1913. Après la Révolution d'Octobre, la famille Moroz décide de quitter la Russie soviétique et choisit de s'installer en France.

1939, la France et l'Angleterre entrent en guerre contre l'Allemagne nazie. Mai 1940, c'est la bataille de France, bataille perdue. Alexandre prépare son doctorat en médecine. Reçu brillamment, il est appelé à pratiquer son art dans la région de Perpignan. Début novembre 1942, les américains débarquent au Maroc et en Algérie. Les Allemands envahissent la zone dite libre. Dès lors Alexandre décide de rejoindre l'Angleterre ou l'Afrique du Nord.

Arrêté par la police Espagnole, il est interné à Miranda. Avec le peu de moyens dont il dispose il soigne la "mirandite" qui affaiblit dangereusement les organismes. Devenu le médecin français, tous ont pu témoigner de son courage.

Libéré, le médecin Alexandre Moroz rejoint le Maroc. Il participera à la campagne d'Italie au sein de la 2^e Division d'infanterie marocaine entièrement équipée à l'américaine.

De novembre 1943 à juin 1944, il va perdre trois médecins auxiliaires tués au combat. Reconnu pour ses qualités de sang froid, de courage, il obtient la croix de Guerre avec 2 citations élogieuses ; campagne de France, Alsace, Allemagne, Autriche. Il est de ceux qui peuvent dire avec fierté "la France ce n'est pas le sang reçu, c'est d'abord le sang versé".

Démobilisé, le docteur Moroz installe son cabinet médical à Nice, sur la Promenade des Anglais.

Très vite il acquiert la confiance, l'estime, le respect et la fidélité de ses patients.

Mais sa vie ne fut pas un long fleuve tranquille, les événements l'avaient marquée. Aujourd'hui, cher Alex, tes camarades s'inclinent une dernière fois devant toi. Il ne t'oublieront pas. Les hommes tes que toi ne meurent pas, leur souvenir se sublime ainsi que le disait le général Mac Arthur.

Roger G. Barthélemy

Jacques Piquet

Le capitaine de frégate (H) Jacques Piquet est décédé le 18 février 2002 à Buenos-Ayres (Argentine)

Il était né le 26 février 1922 à Alger (Algérie). En 1939 il est en classe de préparation à l'École navale au lycée de Brest (Flotte Bretagne). Il quitte Brest le 18 juin via Ouessant, prend passage sur le transport de charbon le *Mousse le Moie*, débarque à Plymouth le lendemain. Il rallie la France libre le 10 juillet 1940. Il suit les cours de l'École navale à bord du cuirassé *Courbet* et, après un stage d'application sur le patrouilleur *Vikings* de septembre 1940 à mai 1941, sur le *Président Théodore Tissier* (2^e session). Il en sort aspirant le 1^{er} novembre 1941.

Embarqué sur la corvette *Commandant Drogou* de décembre 1941 à avril 1945 (bataille de l'Atlantique). Promu enseigne de vaisseau de 1^{re} classe le 1^{er} novembre 1943.

À la fin des hostilités il sert sur la frégate *la Surprise* d'avril 1945 à juin 1946, puis fait campagne en Indochine sur l'avis *Chevreuil* de septembre 1946 à mars 1948 et à la flottille amphibie Indochine sud de mars à juillet 1948. Il embarque sur le pétrolier *Var* de janvier à août 1950. Breveté détecteur après un stage à l'École TER (1951), il embarque sur le D.E. *Touareg* d'octobre 1951 à octobre 1953 puis sur l'escorteur d'escadre *Surcouf* d'octobre 1953 à novembre 1955. Il commande l'escorteur côtier *Pique* de novembre 1955 à décembre 1957. Affecté à l'unité marine Oran de décembre 1957 à novembre 1960 ; embarqué sur l'escorteur d'escadre *Guépratte* de novembre 1960 à septembre 1961. Affecté à Comar Marseille de septembre 1961 à mars 1962, il rejoint les rangs de l'OAS. Il est radié des cadres de l'activité en janvier 1964 mais amnistié en mai 1984.

Le capitaine de frégate (H) Piquet était chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de Guerre 1939-1945 avec 2 citations et de la croix de la Valeur militaire (CVM) avec 1 citation. Il était intelligent, vif d'esprit et sympathique, tenace dans ses opinions. Lors de sa radiation de la marine, il était parti en Amérique du sud où il avait réussi brillamment une seconde carrière dans le commerce. En 1990, il avait profité d'une réunion de promotion pour reprendre contact avec ses anciens camarades, mais cette initiative était restée sans lendemain, malgré l'excellent accueil qui lui avait été réservé.

Gaston Anastaze

(3^e SAS)

Ch. LH, M.M., CG, MFL, VM, CGH

Nous avons été informés du décès de notre ami Anastaze en mars 2002. Gaston avait rejoint le 3^e SAS en formation en juin 1943. Après avoir effectué son entraînement SAS en Écosse il sera déposé au début du mois d'août 1944 non loin de Poitiers, engagé dans différentes actions contre l'ennemi. Plus tard il sera parachuté sur le nord de la Hollande participant aux derniers combats avant l'armistice.

Bernard Vincent

(3^e SAS) - CG, CGH

Le 6 mars nous quittait Bernard qui avait intégré le 3^e SAS en 1943, puis avait rejoint la Grande-Bretagne pour suivre la formation SAS.

Déposé par avion dans le Poitou, il participera aux opérations de la mission Moses. Début avril 1945, il sera largué avec son stick près de la frontière germano-hollandaise pour ouvrir la voie aux blindés alliés.

François Gras

(3^e SAS)
MM, CG, CGH

Après une longue maladie, François abandonnait la lutte le 20 mars. Il avait combattu en Tunisie avant de rejoindre le 3^e BIA qui sera incorporé au 3^e SAS. Parachuté à la mi-août 1944 dans les environs de Lyon, il participera pendant un mois aux combats de la Libération de la région.

Dans la nuit du 7 au 8 avril 1945 il sera parachuté sur le nord des Pays-Bas pour les derniers combats précédant la victoire.

Gilles Anspach

(3^e SAS)
C. LH, CG, EV, M.FL, CGH

Évadé par l'Espagne en octobre 1942, il sera admis à l'École des Cadets de Ribbesford dès son arrivée en Grande-Bretagne. Sorti aspirant, il rejoindra le 3^e SAS. Parachuté le 5 août 1944 sur le Nord-Finistère, il sera de nouveau largué dans la nuit du 27 au 28 août en Franche-Comté.

En avril 1945 parachuté en Hollande, il participera aux ultimes combats. Démobilisé c'est dans l'aéronautique de pointe qu'il mènera une longue carrière d'ingénieur.

Des anciens Cadets et SAS étaient près de son épouse Joyce lors de la cérémonie d'adieu au Crématorium au Père Lachaise le 27 mars dernier.

Louis Fourcade

Le général est décédé le 8 avril 2002. ancien du fameux Commando Conus il avait, à ce titre, rejoint l'Amicale SAS au moment de sa retraite et participé de très près à l'activité du Conseil, où ses qualités d'homme d'action, son humour étaient très appréciés.

Ses brillants états de service lui avaient valu de nombreuses distinctions : vingt fois cité, CG, TOE, VM... il était grand croix de la Légion d'honneur et titulaire de bien d'autres décorations françaises et étrangères.



Ses obsèques ont eu lieu en la cathédrale de Toulon en présence d'un nombre impressionnant de personnalités, de délégations d'anciens combattants parmi lesquelles nombre de nos camarades, avec leur drapeau, qui entouraient son épouse, ses enfants et petits-enfants.

Au terme d'une carrière dans l'aéronautique, François s'était retiré dans le Midi retrouvant les camarades de la section PACA, lesquels furent nombreux, avec leur drapeau, pour rendre hommage à leur ami, et reconforter son épouse ainsi que sa famille.

Georges Lemeur

(4^e SAS)
Ch. LH, MM, CG, MR, EV, M.FL

Geo n'a pas 18 ans lorsque, avec quelques camarades, s'empare d'un bateau de pêche et quitte Lorient, trompant les vigies ennemies.

Après 48 heures de mer ils atteignent Falmouth. À Londres il signe le 18 juillet 1940 son engagement. Un an plus tard, breveté parachutiste, entraînement terminé, il part pour le Moyen-Orient avec la 1^{re} CIA du capitaine Bergé. Intégration au SAS à Kabret.

Après avoir combattu avec les Spahis en Libye, il réintègrera les SAS. Il sera parachuté en juin 1944 sur la base *Samwest*, puis participera à l'opération *Spenser*. Après la création de la section Bretagne, il en sera un moment le président.

Des problèmes de santé l'avaient contraint à l'amputation d'un pied. Son état se détériorant graduellement il s'est éteint le 27 mai. Nous nous consolerons en pensant qu'il a rejoint maintenant son ami, son complice Loulou Le Goff. La cérémonie de crémation a eu lieu près de Lorient le 31 mai en présence de ses camarades bretons conduits par leur président E. Thomé et les FFL de la région.

Jean Robert

(4^e SAS)

Il fut parachuté le 10 juin 1944 dans les Côtes-du-Nord sur la base de *Samwest-Duault* qui devait être attaquée quelques heures plus tard. Après le combat les SAS se dispersèrent. Mais Jean Robert resté sur le terrain, aidé par quelques résistants, réussit à la barbe de l'ennemi à sauver et évacuer Botella, Lassère et Fauchoux tous trois grièvement blessés.

Il prit ensuite le commandement du maquis de Coat-Malouen qui s'illustra lors des combats de la Libération de Guingamp puis de Saint-Brieuc. La Bretagne libérée, il participera aux opérations *Spenser* et *Franklin* en Belgique. C'est à Rennes qu'il est décédé. Une cérémonie a réuni en la cathédrale de Rennes, le 10 mai de nombreuses personnalités et anciens de la Résistance régionale avec lesquels il conservait un contact étroit.

*

Nous avons appris le décès, le 15 mai, de Françoise, épouse de notre camarade René Eschenlohr, lui-même actuellement hospitalisé pour de graves ennuis de santé.

Nous adressons à René ainsi qu'à ses enfants et petits-enfants toute la sympathie de ses amis anciens SAS.

Les Français libre à l'honneur

Légion d'honneur

Grand officier

Général LESECQ René, Maurice
Colonel MOORE Fred, Magloire
Lieutenant THEODORE Gérard

Commandeur

Général ALBOSPEYRE Max, Marcel
Médecin-général GROS Albert, Julien
Quartier-maître LE BRAS Yves
Lieutenant-colonel THOMAS Jean,
Théophile

Officier

Capitaine BAHUAUD Vital, Marie, SAS
Capitaine FERTE Maurice, Marcel
Médecin-lieutenant GILLET Jean,
Michel
Chef de bataillon GUYOMAR Jacques,
Camille
Quartier-Maître LETERRIER Paul,

Auguste

Sergent PFOHL Roger

Chevalier

Soldat CANTAU Georges
Gendarme DELAY Léon
Sergent LEPRINCE Roger, Jules
Lieutenant de vaisseau MOINEAU
Paul, Vincent
Sergent PALAYRET Gabriel, André
Soldat RENOUX Jean, Norbert

Médaille militaire

Sergent ARAV Ephrem

Ordre national du mérite

Grand croix

Colonel LAFONT Henry, Gaston,
Lucien

Grand officier

Lieutenant NORDMANN Roger,
Charles

Officier

Adjudant AELLIG Roger
Caporal GIRARD Georges, Germain
Quartier-maître HAGE Jules, Jean
Adjudant-Chef PIVETTE Albert,
Raymond

Ordre des palmes académiques

Chevalier

Colonel HUPIN Pierre

Naissances

Madame veuve André BRADELLE a la joie d'annoncer la naissance de jumeaux, Faustin et Théo, au foyer de son fils Yves, le 16 décembre 2001.

Madame Jocelyne GOESTSCHEL a la joie d'annoncer tardivement la naissance de son petit-fils François Alexandre MACRE, né en 2000 à Paris.

Madame Sophie ROSSI a la joie d'annoncer la naissance de son second arrière-petit-fils Arthur PINEDA, né le 14 avril 2002 à Brest, au foyer de sa fille.

Décès

ANASTAZE Gaston, en février 2002 à Pineuilh (Gironde)

BARBET Paul, le 10-02-2002 à Lalinde (Dordogne)

BARRAUX Henri, le 24-03-2002

BATTUT Henri, FFL 22362, le 2...4-2002 à Pennes Mirabeaux (Bouche-du-Rhône)

BELLEUX Maurice, général de division aérienne, FFL 24807 le 05-04-2002 à Paris

BETTAN René, FFL 20691, le 22-05-2002 à Nantes (Loire-Atlantique)

Mme BOICO Cristina, née Bianca MARCUSOHN, veuve du général Mihail BOICO, le 15-04-2002 à Paris

BOISOT Marcel, FAFL, le 25-04-2002-06-12

BORELLY Barthelemy, FAFL, le 15.5.2002 à Paris

BOVEN Jean, SAS, le 25-09-2001 à Sydney (Australie)

BROSSARD Jean, FAFL, le 19-05-2002 à Paris

CHARLES Guillaume, le 23-04-2002 à Plougasnou (Finistère)

CHINARDET Jean Michel, le -06-02-2002

COTTERET Alfred, le 15-04-2002 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine)

Mme CONAN Ada Eileen, épouse de Jean CONAN

COZ Roger, le 25-04-2002 à Lorient (Morbihan)

COURVAL André, FAFL, le 29-04-2002 à Granville (Manche)

DROUIN Pierre, FNFL, le 31-12-2001 à Nieul-sur-Mer (Charente-Maritime)

ENGELS Jacques, le 17-02-2002 au Nigeria

FEUARDENT Pierre, FFL 29250, le 29-05-2002 à Douarnenez (Finistère)

FLOCH Yves, le 27-03-2002 à Nîmes (Gard)

FOURCADE LOUIS, général, le 08-4-2002 à Toulon (Var)

FRATACCI Philippe, Compagnon de la Libération, le 05-04-2002 au Havre (Seine-Maritime)

GAULTIER Raphaël, FNFL, le 21-05-2002 à Libourne (Gironde)

GERMA Roger, FFL 19422, le 27-05-2002 à Rebenacq (Pyrénées-Atlantiques)

GERMAIN Gérard, le 20-03-2002 à Paris

GUETAT Jacques, FAFL, le 23-05-2002

GULLERME François, le 03-05-2002 à Brest (Finistère)

LECROCQ Guy-Jean, le 29-01-2002 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine)

MANTEAU Raymond, le 08-11-2001 à Notre-Dame-de-Sanilhac (Dordogne)

NOEL Marcel, FNFL, le 24-04-2002 à Lyon (Rhône)

POMMIER Paul, le 01-12-2001 à Bergerac (Dordogne)

Mme POYET Madeleine, en avril 2002 à ...

SAINT-GENIS Claude, CA 997, à Saliès-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques)

SAUBERLI Pierre, FAFL, le 04-04-2002 à Belfort

SERGEANT Pierre, FFL 3181, le 19-05-2002 à Sydney (Australie)

SERRA François, 1^{re} DFL, le 28.2.2002 à Ville Di Pietrabugno (Corse)

VALLEE Alphonse, le 18-09-2001 à Pleurtuit (Ille-et-Vilaine)

VINCENT Jacques, le 03-01-2002 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine)

WEILL Robert, le 30-05-2002 à Draguignan (Var)

YCARD Marc, FAFL, le 15-03-2002 à Saint Denis de la Réunion

RENOUVELLEMENT DE VOTRE PARTICIPATION À LA FONDATION POUR L'ANNÉE 2002

Je renouvelle ma participation à la Fondation de la France Libre,
et je joins à cet effet un chèque de € à titre de don*.

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

N° de participant à la Fondation

* Ce don ouvre droit à la déduction fiscale dans le cadre de la loi et des règlements en vigueur.



Abonnement - Abonnement - Abonnement - Abonnement

Abonnez-vous à la revue de la Fondation de la France Libre.

Mme, Mlle, M. : Prénoms :

Adresse :

Montant annuel de l'abonnement : 14 €

Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

à Mme, Mlle, M. : Prénoms :

Adresse :

Je joins à cet effet un chèque de : €

Adresse :

*"Dans l'histoire du monde,
les plus grandes actions
des plus grands peuples sont
leurs luttes pour la liberté."*

Général de Gaulle, 14 juillet 1941

À l'occasion de l'ouverture aux Invalides des
nouveaux espaces du Musée de l'Armée consacrés au
général de Gaulle, à la France Libre, à la France
Combattante et à la II^e Guerre mondiale,

La Fondation de la France Libre a édité un CD-ROM
(pour pc et mac) retraçant l'ensemble des combats du
second conflit mondial, avec un éclairage spécifique
sur :

L'ÉPOPÉE DES FRANÇAIS LIBRES ET DE LEUR CHEF, LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Photos, cartes, documents d'époque, objets
emblématiques, dont certains animés en trois
dimensions, sont réunis sur ce CD-ROM exceptionnel,
qui retrace de manière particulièrement attractive
l'histoire de tous les hommes qui ont voulu rester
libres.

L'exemplaire : 37,5 €

Adressez votre commande à :
La Fondation de la France Libre - 59, rue Vergniaud
75013 Paris - Tél. 01 53 62 81 82

Côte d'Azur Varoise

Transactions immobilières

Locations



Marius Dunez, FFL,
vous attend



Cabinet DUNEZ
9, avenue Gallieni - 83110 SANARY-DUR-MER
Tél. 04 94 74 56 57 - Fax : 04 94 88 29 02

ACHAT INSIGNES

Collection entière ou à l'unité Chaullet Christian,
66 route de la gaude - 06800 CAGNES-SUR-MER
Tél. 04 93 20 05 75

LA BEAUTÉ SANS FRONTIÈRE

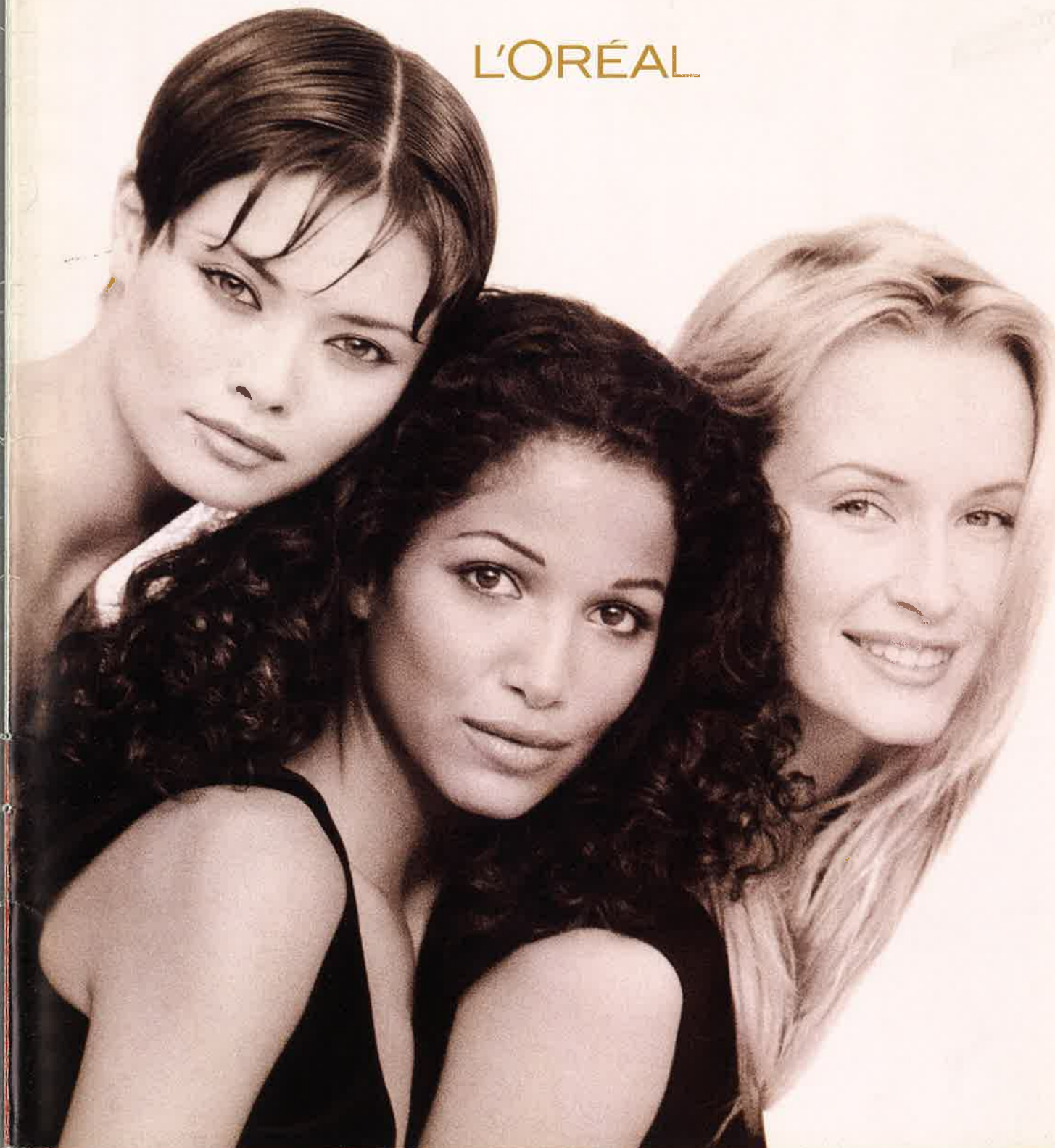
SE SENTIR BELLES, SE SENTIR BIEN, EST UN SOUHAIT
UNIVERSELLEMENT PARTAGÉ PAR LES FEMMES. C'EST POURQUOI NOUS
CRÉONS DES PRODUITS QUI METTENT EN VALEUR LA BEAUTÉ DE LEUR
PEAU, DE LEURS CHEVEUX ET DE LEUR CORPS. LA BEAUTÉ EST POUR NOUS
UNE VÉRITABLE AVENTURE SCIENTIFIQUE.

LES LABORATOIRES DE L'ORÉAL MÈNENT UNE RECHERCHE DE
POINTE POUR PROPOSER DES PRODUITS DE QUALITÉ SUPÉRIEURE,

À L'INNOCUITÉ PARFAITE. AVEC RIGUEUR ET IMAGINATION, NOS ÉQUIPES
ANTICIPENT LES BESOINS DES CONSOMMATEURS EN RESPECTANT LEUR
ENVIRONNEMENT ET LEURS CHOIX.

NOTRE ÉTHIQUE EST CELLE DE L'UTILE, JAMAIS DU FUTILE.
NOUS VOULONS AINSI MÉRITER CHAQUE JOUR, DANS LE MONDE ENTIER,
LA CONFIANCE DES FEMMES. UNE CONFIANCE FONDÉE SUR LES VALEURS
SANS FRONTIÈRE DE L'ORÉAL.

L'ORÉAL





[L'audace et la réussite]

TOUJOURS AU PLUS PRÈS DES ATTENTES DE SES CLIENTS,
LE GROUPE DASSAULT RELÈVE QUOTIDIENNEMENT LES DÉFIS DU FUTUR,
AVEC LA MÊME PASSION DE RÉUSSIR.

Passion et Rigueur

- DASSAULT AVIATION
- DASSAULT FALCON JET
- DASSAULT FALCON SERVICE
- SOGITEC
- SABCA
- DASSAULT SYSTEMES
- DASSAULT DEVELOPPEMENT
- DASSAULT MULTIMEDIA
- DASSAULT COMMUNICATION
- DASSAULT INVESTISSEMENTS

Innovation

Excellence

Engagement

www.groupedassault.com

